JAN 29 1921

27e Année | No 24 | 15 Décembre 1920

GENERAL LIBRARY
JAN 29 1921
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

ANDRÉ CHAUMEIX

SOMMAIRE

		Pages
Gérard d'Houville . . .	*Tant pis pour toi* (1re partie).	673
Larrouy-Milan	*Histoire d'un Livre* (L'Odyssée d'un Transport torpillé).	715
Marcel Boulenger . . .	*L'Ame à la Mode*.	725
M. Monod de Rougen-Grosof.	*Les Débuts de la Révolution russe*.	738
Jean Giraudoux	*Suzanne et le Pacifique* (2e partie).	779
D. Pasquet.	*La Découverte de l'Angleterre au XVIIIe siècle.* — I.	831
Jean-Louis Vaudoyer. .	*Parfums du Lis rouge*.	852
Henri Bidou	*Parmi les Livres*.	862
Hercé.	*La Réaction anglaise contre le Mouvement irlandais*	872

Copyright 1920 *Revue de Paris*.

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3 RUE AUBER

1920

La *REVUE DE PARIS* au cours de 1921-22 publiera notamment :

Anatole France, de l'Académie française : *la VIE EN FLEURS*. — **Henri de Régnier**, de l'Académie française : *le DIVERTISSEMENT PROVINCIAL*, et : *l'INITIATION VÉNITIENNE*. — **René Boylesve**, de l'Académie française : *QUI VOYEZ-VOUS ?* — **Mme Edith Wharton** : *l'ÉCUEIL*. — **Comtesse de Noailles** : *OCTAVE*. — **Marcelle Tinayre** : *les ROUTES SECRÈTES*. — **Gabriele d'Annunzio** : *la LÉDA SANS CYGNE* (traduit par André Doderet). — **V. Blasco Ibanez** : *les ENNEMIS DE LA FEMME*. — **Henry James** : *le PUPILLE*. — **André Beaunier** : *SUZANNE ET LE PLAISIR*. — **Louis Bertrand** : *le CYCLE AFRICAIN, le ROMAN DE LA CONQUÊTE*. — **Robert de Traz** : *le RÉPROUVÉ*. — **Albert Adès** : *UN ROI TOUT NU*. — **Louis Chadourne** : *TERRES DE CHANAAN*. — **Victor Segalen** : *D'APRÈS RENÉ LEYS*. — **Francis Carco** : *UN HOMME TRAQUÉ*.

Des études littéraires de **MM. Paul Bourget**, de l'Académie française ; **André Chevrillon**, de l'Académie française ; **G. de Porto-Riche** ; **Henry Bataille** ; **Mme Edith Wharton** ; **Fœmina** ; **Mme Marie-Louise Pailleron** ; **Louis Bertrand** ; **André Suarès** ; **Paul Souday** ; **Pierre Lasserre** ; **Albert Thibaudet** ; **Marcel Boulenger** ; **Jacques Boulenger** ; **Étienne Rey** ; **Émile Henriot** ; **Pierre Champion** ; **André Therive**, etc.

Des études sur l'art de **MM. André Michel**, de l'Institut ; **Jacques-Émile Blanche** ; **Jean-Louis Vaudoyer** ; **Edmond Jaloux** ; **Louis Hourticq**.

Des études sur la littérature étrangère, par **MM. Maurice Muret** ; **Joseph Aynard**, etc.

Des pièces de théâtre de **G. de Porto-Riche** ; **Henry Bataille** ; **Johan Bojer**.

La Chronique littéraire sera faite tous les mois par **M. Henry Bidou** et la Chronique musicale par **M. Louis Laloy**.

La *REVUE DE PARIS* publiera en outre des pages inédites de **Victor Hugo** sur la Littérature et la Critique ; — les fragments d'un journal intime de **Sully Prudhomme** ; — *LES LETTRES DE MÉRIMÉE A LA PRINCESSE MATHILDE*.

La *REVUE DE PARIS* publiera prochainement une étude sur

LA CRISE DU COMMANDEMENT ALLEMAND EN 1914-16

(Hindenburg et Ludendorff contre Falkenhayn)

par le général BUAT

Elle publiera une étude de M. Louis FABULET, le traducteur de Kipling, sur le *WALDEN*, de H.-D. THOREAU ouvrage classique en Amérique, et des fragments de cet ouvrage, dont M. Louis FABULET vient de faire la traduction complète.

TANT PIS POUR TOI

QUI TIENT LIEU DE PRÉFACE

Si tu es intelligent, ne lis pas cette petite histoire, car tu la trouveras stupide;

Si tu es amoureux, ne lis pas cette petite histoire, car tu la trouveras stupide;

Si tu n'as rien à faire de mieux, lis si tu veux cette petite histoire ; mais tu la trouveras stupide ;

Et si, après ces trois avertissements, tu te plains, aimable lecteur, lectrice adorable;

Eh bien! Tant pis pour toi!

I

Par ce doux et mélancolique soir de septembre, la gare des Invalides somnolait. Les citadins ne songeaient plus au départ et pas encore au retour. Paris, paresseux, dans le frissonnement de ses dernières feuilles et de ses premiers brouillards d'automne, semblait s'étirer pour la nuit, prêt au sommeil et non aux veilles. La Seine, paisible et couchée, disait « bonsoir, bonsoir », en balbutiants reflets ; et les rives désertes, les avenues silencieuses, les lumières petites et rares, tout voulait du repos.

Aux abords de la gare, paisibles tout autant que ceux

d'un musée, les voitures ne s'arrêtaient pas, les colis ne roulaient pas ; à l'intérieur, dans le hall, au long des voies, sur les quais, des employés, inemployés, flottaient, fantomatiques ; la marchande de livres et de journaux suivait avec un abrutissement passionné les brusques changements de l'éclairage, tour à tour rebondissant ou exténué, qui seul vivait et palpitait bleuâtrement sur le vaste, morne et noir ennui de cette gare vide. Un long train, sale et ensommeillé, n'ayant point du tout l'air magnifique de ces grands rapides qui sont souples et vernis comme de luxueux serpents, semblait digérer ses derniers voyageurs ainsi qu'un vieux boa trop absorbé pour avoir eu le loisir de changer de peau. Et une souterraine odeur de mauvais charbon flottait, portant en elle l'attente des bruits qui se taisaient encore, des sifflets transperçants et de l'époumonnement puissant et forcené du monstrueux réveil des locomotives. Disques immobiles, mouvements arrêtés, relents de vieilles fumées, ciel brumeux collant au vitrage un nocturne spleen, certes, rien n'invitait au voyage, et rien non plus ne paraissait se douter de l'important événement qui se préparait.

— Le train pour Dinard, s'il vous plaît?

L'employé qui rêvait, accoudé à une grille, tressaillit aussi désagréablement que si, appuyé à des balustres de marbre, sa contemplation du plus beau paysage du monde avait été troublée par cette importune voix. Avec un dédain rancunier, il toisa le fâcheux. Ce jeune homme, vêtu d'un manteau anglais dans les tons bruns, coiffé d'un feutre également brun et tenant d'une main une valise et un bouquet et de l'autre des journaux et ses billets de sleeping et de chemin de fer, répéta poliment sa question.

Il lui fut enfin répondu :

— La dernière voie à gauche : neuf heures cinquante-cinq... Et ces mots signifiaient par le ton avec lequel ils étaient accentués : «Est-ce qu'on va à Dinard le 13 septembre. Ne sais-tu pas, jeune homme stupide, que la « saison » y est finie, qu'il y pleut sûrement dans une mer triste et que tous les gens chics sont partis? » Mais le voyageur, sans doute indifférent à ces considérations, montra en se tournant vers une lumière vive un visage aimable et charmant, encore embelli par une

expression de bonheur si claire, qu'il semblait avoir pris son billet pour le paradis terrestre. Il se dirigea vers le long train sale et ensommeillé, et, ayant un instant disparu dans un noir wagon, redescendit sur le quai et s'y promena en consultant souvent sa montre et en regardant anxieusemen et joyeusement du côté par où lui-même était venu.

Or, des voyageurs pour la Bretagne commençaient à se diriger aussi vers « la dernière voie, à gauche ». Les uns étaient affairés, les autres lambins, essoufflés, traîneurs de paquets, et, peu nombreux, ils firent néanmoins à notre jeune homme l'effet d'une foule importune. Sans doute, à ses yeux inquiets et impatients, la grosse dame représentait-elle le tourment, le vieux type ravagé sous sa casquette, la peine et la jalousie et l'enfant emmitouflé, un petit soupçon en bas âge. Tous, toutes, ces hommes et ces femmes qu'il n'attendait pas, qu'il ne connaissait pas et ne désirait pas connaître, il les trouva laids, ridicules, inutiles ; comparses vils ou sournois du premier rôle qu'il se sentait tenir, lui, dans cette gare et dans l'univers... Ah !... Et puis, La voilà ! La voilà, Elle ! Il la sent approcher dans son cœur avant de la reconnaître avec ses yeux. Oui, il ne se trompe pas : un employé, enfin employé, porte son sac, sa petite valise, son manteau de fourrure; et elle le suit, à la fois indolente et pressée, d'un souple pas allongé, pendant que flotte autour d'elle sa cape d'un beige duveteux qui fait penser à vos ailes, papillons nocturnes qui, même à Paris, par les soirs chauds, palpitez autour des lumières. C'est elle. Il court, il bondit. Il arrache au porteur les dépouilles sacrées, le paye et le congédie hâtivement. Elle sourit, sous la voilette relevée ; sa bouche ronde et rouge dit :

— Remy !

Et lui, lui répond tendrement :

— Marinette !

II

Ils commencent à s'installer dans la minuscule boîte inconfortable où ils vont passer toute la nuit comme des joujoux amoureux. On ne peut pas encore s'embrasser ni fermer la porte, car les vils comparses, le chef de train, et les valises non casées

continuent à obstruer le couloir, bien que le train soit long et les voyageurs rares. On ne peut pas non plus s'asseoir agréablement parce que l'on se cogne la tête au « lit du haut ». Mais on peut déjà ranger quelques petites affaires et se dire quelques petites choses.

— Oh! les beaux, les splendides œillets ! oh ! que tu es gentil !

Et Marinette, enlevant aux fleurs incarnates et carminées leur vêtement de papier, les presse sur son cœur et les respire avec délices. Puis, leur arome la faisant songer à son parfum, elle ouvre son sac et, d'un pulvérisateur diligent, asperge tout autour d'elle. Elle tourne une poignée de nickel, constate avec satisfaction qu'il y a un cabinet de toilette et que, le sleeping voisin n'étant pas occupé, il sera pour eux tout seuls. Un acte très important reste à accomplir : étendre moelleusement et sans qu'un des poils de sa fourrure ait à en souffrir, le renard argenté, nommé Adolphe, sur le lit du haut.

— Un si beau renard, chéri ; qui par ce temps-ci vaut maintenant douze mille francs, tu sais. Un renard comme je n'en aurai peut-être jamais plus un autre, de toute ma vie.

Et, enfin, on peut parler de choses plus frivoles.

— Marinette chérie, sais-tu que tu étais presque en retard?

— Non? c'est que j'ai enregistré ma malle.

— Une malle, pour si peu de jours?

— Je n'ai pas envie d'être laide, même pour si peu de jours. Et puis je ne suis pas en retard ; le train n'est pas parti ; et je suis là, Remy, mon cœur, je suis là.

Un attendrissement subit les rapproche l'un de l'autre.

— Marinette bien-aimée, depuis sept mois et demi que nous nous aimons, voilà la première nuit que nous allons passer ensemble. Cela ne t'émeut pas?

— J'espère bien, cher monsieur et amant, que, par la suite, nous en passerons ainsi beaucoup d'autres, et pas toujours en chemin de fer.

— Comment t'es-tu débrouillée avec ton vieux mari? Nous nous sommes décidés si vite... et hier j'ai eu tant de recommandations à te faire que je n'ai pas pensé à te demander cela.

— Je lui ai dit : « Mon vieux mari, je veux aller passer quelques jours à Dinard. »

— Et il n'a pas trouvé cette idée bizarre, la saison finie?

— Je lui ai dit : « Les hôtels seront moins chers et je suis amoureuse de l'automne. »

— L'automne?

— C'est toi.

— Merci. Tu le fais survenir un peu tôt dans ma vie.

— Mais la saison que j'aime, n'est-ce pas toujours toi?

— Marinette chérie...

— Et mon vieux mari m'a répondu : « L'automne est plus beau dans les forêts. »

— Ah ! voyez-vous ! Mais il ne vit donc pas tellement dans la lune ton astronome de mari.

— Astrologue, et pas astronome.

— Mais non, Marinette, voyons ! Je t'ai déjà expliqué cent fois la différence.

— Astrologue est si tellement plus joli. Il a toujours l'œil dans des instruments imposants, grâce auxquels on voit, non seulement les culbutes, mais les fossés de la lune, si bien qu'un de mes amis, jadis, fit sur lui ces deux vers :

Le mari de Marinette
Ne voit que dans sa lunette.

— Je n'aime pas du tout ces deux vers, — dit Remy imperceptiblement mécontent — et je te redis une fois pour toutes que ton mari est un de nos plus illustres et savants astronomes.

— Eh ! je le sais bien ; mais j'adore te faire parler et te voir prendre ta tête de maître d'école. Pourtant ne vous fâchez pas, éminent historien, archiviste paléographe ; on ne plaisantera plus sur les titres. Chacun aura le sien. Et mon mari plein de passé, et mon amant plein d'avenir.

Et Marinette lança à Remy un long regard de côté, si sournoisement délicieux, que ce jeune homme fort épris, mais de difficile caractère, lui donna un long baiser malgré la porte encore ouverte.

— Marinette, nous en étions à l'automne dans les forêts.

— Oui. Et j'ai riposté à mon vieux mari : « Sachez que de Dinard je me veux rendre à Brocéliande, aujourd'hui

forêt de Paimpont, afin d'y chercher l'ombre de l'enchanteur Merlin mon ami. »

Là-dessus Marinette tira un gros volume des poches extérieures de son sac de voyage et lut à haute voix :

— Les Romans de la Table ronde, tome II ; Merlin, par Robert de Boron, mis en nouveau langage par M. Paulin Paris, père de Gaston...

— Tu dis donc toujours la vérité, Marinette?

— Oui, tu vois; je n'ai pas assez d'imagination pour mentir.

— Toi? tu ne vis que par l'imagination. Tu es toujours partie dans des rêves, et dans de charmantes folies irréalisables.

— Vraiment? Ne sommes-nous pas tous les deux réunis ce soir dans une charmante folie réalisée?

— Je ne te le fais pas dire, que c'est une folie.

— Mais c'est toi qui l'as imaginée, Remy ; toi-même ; imaginée et organisée ; et comme tu es la raison en personne, tu as tout de suite nommé ce projet : folie. Alors, je fais comme toi, car je viens déjà d'être grondée pour « astrologue », et je n'aurais jamais osé nommer cette équipée comme je le fais dans mon cœur : un voyage de raison.

— Moqueuse ! ironique ! mais chérie...

— Oui, un voyage de raison. Car il faut se connaître un peu quand on s'aime ; et pour se connaître, il faut un peu de temps, des loisirs suivis. Et puis, y a-t-il rien au monde qui soit plus raisonnable et plus digne d'approbation que de passer la nuit avec un homme qu'on aime? Et, pour commencer, et pour ne parler que du voyage, n'est-ce pas infiniment plus convenable que si je cohabitais en sleeping avec une femme inconnue, qui pourrait d'ailleurs être un mâle déguisé, ou bien, dans un compartiment quelconque, avec des hommes étrangers qui cependant se trouveraient admis d'emblée à l'honneur de savoir la longueur de mes cils et ma façon de respirer quand je dors? Remy, mon petit Remy, tu peux ne m'accorder aucunes vertus, mais, avoue-le, j'ai le sentiment des convenances.

— En voiture !

Les voyageurs pour Patati Patata et autres localités incon-

nues, furent brusquement invités, en langage incompréhensible, à monter dans leur train ou à y rester définitivement; ils furent également priés d'abréger leurs adieux aux êtres qui semblaient déjà d'une autre espèce et qui, les ayant pieusement accompagnés jusqu'à leur passagère demeure, restaient sur le quai, l'air funèbre, jusqu'au moment où la vitesse du train s'accélérant, ils reprenaient d'emblée leur aspect habituel et s'empressaient de quitter avec la gare puante la charbonneuse émotion des séparations.

— On part! On part! — s'écria Marinette d'un ton enfantin et ravi, comme si jusqu'alors elle n'en avait pas été tout à fait certaine. — On part, mon amour! On s'en va tous les deux, peut-être au bout du monde. On part, on part, on est parti. Qui sait si l'on reviendra jamais ?

Avec les premiers mouvements du long train, les voyageurs sont rentrés dans leurs cagibis; le couloir s'est vidé. Remy et Marinette peuvent oublier tout à leur aise la présence de la grosse dame qui, tout à l'heure, représentait le tourment, et du monsieur have qui incarnait la jalousie, et même celle aussi du soupçon en bas âge qui, après avoir piaillé, s'est sans doute endormi ; ils peuvent ignorer dans les lointains wagons, l'existence renfrognée de la mésentente et de la désillusion, et de toutes les petites peines auxquelles on a dit pour cette nuit : « soyez bien sages, mesdemoiselles, » en les recouvrant d'un grand plaid. Ils peuvent ne plus rien connaître au monde qu'eux-mêmes, dans cet étroit logis qui, pour une nuit, les sépare de tout et de tous. L'homme du train a passé ; la porte est fermée. Marinette et Remy sont seuls.

— Et toi, Remy, qu'as-tu raconté à ta mère? As-tu dit que tu partais pour Dinard?

— Figure-toi que non. — Et Remy est un peu honteux. — Mais tôt ou tard elle aurait su que tu y étais aussi et alors... effet déplorable. Cette pauvre maman, elle n'a toujours qu'une terreur, c'est que tu divorces et que je t'épouse. Et à cause de sa maladie de cœur... soucis inutiles... enfin tu comprends.

— Tu n'es pas assez grand pour avoir le droit d'aller où tu veux?

Dans la voix de Marinette perce je ne sais quoi de sarcastique, un petit rien d'un peu méprisant.

— Certes si. Mais pas avec toi. Cela n'a aucune importance, puisque je suis là tout de même, ma Marinette adorée.

— Et alors, où es-tu, ailleurs que dans mes bras?

Et lui jetant autour du cou ses bras tendres, par ce geste elle lui pardonne.

— Comment vous êtes-vous situé dans l'espace, homme faible et menteur?

— Je suis censé parti pour Le Mans, chez mon vieil ami Ignace Caramel.

— Et Caramel, dûment averti, recevra lettres et dépêches et te les transmettra à Dinard... J'y suis. On dirait une histoire de femmes.

— Marinette, dans la vie, on fait comme on peut. L'essentiel, c'est d'être ensemble.

— Bien vrai. Mais comme je te le disais tout à l'heure, il faut, pour mentir, non pas de l'imagination, je me trompais, mais beaucoup d'intelligence.

— Ne te moque pas de moi.

— Je ne me moque pas du tout. Jamais je ne saurais. moi, je suis bien trop bête ; je m'embrouillerais ; je n'aurais pas de suite dans mes idées et finalement je révélerais tout, par paresse, par ennui de mentir, par limpidité.

— Tu as pourtant bien dû inventer quelque chose pour empêcher l'éminent astronome de venir à la gare t'accompagner ?

— Certainement.

— Eh bien, quoi?

Alors, très Comédie-Française :

— « Figurez-vous que cette nuit j'ai fait un songe. J'ai rêvé que naissait au fin fond du ciel nébuleux une petite étoile appelée Marinette, et j'en conclus que vous pourriez bien a voir poindre une de ces nuits et avoir l'honneur de la baptiser. Mon vieux mari, ne quittez pas votre poste d'observation ; car mes rêves signifient toujours quelque chose. » Donc, bien qu'il ne se fie naturellement qu'à ses calculs, mes façons sibyllines lui imposant quand même je ne sais quel péremptoire effet, il ne m'a pas crue, certes non, mais il m'a écoutée; et il n'est pas venu à la gare.

— Marinette, Marinette chérie, nous perdons un temps précieux. Déjà dix heures et quart...

— Et j'ai un sommeil...

A tour de rôle ils s'en sont allés dans leur ridicule lavabo et en sont revenus, ô miracle ! malgré l'inconfort du lieu, tout frais, tout beaux, tout parfumés, dans leurs pyjamas de voyage, celui de Remy violet, celui de Marinette blanc et noir. Marinette a encore rapetissé le lit du bas avec des coussins tirés de sa valise et cependant... et cependant...

— Que c'est gentil à toi, — finit-elle par acquiescer timidement, en réponse à un bref discours de Remy débité tout bas, — que c'est gentil à toi de bien vouloir laisser à Adolphe le lit du haut.

. . . . . .

Les stores sont baissés, la lumière est bleue ; le train file dans les ténèbres.

III

Force de l'amour, ô songe, ô magie, merveilleux oubli de tout ce qui n'est pas toi ! Il y a quelques mois à peine, cet homme et cette femme ne savaient même pas qu'ils existaient et dorénavant, aussi étroitement unis qu'ils le sont ce soir sur cette couchette, ils sentent, ils s'imaginent, ou ils possèdent la certitude, que l'un sans l'autre, la vie ne serait plus que néant, froidure et ténèbres. Rejoints par le hasard sacré, par l'ordre impérieux du destin bizarre, ils sont là, tout mêlés dans l'ombre, deux rêves en une seule chair, ne se sachant plus vivre et ne se sentant plus qu'aimer. O douces lèvres, peau parfumée, tendresse puissante ! Qu'importe que ce méchant lit, si dur, soit aussi étroit qu'un tombeau ! qu'importe le train noirâtre et mal suspendu dont le mouvement saccadé leur paraît aussi naturel que le rythme des mondes et qui peut-être ajoute encore à leur volupté ! Qu'importe le bruit monotone, le bruit noir et obscur du roulement dans la nuit ; Remy le perçoit à peine comme une vague chanson de route; et, dans la tête enfantine de Marinette, il devient une sorte de berceuse que la vieille ombre à la voix rauque fredonne en vain au jeune amour :

« Bou doum, ba doum, ba doum, bou doum ; bou bou, dou-

doum ; dormez, dormez, petits enfants pas sages... — Tais-toi, nourrice ; on dort ; on dort ; on fait plus que dormir, vois-tu, on est entré tout vivant dans le plus beau songe... »

— O Remy, qui es-tu?

— Qui es-tu, Marinette?

Simples questions que ni l'une ni l'autre, ne pensent un seul instant à se poser. Car tout de suite, tel Adam créant son Ève, Remy a créé une Marinette en lui-même, telle qu'il la veut, telle qu'il la lui faut, telle qu'il l'aime, selon ses goûts et ses désirs, ses ordres et ses besoins. Quant à Marinette, en quelques coups d'œil et quelques baisers elle s'est imaginé un Remy qui, tout particulier qu'il soit, garde néanmoins un suffisant air de famille avec le Remy réel ; réel, j'allais dire véritable. Mais qui donc est véritable? Qui donc est ce qu'il croit être, non seulement dans la vision d'autrui, mais encore au plus secret de soi?

Alors, à quoi bon décrire minutieusement et longuement Marinette et Remy au moral et au physique? L'instant, au point de vue corporel, ne serait sans doute que trop bien choisi, si par égard pour la pudeur de l'auteur forcé de relater leur histoire, la veilleuse ne laissait filtrer une lueur encore plus vague que bleue. Et, d'ailleurs, Remy s'est doucement endormi, pressant sur sa poitrine la jeune femme lasse, afin de la réunir dans cette étreinte à l'image d'elle que son cœur d'homme contient. Et elle, dans un demi-sommeil, malgré toute sa puérilité attendrie, sent s'éveiller et palpiter une âme protectrice pour ce grand enfant assoupi, confiant et passionné dont la fatigue n'a pas desserré les bras, refermés sur leur trésor.

Qu'il serait étonné, pourtant, de savoir tout ce qu'elle pense et tout ce qu'elle attend de lui !

Oh ! tout ce qu'elle attend déjà de ce voyage, de ce tête-à-tête enchanté : amour, beauté, passion, folie, tendresse! Avec une agilité de petite Parque amoureuse, d'avance, elle a déjà filé ces jours de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sentimental. Aucun sombre. Aucune ombre. Que n'espère-t-elle de Remy ? de lui ?

Lui, l'ami, l'amant, le bonheur. Lui qui l'aime et qu'elle aime, que de joies ne lui doit-il pas ? Dans sa crédulité naïve,

elle l'a investi d'un pouvoir illimité; elle le considère comme une sorte de dieu, imparfait mais puissant, dont elle voit bien certaines faiblesses (et, de ces faiblesses, elle compte certes profiter et abuser un peu...), mais dieu quand même et qui peut tout pour Marinette. Cette conception de ses hautes facultés viriles ne saurait que flatter Remy, mais l'épouvanterait bien davantage. Ah! pauvre garçon, heureusement que tu n'en sais rien; une femme a mis dans tes mains toute sa vie, comme une de ces chattes amoureuses du maître, qui viennent lui porter en offrande leur informe chaton nouveau-né et duquel il ne sait que faire. Marinette ne veut plus être heureuse que par Remy. Elle lui a fait ce cadeau terrible. Certes, il chérit, il adore Marinette ; mais d'abord il ne se rend pas compte encore tout à fait de la force de cet amour. Ensuite il la considère comme un être ayant une existence distincte, une vie propre ; et cette petite femme aux airs indépendants et audacieux ne lui aurait jamais paru capable d'un tel abandon si touchant. Mais il n'en sait rien ; il ignore que les plus minces événements auront une répercussion violente en cette Marinette saugrenue et véhémente, pour laquelle, du jour où elle a aimé Remy, tout au monde n'a plus eu qu'un mobile et un aboutissement : l'amour, l'amour, l'amour ! Dors, jeune homme infortuné ; dors, ignorant de quelle façon dangereuse on t'aime. Que d'espoirs à trahir, avec maladresse et bonne foi! que de ressentiments à supporter avec inconscience et stupéfaction! Dors, ne connaissant rien de la force ennemie de ton repos, de tes travaux, de ta famille et de tes affaires, que tu serres si précieusement dans tes bras. Dors. Et, pendant encore quelques heures ou quelques jours, considère Marinette d'un cœur satisfait, en la jugeant sans doute un peu trop malicieuse, espiègle et fantaisiste, mais si gentiment dévouée, et si douce, si douce, et si peu exigeante, la chérie, si tranquille et surtout, surtout, qualité suprême, inespérée et prisée entre toutes par les hommes bien équilibrés, malgré quelques petits travers d'imagination dont tu espères bien, peu à peu, éteindre les feux follets, Marinette, en somme, n'a encore jamais eu de caprices insensés et se montre très suffisamment raisonnable.

La raisonnable Marinette ne dort pas. Elle pense qu'Adolphe

est bien sage sur le lit du haut, et n'a pas glissé ; et puis contemple, entre ses cils, l'homme qu'elle aime. Elle constate avec fierté, telle que si elle l'avait fait : « Comme il est beau ! » Et elle sait très bien que lui, en s'endormant, lui aussi, la jugeait jolie, jolie. Pour un peu elle le bercerait ; mais elle craint de le réveiller. D'ailleurs le train s'arrête ; il est plus qu'omnibus, ce train, mais puisse-t-il n'arriver jamais. A travers les interstices des stores, la lueur stable, jaune et blafarde d'une gare vient déranger la pénombre indigo où il semblait si bon d'être amoureusement morts.

— Chérie, chérie, ma chérie !

Remy s'est tourné, assis, recouché, a repris Marinette dans ses bras. Le train est reparti dans les ténèbres. Et maintenant, sur la tablette d'acajou, le bouquet d'œillets vermeils est tout poudré par la fumée d'un pollen noir et, gardien de ce paradis charbonneux, qui a l'odeur et la couleur d'un petit et charmant enfer, a l'air d'avoir été oublié là, rappel de ce qui passe et meurt, par la souterraine Proserpine.

IV

O terne matin, petite aube ! Frissonnement. Laideur des choses et des êtres ; amer et stupide instant de fausse réalité. Marinette a peur d'être laide ; mais comme un jeune arbre de forme harmonieuse et puissante reste toujours beau, sous la pluie et sous la poussière, elle reste belle, salie par la route ou lustrée par le bain; elle garde en elle, comme tout ce qui se rapproche de la nature, le don d'attirer et d'émouvoir. Seulement elle n'en croit rien et ne sait qu'une chose : elle a le tour du nez luisant. Horreur !

Plus humain, Remy résiste pourtant aussi à l'épreuve matinale. Il est jeune et même plus frais que sa compagne, malgré une petite pousse de poils sournois qui, sur sa lèvre et son menton, font à sa figure bien ordonnée l'effet d'un lichen ras poussé en une nuit sur les marbres d'un beau perron. Tous les deux sont fatigués, et ils bâillent. Ils sont habillés, coiffés, brossés, et les sacs sont refermés. Mais le train a du retard et la magie nocturne est finie ; la porte

du sleeping est ouverte sur le couloir derechef encombré ; l'homme du train a le teint couleur de bronze vert au-dessus de son uniforme couleur de bronze marron. La grosse dame, qui ressemblait au tourment, aplatit aux vitres une figure bouffie ; le soupçon en bas âge est descendu dans la nuit ; le type ravagé, étiqueté jalousie, à Rennes; mais les petites peines jacassent à qui mieux mieux dans un compartiment voisin ; elles mangent du chocolat en tablettes et tiraillent les élastiques de leur chapeau. Ayant raté le café au lait de Dol, Remy et Marinette sentent grandir en eux le désir du déjeuner, du bain brûlant, du linge frais, et du repos dans un large espace. Pourquoi arrive-t-on toujours trop tard? C'est un des ennuis de la vie et même une des disgrâces de l'amour.

Marinette a ouvert un instant le roman de Merlin, ce Merlin qu'elle aime parce qu'il a beaucoup aimé ; puis refermant le gros bouquin, l'œil rêveur, a regardé passer par les vitres troubles les aspects fuyants de la terre.

Au fond, songent identiquement sans prononcer leurs paroles, Marinette et Remy, pourquoi diable avons-nous choisi Dinard? C'est loin, si loin qu'on n'arrive pas. Il pleut. Ce sera sinistre.

Nous avons choisi Dinard, se répondent intérieurement Remy et Marinette, pour plusieurs raisons excellentes : parce que le voyage, bien qu'interminable, n'est pas trop long et parce que ce lieu est quand même assez séparé de Paris pour qu'on ne vienne pas nous rejoindre et nous relancer ; ensuite, ne voulant rencontrer personne, nous avons toutes les chances de ne pas connaître une ombre dans une station à la mode dont la saison est terminée; et que nous y aurons l'avantage des hôtels bien installés à des prix radoucis ; car il est bien ennuyeux d'être mal logés ; et, enfin, parce que nous apprécions un climat assez doux en septembre alors qu'on gèle et transit dans les montagnes et champignonne en Normandie; nous avons choisi Dinard parce que la mère de Remy est en Provence; parce que le Midi est dans le Midi et que les Pyrénées sont au bout de la France ; parce que Marinette ayant lu le roman de Merlin veut aller voir en la forêt de Paimpont-Brocéliande, l'endroit où il est prisonnier d'amour. Et puis, là, nous avons choisi Dinard... après tout sans savoir

tellement pourquoi ; pour partir ensemble ; pour faire un voyage ; Dinard, pour nous, c'est un hôtel et un rivage, c'est un n'importe où pour s'aimer ; mais arrivons-y ; il est temps. Que ce jour est gris ! Ce voyage a assez duré. Dinard, Dinard, Dinard, Dinard !

Et comme on finit bien par arriver partout, Marinette et Remy arrivent à Dinard.

La gare est minuscule et encombrée d'une foule compacte d'êtres hagards qui ressemblent à des émigrants. Ce ne sont que des voyageurs qui veulent retourner à Paris par le « train de jour ». Et ce train de jour sera « le train de nuit » qui vient de dire adieu à Remy, à Marinette et au bouquet d'œillets rouges. Cette « ravissante station balnéaire » n'étant desservie que par ce lambin de vieux train poussif qui va et vient, se repose un jour, se délasse une nuit, mais dans lequel, quand il travaille, on entasse les gens sans même s'offrir le loisir de baisser les vitres et d'aérer. Remy en fait à Marinette l'observation irritée :

— Nous ne reviendrons pas, dis, par ce train de jour?

Et une auto qui sent l'essence les entraîne, hélas, sans la malle, vers l'hôtel Impérial et Transparent auquel ces amoureux ont fait à tout hasard l'honneur de le choisir, à cause du nom.

— Mais, ma malle? gémit Marinette.

On lui affirme que d'ici deux heures elle aura sa malle et qu'en attendant il faut aller déjeuner.

Elle gémit encore :

— J'aurais voulu tout de suite ma malle. Heureusement qu'Adolphe n'est pas dedans.

Et d'une main découragée elle caresse lentement son cher renard argenté.

— Que tu es enfant, Marinette ! Que tu es enfant !

— Remy, écoute. Tu vas demander deux chambres, c'est plus convenable.

— Oui, Marinette ; nous pourrons déjeuner et dîner tranquillement chez nous.

— Deux chambres ; et l'une à deux lits...

— A deux lits? mais pourquoi, Marinette?

Et Marinette, descendant lestement devant l'entrée de

l'hôtel qui semble morne et fatigué comme une salle de fête au lendemain d'un bal, cependant que d'un ciel gris et bas tombe un petit « mouillard » dans la mer couleur d'huître :

— Mais tu le sais bien : pour Adolphe.

Arriver, c'est mourir un peu...

V

La journée fut morne ; sans doute parce que Marinette et Remy étaient fatigués par le voyage. La malle se fit attendre fort longuement, ce qui donna de l'humeur à la femme et par contre un peu d'ironie à l'homme. Grâce à cet incident, Marinette fut prête si tard qu'ils descendirent déjeuner dans la salle à manger, certains qu'ils n'y rencontreraient plus personne ; mais quelques couples attardés y demeuraient pourtant encore aux sons d'une musique horripilante. Les morceaux de l'orchestre étant plus copieux que ceux du menu, on leur servit fort peu de choses et on leur fit incontinent payer cette maigre chère, dans la crainte sans doute, que plus tard, ayant réfléchi, ils ne se refusassent à débourser cinquante-cinq francs pour une côtelette crue, de l'eau d'Évian, du cidre arthritique et des hors-d'œuvre sans gloire. Ces mornes réalités les attristèrent. Cependant un beau jeune homme encore plus en retard qu'eux-mêmes, vint à son tour prendre place à une des petites tables qui, près du vitrage, semblaient attendre au fond d'un aquarium de féerie des homards et des poissons habillés, faits pour parader et non pour être mangés. Ce jeune homme n'avait pas l'air d'être là pour s'amuser, et sans doute prolongeait-il sans délices son séjour en ce lieu déserté, dans l'attente d'une rentrée de fonds ; il se contenta en effet de signer son addition au lieu de la payer et, distrait de ses préoccupations par la vue de Marinette, lui fit l'hommage de quelques regards bien envoyés. Cela irrita Remy, non par jalousie, mais par crainte d'avoir été reconnu là, avec Marinette, alors que sa mère le croyait au Mans chez le fidèle Ignace Caramel.

Après déjeuner, Marinette aurait voulu voir « la rue des boutiques », mais la pluie et la prudence incitèrent Remy à

lui conseiller le repos. On remonta donc dans les chambres blanches où Adolphe, étendu sur un lit non défait, donnait, au personnel de l'hôtel, par la somptuosité de son poil et la philosophie de son attitude, une haute idée de la position sociale de ses propriétaires. Marinette et Remy avaient bien envie de dormir, car ils avaient longuement et amoureusement voyagé, mais au moment charmant où ils allaient, avec tant de repos et de gratitude, goûter le répit de l'oubli de tout et même de leur amour, l'orchestre horripilant les fit de nouveau tressaillir. Cette fois il jouait des airs de danse et bientôt des piétinements nombreux apprirent au couple réveillé que, dans cet établisement, on dansait de quatre à huit heures. La saison expirait certes, mais dans les rythmes de rigueur.

— Non... mais, — et Marinette lança dans la muraille un de ses petits souliers qui, eux, ne dansaient pas, — en voilà un patelin ! Pas moyen d'être un moment tranquilles. Ce matin pas de malle ; café au lait tardif ; au moment du bain et des « n'entrez pas », arrivée d'un type indiscret qui vous impose des révélations détaillées sur votre état civil et qui vous les fait écrire sur un petit papier tout exprès. Et cette belle précaution ne leur a rien appris du tout que nos prénoms, car nous avions décidé, n'ayant rien trouvé de mieux, de nous intituler sans pompe : Monsieur et madame Remy Marinette, rentiers sans profession, Paris, 3, place de l'Étoile. Cette adresse pour penser à mon mari...

Remy se mit à rire :

— Qu'est-ce que ça fait !

— Ça fait que je n'aime pas cet hôtel, — déclara Marinette. D'abord on a voulu installer ma malle dans ma chambre quand j'étais toute nue. Ensuite je n'avais pas imaginé du tout notre voyage comme le voilà à son début. Chéri, je rêvais d'une auberge, au bord de la mer ou dans la forêt; une grande plage, des rochers sauvages, un ciel lumineux parcouru de nuages romantiques ; ou bien des arbres couleur d'or, couleur de feu, couleur de rose, et une odeur de fumée au détour des sentes comme dans les vieux contes ; un rivage pour la mort de Tristan, une forêt pour le bon roi Artus et les chevaliers de la Table ronde. Le peu que je vois de ce pays par ma fenêtre m'attriste ; la plage est si rétrécie que certai-

nement la foule élégante qui s'y pressait il y a quelques jours encore, avait le pouvoir de l'agrandir et non de la remplir, et cette mer est lamentable, sous ce ciel bas. Et l'île, petit tombeau du grand Vicomte, à l'horizon, se voit à peine mieux qu'une moule...

— Il paraît que les environs sont charmants.

— On dit cela déjà dans je ne sais plus quelle mauvaise plaisanterie. Mais alors, il fallait habiter les environs.

— Nous le ferons, Marinette. Nous irons choisir notre gîte où tu voudras.

— Une auberge, Remy; avec un grand feu sur lequel cuit la soupe de l'ogre ou de la sorcière, au coin duquel sèchent les bottes de sept lieues, et dont la lueur guide de loin les gentilles dames égarées, les chevaliers errants; un grand feu auquel viendront se chauffer Viviane et Merlin.

— Je ne te suffis donc pas, Marinette, — et Remy respirait sur le cou tiède de son amie, un arome déjà secret. — Je ne te suffis donc pas, que tu as besoin, même quand je suis là, de tant de beaux rêves?

— Remy, Remy, notre amour est le plus beau rêve, et je le sais bien et je le sens bien; mais les choses hostiles m'empêchent de le rêver tout à mon aise et voilà pourquoi je souhaite des paysages mystérieux ou véhéments, du silence, du lointain, de la solitude... Par exemple en ma thébaïde je transporte la salle de bains.

Elle tenait entre ses petites mains à la fois fortes et douces le visage de Remy relevé vers le sien penché, et dans les yeux de l'homme aux idées normales elle vit s'unir à l'attendrissement, l'ironie.

— Tu te moques de moi, méchant?

— C'est que, Marinette, un aimable à peu près me paraît déjà bien appréciable.

— Alors, fais taire cet orchestre ou descendons danser.

— Non, voyons ; nous ne sommes pas venus ici pour cela...

— Au moins, arrange-toi pour que le portier ne soit pas sculpté dans la margarine ; exige que le groom soit moins sénile et le type de l'ascenseur moins puant...

Et d'un air dégoûté, devant la glace, elle poudrait son charmant museau.

— Je ferai pour le mieux. Et, en attendant, puisqu'il ne pleut plus, et que l'on ne peut pas dormir, voulez-vous, exigeante reine, que nous allions faire un petit tour?

Ils s'en allèrent du côté de la digue. La mer montait, grise et maussade ; une brume froide remplaçait la pluie, et le crépuscule était stupidement mélancolique. Remy serrait contre lui le bras de Marinette et celle-ci pensait, enfantine :

« On est loin ; on est seuls ; on s'aime ; pourquoi n'est-ce pas plus gai? pourquoi n'est-ce pas plus beau? pourquoi ne sommes-nous pas plus heureux? Est-ce qu'il se préparerait par hasard quelque chose de désagréable? »

Car Marinette crédule, superstitieuse, croit aux signes et aux présages ; et dans sa lassitude déçue elle veut percevoir l'avertissement d'une tristesse ou d'un ennui.

Ils passèrent devant le casino.

— Tiens ! on joue ce soir *le Carrosse du Saint-Sacrement*. J'aimerais voir cette pièce. — dit-elle en consultant l'affiche, d'un œil tenté.

Mais Remy, tendrement, l'entraîna.

— Non, non. Ce soir, madame, on se couche de bonne heure. Oubliez-vous qu'on a voyagé toute la nuit? Et puis il demeure encore beaucoup trop de monde dans ce Dinard soi-disant désert ; les derniers survivants des fêtes estivales doivent se réunir au casino, comme des naufragés sur un radeau et nous y serions certes reconnus par l'un ou par l'autre. Nous sommes venus ici pour être seuls, petite Marinette, rappelle-toi. Voilà mon programme : dîner chez nous en haut ; projets examinés pour une belle et longue promenade demain ; une courte lecture de Merlin si tu l'exiges ; et, suivant l'exemple d'Adolphe, repos...

— Sommeil? — dit Marinette.

Remy répondit :

— Amour...

Le vent du soir déchirait la brume et baisait âprement les amants sur la bouche. Ils montèrent dans les rochers jusqu'à un médiocre estaminet où, pour se réchauffer, ils burent du mauvais porto.

— Tu vois, chérie, — et Remy étendait le bras vers des directions variées; — tu crois que c'est encore la mer par ici;

pas du tout : c'est la Rance. En face, ces grands remparts qui semblent faits par le brouillard : Saint-Malo...

— Nous irons...

— Il paraît que depuis que la « saison » est finie, l'heure des marées ne permet plus aux touristes de passer à Saint-Malo à des moments confortables de la journée. Mais nous verrons. Ici, ces trois îles : la plus petite est le tombeau de Chateaubriand.

— Mais je ne pouvais pas la voir de l'hôtel. Je voyais sûrement la plus grande. Un hôtel duquel on ne contemple même pas le tombeau de René ! C'est égal, va, pauvre René, te doutais-tu que tes restes illustres passeraient leur immortalité en face de cette rive où gambadent les gens du monde, en face de ce cabaret où des serins viennent boire des pots?

Remy secoua ses cheveux que le vent agitait autour de son visage sage.

— Quel style, mon enfant, quel style ! Qu'en penserait le vicomte de Chateaubriand?

— Je me f... de Chateaubriand, — prononça suavement Marinette avec un respect sacrilège et qui, dans un frisson, serra sa cape autour d'elle. — Mais à toi, mon grand Remy, je ne veux pas déplaire ; et je sens bien, hélas ! que tu me trouves très bête et que tu t'ennuies avec moi. Tu ne peux pas me parler des grandes questions qui t'intéressent. Je ne comprendrais pas. Si les gens qui estiment tant ton talent ne t'avaient jamais vu qu'en ma compagnie, ils ne te trouveraient guère intelligent, car tu ne peux me dire que de petites choses, comme à un chat ou à un chien et cela doit finir par te sembler fastidieux.

— Non, mon amour : cela me plaît et me repose et je te trouve adorable.

— Je ne me plaindrai pas de ce style-là.

Et Marinette glissa sa furtive main à l'intérieur de la manchette du grand garçon pressé contre elle ; timidement, avec une douce volupté d'animal, elle lui caressa le bras, et sourit de le sentir frémir sous cette petite caresse. Puis elle le regarda jusqu'au fond des prunelles et dit encore :

— Tu n'as pas honte? Quand il fait si mauvais on n'a pas les yeux bleus.

— Marinette, si l'on rentrait?

Le vent soufflait à présent dans leur dos et hérissait les cheveux bruns de Remy, au-dessus de son visage ambré. Les mèches mordorées de Marinette s'échappaient parfois du feutre enfoncé sur son front et elle les repoussait du doigt avec le tulle flottant de la voilette amolli par l'humidité. Le soleil se couchait très pauvrement, sans faire de frais, rétréci, pâlot, jaunâtre. La mer n'eut pas de reflets. La pluie recommença sournoisement. C'était un petit crépuscule de rien du tout, comme il y en a quelquefois.

Dans la froide pénombre, en longeant de nouveau le casino pour regagner l'hôtel Impérial et Transparent, ils furent salués par un monsieur au visage obscur et qu'ils ne reconnurent pas.

— Tu le connais? — dit Remy visiblement fort contrarié, interrogeant l'indifférente Marinette.

— Moi? Non. Et toi?

— Mais non. Qui diable peut-il être ? Dire que l'on est toujours vu, partout ! Quel ennui !

— Voyons, Remy, ne prends pas ton air coupable. Sitôt que l'on te rencontre avec moi tu arbores cette physionomie de criminel.

— Tu crois?

— Mais oui. Et tu ne sauras jamais à quel point tu me chagrines avec cet air-là, moi qui n'aime vivre que dans l'innocence et la sérénité.

— Tu te sens donc très innocente, Marinette?

Et avec un étonnement amusé, il la regarda.

— Mais oui, — dit-elle paisiblement, pendant que les lueurs de l'hôtel proche jouaient sur son visage pur et dans ses yeux véridiques, — innocente comme l'enfant nouveau-né.

— A ce point?

— Non ; pas nouveau-né, j'exagère ; un enfant de sept mois et demi ; entends bien, méchant : sept mois et demi depuis lesquels je suis née à mon amour pour toi.

Et si touchante est la tendre voix de cette pauvre innocente que Remy n'ose ni se moquer ni réfuter ni objecter quoi que ce soit.

Et Marinette songe tout à coup de nouveau :

« Je suis sûre qu'il va arriver quelque chose de désagréable.»

VI

L'hôtel commençait à moins leur déplaire ; le hall très éclairé, bien que presque vide, donnait dès l'entrée une impression de confort et de sécurité. Quelques femmes en toilettes claires et décolletées, demi-nues, un manteau jeté sur les épaules, et des jupes à mi-jambes qui évoquaient la danse pour les jeunes et, pour les vieilles, le sabbat, vinrent s'asseoir et bavarder sous les lustres et les palmiers stérilisés.

— Il y a donc encore des gens ! gémit Remy dans l'ascenseur.

Mais Marinette ne l'écouta point. Sa chambre aussi prenait à ses yeux un aspect moins détestable. Adolphe la gardait, fidèle et somptueux ; le couvre-pied citron et les coussins soyeux qu'elle avait jetés sur son lit, étaient doux sous l'électricité voilée ; son parfum imprégnait un peu l'atmosphère, un bouquet de roses rouges se reflétait dans les deux miroirs de la coiffeuse, et ses mules, les objets de son nécessaire — bien qu'un peu cassés — et la gandourah d'Orient qui lui servait de peignoir, disaient déjà : « C'est ici que l'on se repose. »

Elle ôta son manteau, son complet encore tout humide du brouillard et de la tristesse du soir et se fit belle. Elle chantait, ayant oublié ses pressentiments, des petits refrains de fox trot. Sans s'en rendre compte elle était contente d'être seule. Remy, dans la chambre voisine, après s'être adonisé et avoir commandé le dîner, laissait mettre le couvert. Mais, après la dépression du dépaysement et de la fatigue, tous les deux se sentaient de nouveau heureux de s'aimer et de vivre.

Quand elle entra, dans sa tunique pêche au manteau couleur abricot, il la trouva tentante et fraîche ainsi qu'un fruit montrant à la fois sa peau et sa pulpe ; car ce que sa beauté avait de comestible et ce qu'elle suggérait de délectable, offrait par les couleurs dont elle était vêtue encore plus d'espoirs à la convoitise. Le dîner fut gentil et bon. Un estimable Moulin-à-vent arrosa le homard à l'américaine, les artichauts farcis et les glaces à la framboise. Aussi Remy

ne fit-il aucune réflexion quand le grand maître d'hôtel au profil noble et mélancolique lui apporta, déroulée en étroit palimpseste, une note de cent treize francs soixante-quiuze... parce que le service était fait en chambre et que les crustacés sont introuvables au bord de la mer.

— Apportez-moi une carte des environs; — dit Remy, qui depuis un instant déjà travaillait son guide Joanne, — et demandez donc au portier si demain, après-midi, je peux avoir une bonne auto pour me conduire aux Forges de Paimpont...

La petite table de théâtre est emportée ; café, tisane, cigarettes. Ils sont gais ces amants, car ils ont bien dîné. Marinette digère avec espièglerie et Remy avec mansuétude. Du regard, avant de le déguster, il caresse ce fruit vivant que représente Marinette. Tout paraît bon. La fumée est orientale et bleue comme une contorsion d'odalisque. Et par la fenêtre entr'ouverte on entend timidement pleuvoir.

— Mais, Remy, s'il pleut, nous ne pourrons pas aller dans la forêt de Paimpont. C'est loin. Nous serons mouillés.

— Peut-être fera-t-il beau. Et puisque tu tiens tellement à rendre visite à ton ami l'enchanteur Merlin, je veux que notre première promenade soit pour lui. Tu vois si je suis gentil et si je respecte tous tes caprices.

— Merlin t'en récompensera, sois-en sûr.

— Pourquoi te plaît-il tellement, ce Merlin? ce Myrdhinn?

— Parce qu'une femme a triomphé de lui. Il savait tous les secrets des mystérieuses magies. Et pourtant, quand Viviane, qu'il aimait, lui a demandé par quelle sorcellerie on pouvait enfermer un homme dans un lieu dont il ne pourrait jamais sortir, tout en devinant qu'il s'agissait de lui, puisqu'il savait tout, il lui apprit l'enchantement et ainsi, volontairement, fut son prisonnier pour toujours... C'est aimer, dis?

— Cela te plaît?

— Oh ! oui, beaucoup ! Il savait aimer, ce Merlin.

— Et Viviane? S'est-elle au moins enfermée avec lui dans la forêt?

— Elle a dû le faire puisqu'elle voulait le garder pour elle toute seule et ne pouvait pas se passer de lui... Mais tu le sais bien...

— Alors, — et Remy consultait son Joanne, — tu crois à toutes ces folles inventions des siècles passés?

— Mais oui. Ils sont encore vivants dans cette vieille Brocéliande, aujourd'hui Paimpont. Nous les rencontrerons peut-être. Ah ! mon pauvre homme, vous qui détestez rencontrer des gens...

— Mais Merlin et Viviane, je veux bien ; ils ne font plus de potins depuis longtemps.

— Merlin a bien suffisamment parlé pendant sa vie. Depuis l'âge de quelques mois il savait le présent, le passé et l'avenir et disait aux gens épouvantés, non seulement ce qui allait leur arriver, mais encore ce qu'ils pensaient.

Remy sourit, condescendant, tel un aïeul auprès d'une enfant avide, à laquelle on explique un conte.

— S'il me rencontre, il verra que je t'aime.

— Plus que tout?

— Plus que tout... Mais ce guide et les traditions du pays mélangent toutes les légendes. Le Val sans retour c'est l'endroit où l'astucieuse Viviane a élevé autour de son amant ces murailles aériennes qu'il ne pourra jamais traverser ni franchir. Alors nous n'avons que faire du tombeau de Merlin puisqu'il n'est pas mort.

— Le tombeau de Merlin?

— Une vieille pierre quelconque. En réalité elle est dans une autre forêt et dans une autre histoire; une suite de l'histoire de Merlin par un faux Robert de Boron, celui du manuscrit dit Du Cange Corbière Huth, qui après avoir mis en prose les premiers chapitres du poème, celui du vrai Robert, invente une suite d'aventures différentes, ou se sert même de celles relatées par un incertain Hélie dans le Conte du Brait, ou plus simplement le Brait de Merlin. Ce Brait n'existe plus que dans une traduction espagnole : la version française a disparu.

— Le Brait ; quel cri ! Et quel beau petit savant tu fais.

— Oui, Marinette ; le cri poussé par Merlin quand Viviane le fit descendre vivant dans la tombe d'où il ne sortira plus jamais et qui, d'après cette version-là, se trouve dans la forêt de Darmantes.

— Cette version-là me plaît bien moins. C'est triste une

tombe, cela n'a plus aucun rapport avec une vie d'amour, captive, mais immortelle. Remy, l'amour est une prison, mais non pas un tombeau.

Il passa derrière Marinette et l'entoura fortement de ses deux bras.

— Êtes-vous donc ma prisonnière?

Et elle riait, se débattait.

— Dites, Viviane? ou plutôt Ninienne. Car saviez-vous, ô vous savante en merlineries, que cette dame félone se nommait ainsi, probablement?

— Je ne veux pas. C'est très laid Ninienne. C'est dire non dans de la bouillie, tandis que Viviane, comme une eau vive, jaillit et coule et s'étale.

— Viviane soit; mais embrassez-moi.

— Non, non, non. Pas avant que vous ne m'ayez délivrée. Laissez-moi, mon « biau doux ami ».

Et elle riait, toute renversée; et sur sa bouche vivante et ronde les mots du langage effeuillé, s'épanouissaient encore délicieusement, ancien parler de France aux grâces d'églantine.

Et ce fut alors qu'il arriva quelque chose de désagréable. On frappa. Et le grand maître d'hôtel au profil mélancolique apporta la carte des environs, l'assurance qu'une auto serait demain disponible, et un télégramme que l'on avait omis de remettre à Remy parce que l'adresse en était mal rédigée.

Puis il se retira en emportant les tasses, avec le flegme du destin.

Remy tournait et retournait la dépêche; pour un peu il l'aurait flairée, comme un chien stupide, non pour savoir de qui elle venait, puisque seul, Ignace Caramel savait son adresse et son nom nouveau de M. Remy Marinette, mais dans l'appréhension de ce qu'elle allait lui apprendre. Et Marinette, anxieuse, le regardait, atteinte par de mystérieuses ondes menaçantes et sentait dans sa chair que ce rectangle bleu était, plus qu'un gros nuage noir, tout chargé d'orage.

— Ouvre donc; commanda-t-elle, impatiente.

Et Remy lut à haute voix :

« Cousine Eustachie très gravement malade, redoutons com-

plications. Tâche venir me rejoindre au plus tôt chez elle Avignon. Tendresses. Ta mère. Ignace Caramel. »

Et sans être frappé par le ridicule de cette missive ainsi présentée, il ajouta d'un seul trait :

— Quelle tuile !

— Pourquoi une tuile? — Et Marinette enlevant son soulier gauche en égalisa la bouffette du bout du doigt. — Pourquoi une tuile? Envoie une dépêche et n'y va pas. C'est simple comme tout.

— Je vais en effet envoyer une dépêche demandant des nouvelles ; cela me fera toujours gagner du temps. Mais si la réponse est fatale, ma pauvre enfant, il faudra bien que je parte.

— Qu'entends-tu par réponse fatale? La mort? Un état grave? Si elle meurt, cette Eustachie, elle n'a pas besoin de toi. Et si elle guérit, eh bien, elle n'a pas besoin de toi non plus.

— Tu arranges les choses à ta façon ; mais il y a ma mère qui m'attend ; il y a les devoirs de famille.

Et Remy, morne et agité, se promène autour de la chambre en froissant dans ses mains la dépêche intempestive. Marinette a remis posément son soulier ; elle se lève et frappe du pied pour bien enfoncer le talon.

— Il y a, — dit-elle, — les devoirs de l'amour. Tu m'as emmenée ici pour y vivre avec moi quelques jours de bonheur, de liberté, de tendresse. Tant pis pour Eustachie. Vis pour moi et qu'elle meure sans toi.

— Féroce Marinette !

— Elle n'est pas seule, puisqu'elle a ta mère et sans doute pas mal d'autres personnes autour d'elle.

— Oui... les sœurs de maman... mes petites-cousines.

— Et tu veux aller les rejoindre, les encombrer, et me laisser ici toute seule ? Tu l'aimes donc bien, cette vieille-là?

— Moi? je m'en fiche comme de l'an quarante et je ne la vois jamais. Voilà au moins six ans que je n'ai pas aperçu le bout de son long nez jaune, sous ses lunettes et son bonnet.

— Tu... tu ne l'aimes pas, et tu veux assister à sa mort? Tu es donc fou?

— Mais, Marinette, toi, tu es insensée. La vieille cousine Eustachie, cousine à fort héritage, habite Avignon. C'est loin.

Je ne peux pas la voir tous les jours. Mais si elle meurt, on juge convenable que je sois là.

— Héritage ! Convenable ! Toi, Remy, toi, Remy, toi, mon amant, tu es farci de préjugés, pourri de conventions à ce point! Mais si tu l'aimais, Eustachie, si elle t'avait élevé, gâté, nourri, soigné, je te dirais : pars tout de suite. Au contraire, puisque tu ne la voyais jamais, et que tu n'as pour elle aucun autre sentiment que le plaisir de partager sa galette en famille, je te défends de t'en aller. On accomplira tout cela sans toi. Quand on aime, on fait n'importe quoi. Et quand on n'aime pas : zut !

Marinette, étendue de nouveau dans le grand fauteuil, Remy s'est assis à ses pieds, sur le tapis. Il passe son doigt sur la cheville et la jambe de son amie. Il pense :

« Qu'ils sont jolis tes pieds, Marinette ! Petits, fins, cambrés, et si doux quand ils sont nus... » Mais, par un phénomène bizarre, au lieu de prononcer ces mots pleins de bon sens, il dit d'un ton tranchant :

— On ne peut pas se conduire dans la vie au nom de l'amour. On se sait obligé d'accomplir un tas de choses indispensables qui n'ont rien à faire avec les sentiments.

— D'accord. Mais en ce moment précis nous parlons sentiments.

— Eh bien... même en sentiments... il y a des sentiments variés... des gradations... des nuances... Par exemple, mon affection pour ma mère ; ton respect pour ton mari...

Marinette contemple son amant avec stupéfaction.

— Mon mari? tu me parles de mon respect pour mon mari? Mais que fais-je ici alors? Je ne suis ici avec toi que parce que, s'il le fallait, pour te plaire, je me sens toute prête à précipiter mon mari, astronome ou astrologue, dans un puits. Et quant à tes gradations, tes nuances, je n'y comprends rien. Je suis sans doute un être brutal et grossier. J'aime ou je n'aime pas.

— Quelle déconcertante créature !

— C'est bien plutôt toi qui mériterais l'épithète de déconcertant !

— Eh bien ! soit... Je t'expliquais que mon affection pour ma mère....

— La Bible dit : Tu quitteras ton père et ta mère... et tu

ne t'occuperas en aucune façon de la cousine Eustachie.

Retirant vivement son pied aux caresses que Remy n'avait pas cessé d'esquisser en même temps que ces considérations morales, elle lui cogna durement le crâne avec le talon.

— Aïe! — cria Remy. — Voyez-vous la méchante! Écoute, Marinette, ne te fâche pas. Ne décidons rien avant une seconde dépêche. Je descends donner un télégramme au portier et je remonte à l'instant.

Dans sa chambre, où elle se déshabillait, se coiffait, se baignait, avec la mystique minutie qu'elle apportait à tous ces rites, Marinette fronçait le sourcil devant son miroir. Puis elle caressa longuement la fourrure d'Adolphe, profonde et douce depuis son museau mort jusqu'à l'extrémité de sa queue touffue.

— Vois-tu, Adolphe, — dit-elle à haute voix, — tous ces hommes, ils en ont des idées invraisemblables! Et par-dessus le marché ils ne valent pas cher. Un homme, mon pauvre vieil Adolphe, ça sait-il aimer? Ça sait-il souffrir? Et tout sacrifier à une femme? Je crois bien que depuis Merlin, aucun d'eux, tu m'entends, aucun, n'a rien fait de vraiment gentil pour sa bonne amie...

Et là-dessus, elle se tut, car Remy frappa et entra presque simultanément et elle n'eut que le temps de bondir, preste et jeune bête effarouchée, dans son grand lit entr'ouvert.

— Tu permets que je vienne un peu, Marinette?

— Oui, — dit-elle, — si tu m'aimes. Mais si tu me préfères ta mère, tes cousines et tes tantes, tu peux t'en aller pour jamais.

— Tu ne sais donc pas combien je t'aime?

— Combien?

— Depuis ces miraculeux sept mois et demi je n'ai plus rien fait que t'aimer. Tout a disparu de ma vie. J'ai négligé toute ma famille, tous mes amis, toutes mes relations utiles ou agréables et même, Marinette, chose incroyable, sans précédent, tous mes travaux. A cause de toi, mon long ouvrage sur la Femme et l'âme avant le Concile de Trente, n'a pas avancé d'une ligne.

— Ça, — concéda Marinette, en tapotant ses coussins

d'une patte caressante, — ça, je l'avoue, c'est assez gentil. Mais comme la femme et l'âme n'ont certes pas beaucoup changé depuis le Concile de Trente, tu les étudies sur le vif, grâce à moi.

— Bon. Mais vois-tu, petite Marinette, il faut que tu comprennes certaines choses ; sans quoi nous aurons une vie très inconfortable. J'ai trente et un ans, certaines habitudes, certains amis ; une existence familiale très solidement établie, et une conscience universitaire. Je n'ai jamais été un jeune homme très fou, même entre vingt et vingt-cinq ans ; ma mère, qui fut veuve jeune et très tôt compta sur moi, n'eut jamais d'ennuis à cause de son fils ; je n'ai pas fait de dettes ; je n'ai pas joué, je ne me suis saoulé qu'une fois. Je suis travailleur avant toutes choses et je l'ai toujours été.

— Ne continue pas ! — Et Marinette se boucha les oreilles entre deux coussins jaunes. — Si tu me révèles encore d'autres infamies, je vais t'exécrer.

— Et avant de t'aimer, malhonnête, à travers les plaisirs et les désirs de la jeunesse, si j'ai cru quelquefois rencontrer l'amour, je ne l'ai jamais cru bien longtemps. Je ne savais pas que j'étais capable d'aimer autant que je t'aime.

— Voilà qui va mieux...

Et Marinette s'étira sous les couvertures, comme une belle chatte à laquelle on offre du lait.

— Mais, — et Remy tout à ses discours dénouait machinalement sa cravate, et faisait sauter le bouton de son col, — malgré l'adoration que je ressens pour toi, je me suis bien vite aperçu que tu parlais, et sentais, et pensais, comme si la religion, la morale, la société et la famille n'existaient pas. Pourtant, t'étudiant de près, et même d'assez près, il m'avait semblé jusqu'à ce soir que, malgré ce défaut, dû sans doute à ta trop libre éducation, tu étais quand même, en toutes choses, assez tranquille et raisonnable. Me serais-je trompé ?

— La religion ? — interrompit Marinette, — mais j'en ai plus que toi. J'ai l'esprit religieux ; j'ai non seulement la foi, mais je suis crédule. Je crois en Dieu, je crois en toi, je crois au ciel, je crois aux saints, aux martyrs, aux fées, aux légendes et aux magiciens. Tandis que toi, tu ne crois à rien puisque

tu n'imagines pas que tout est possible. Il te faut des faits ; il te faut des dates ; tu n'es qu'un vil historien.

Remy continue pensivement à se déshabiller et, sans s'apercevoir que déjà il rejette en arrière ses bretelles détachées, il reprend :

— Passons sur la religion...

— Et arrivons à la famille. Elle fut dans ma vie représentée seulement par ma mère-grand, morte aujourd'hui. Que je l'aimais ! Qu'elle m'a gâtée, la chère vieille, et quel souvenir enchanté je garde de la demeure de mon enfance, de mes arbres, de mes prairies, de mon jardin, de mon verger !

— Alors, — dit Remy tout attendri, — il y a des choses que tu dois comprendre.

— Mais sans doute. Je l'aimais. Mais je l'aimais au nom de l'amour, parce que je la chérissais, parce qu'elle me plaisait, parce qu'elle était mienne, et non à cause des conventions et des convenances.

— Soit. — Et Remy eut l'air de quelqu'un décidé à faire des concessions. — Quant à la morale...

Et il plia soigneusement son pantalon sur une chaise.

— La morale, en vérité !

Et la jeune femme, rieuse, jaillit du lit écumeux ; telle fit jadis Vénus, de la mer, mais avec moins d'impertinence.

— La morale, mais j'ai la mienne et elle en vaut bien une autre. Ah çà ! — et assise au bord du lit, ses belles cuisses croisées, elle toisait à la fois avec complaisance et ironie le jeune homme de plus en plus libéré, sinon de préjugés, du moins de vêtements ; — est-ce que tu m'as par hasard emmenée en voyage, pour me faire des discours sur la morale en général et en particulier? Je vois bien que tu es décidé ce soir à me montrer ton âme toute nue ; mais puisque tu me trouves sans morale, apprends encore ceci : ce n'est pas pour ton âme que je t'aime.

Remy avait disparu dans la salle de bains ; on entendit des bruits d'eau chaude ; puis il reparut sur le seuil, et des plis d'une serviette éponge il continua, posément.

— Ce que je voulais te dire, Marinette, si tu voulais bien ne pas toujours m'interrompre et te moquer de moi, c'est que, quel que soit l'amour que je ressente pour toi, il ne faudra

pas me demander de céder sur certains points. Un homme, digne de ce nom et qui tient à le rester, doit avant toutes choses conserver la ligne de vie et de conduite qu'il s'est tracée selon des devoirs et des principes irréductibles auxquels, tout, même la passion, même la tendresse, doit être sacrifié.

Elle l'écoutait, belle, en caressant son sein gauche dont la pointe parfaite avait la couleur de ces fleurs où le safran le dispute au carmin. Et cette attitude lui permit de garder les yeux baissés, et de murmurer sans colère, prudente et blessée :

— C'est que tu ne m'aimes pas beaucoup.

— Tu ne m'as pas compris, Marinette.

— J'ai compris que tu te défends avant que je n'attaque. Quels principes t'ai-je demandé de me sacrifier? Au sujet de la dépêche Eustachie, j'ai parlé sincèrement et raisonnablement. Et, d'ailleurs, quand tu m'as aimée, es-tu venu me parler séance tenante de tes devoirs? Il a surtout, il me semble, été question de me faire oublier les miens. Et à ce moment tu ne demandais qu'à te délasser des choses austères. Tu me fais penser à un chevalier qui se fait armer d'avance pour un combat qu'on ne lui livre pas : « Accours, s'écrie-t-il, ma morale ; lace bien mon armure ; va ; serre encore. Est-elle toujours intacte et forte? N'as-tu pas oublié ma cotte de mailles? Et maintenant, à votre tour, mes principes, ici; lacez solidement jambières et cuissards. Et vous, précieuse dignité, apportez promptement et mon casque et ma lance... »

— Tu te moques, Marinette.

— Alors, sur ces entrefaites, apparaît Marinette habillée en page, apportant avec un respect soumis le bouclier luisant, dans lequel, en guise de miroir, elle examine sa coiffure. — Chevalier, vous dit-elle, voilà votre bouclier. — Oh ! belle, qu'il est lourd ! posez-le donc sur la chaise. — Que vous êtes beau dans cette armure ! Vous semblez magnifique autant que redoutable et sublime par-dessus le marché ! Venez, que je vous admire... — Oui, cela est beau, mais bien pesant ; est-ce bien utile aujourd'hui de porter si longtemps toute cette ferraille? Petite Marinette, délace donc un brin cette cuirasse si lourde... et ces jambières : si tu peux, desserre-les donc. Tiens ! tu enlèves tout cela bien plus vite et

plus adroitement qu'on ne me le mît. — Dois-je enlever aussi cette cotte de mailles? — Oh! certes! j'ai si chaud! Ma chère petite, je suis si mal! Ouf! ôte donc tout; aide-moi, je te prie... » Et voilà le beau combattant tout déshabillé, et les pièces de son armure — et ici Marinette, d'un mouvement vif, montra avec les vêtements épars dans la chambre qu'elle savait joindre hardiment le réel à l'allégorique, — gisent de toutes parts...

En effet, désarmé pour de bon, Remy se mit à rire.

Alors, séductrice et retorse, elle lui tendit les bras, car il était jeune et beau.

— Viens, — dit-elle, — homme moral.

Et il vint, câlin et soumis.

— Eh bien! oui; faisons une trêve. Je ne demande, ô Marinette, qu'à coucher sur tes positions.

Un baiser scella l'armistice. Et, dans un petit soupir:

— Mais d'abord, Remy, ouvre la fenêtre; il ne pleut plus, et quand dans une chambre à coucher n'a pas circulé l'air nocturne, au matin elle sent le singe endormi.

. . . . . .

— O Marinette! O Marinette!

— O Remy, Remy, Remy! Re mi fa sol la si do...

Et ils ne disent plus rien, mais ils réfléchissent. Remy éprouve quelque surprise à découvrir une Marinette bien plus hardie qu'il ne la supposât jamais; jusqu'alors elle avait pénétré dans sa vie, très prudemment, discrètement, peu à peu, avec les mouvements sournois, et les pas de velours d'un félin très apprivoisé; et voilà que le voyage, la liberté, la contradiction, le Moulin-à-vent et le homard à l'américaine lui font révéler ses griffes.

« Je n'ai pas à m'en inquiéter, conclut Remy avant de s'endormir. C'est une enfant. Je l'adore et je la formerai. Et comme elle a la peau douce... et quel art inconscient dans ses caresses.... Pourvu que je ne sois pas obligé de partir pour Avignon. »

Et Marinette médite aussi : et bien que sa tête repose sur l'épaule de son ami, il ne sait rien de ces pensées :

« Demain, je dirai à mon vieil Adolphe ce que j'ai découvert ce soir. L'homme, même jeune, même amoureux, même

véhément, même en quête d'aventure, dissimule en lui un fond bourgeois et conservateur. Je sais maintenant pourquoi, malgré les révolutions et les tempêtes, peuvent durer les institutions. Je l'aime. Je l'aime. Je l'aime. Mais s'il me quitte pour Eustachie je ne lui pardonnerai... jamais.... Me laisser ! quoi, me laisser, quand j'étais partie pour un si grand rêve... »

Au-dessus d'un miroir ovale, les roses, en s'y reflétant, s'effeuillaient ; et ce fut une belle nuit, quand même.

VII

Le lendemain. Temps gris, doux, agréable et sans pluie. Quand ils partirent pour la forêt de Paimpont, la dépêche rassurante qu'attendait assez nerveusement Remy, « pour avoir, disait Marinette ironique, la permission de m'aimer encore », cette dépêche ne se dépêchait pas et Remy se sentait peu à peu gagné par une montante mauvaise humeur et une migraine, causée, disait encore Marinette, « par les bouillonnements contradictoires de ses idées d'homme ».

Les plaisanteries de sa compagne commençaient à lui paraître de mauvais goût, car enfin il s'inquiétait malgré lui, à cause de sa mère, et, scrupuleux, se fabriquant des remords, il finissait par s'intéresser positivement à l'existence d'Eustachie qui représentait dans un lointain embelli, à la fois les corvées et les douceurs, les attraits de la tranquillité et les ennuyeux mais chers devoirs de la famille. Marinette, par moment, sentait bien déferler cette vague, à elle hostile, et sentait bien aussi qu'elle était, pour l'instant, promue ou réduite au rôle du démon tentateur et de la dangereuse sirène, et son irritation en grandissait. Rien n'est moins indulgent qu'une femme qui ne se sent pas, même momentanément, préférée à toutes choses; rien n'est plus injuste et plus respectueux des préjugés sociaux, qu'un pauvre homme fourbu par une nuit trop voluptueuse, en même temps que tourmenté de soucis familiaux ; ce qui ne s'accorde pas ensemble et remplace le repos harmonieux, par une cacophonie intime.

En déjeunant, Remy ayant avalé un comprimé d'aspirine, Marinette trouva que ce comprimé ressemblait à la pleine lune toute pâle ; en le brisant, on en faisait à son gré un croissant ou un deuxième quartier de l'astre. Ces comparaisons ramenèrent, vers son mari astronome qui comptait trente et un an et demi de plus que son âge à elle, ses infidèles pensées. Trente et un ans ; juste l'âge de Remy. Elle le lui dit ; il ne rit pas beaucoup. Elle jugea son prestige atteint et ne parla plus. Rien n'allait. La trêve de la nuit précédente n'avait été vraiment qu'une trêve. Les hostilités recommençaient. Marinette se sentit un esprit d'autant plus satirique que son pauvre cœur de gosse était plus gros.

L'auto arriva, découverte ; nouvel ennui. Marinette l'aurait souhaitée fermée à cause du vent et Remy pour avoir moins de chance encore d'être rencontré et reconnu. Elle en prit assez vite son parti à l'aide d'une longue écharpe marron papillon, dont elle enroula et assujettit son feutre ; mais Remy resta morose et, dans cette auto qui les emportait, libres, seuls et amoureux, ils ne se regardaient pas, ils ne se disaient rien.

Les villages, les routes, sans grand intérêt, passaient, passaient ; chemins creux, maisons, prairies, boqueteaux encore verts, à peine touchés au faîte de certaines frondaisons par le fard doré de l'automne. Puis, par-ci, par-là, au bout d'un champ, au bord d'un fossé, éclatant, inattendu, un petit arbre d'un jaune vif, sans doute avancé pour son âge, illuminait comme une aumône le paysage indigent ; et ainsi, continuaient à alterner sous un ciel égal et gris perle, dans un jour pâle et sans lumière, les bois, les prés, les fermes, les landes, les croix, les bourgs, avec cette sympathique monotonie qui, lorsqu'elle est bretonne, retient assez le cœur. Marinette, le nez dans le vent et, de ce nez, écartant quelque mèche échappée à l'écharpe et au chapeau, ne restait pas insensible à ce charme pauvre et mélancolique. Incapable de bouder longtemps l'ami qu'elle aimait, elle tourna vers lui son gentil visage et voulut profiter d'un instant où la vitesse se ralentissait pour lui exprimer ses sensations ; de cette douceur venue des choses, on aurait bientôt glissé sans doute à cet attendrissement qui baigne certains de nos paysages inté-

rieurs. Et, dans un calme renaissant, Marinette et Remy auraient retrouvé leur accord perdu. Alors elle se rapprocha pour un baiser.

Mais hélas ! Destin ennemi ! Sort contraire ! A ce moment précis, à grands sons de trompe et de clakson passa près de leur voiture une énorme automobile également découverte, et pleine, pleine, ah ! combien pleine ! de tous les gens qu'ils connaissaient.

Du moins, cela parut tel, formidable et démesuré. à Remy furieux qui détourna la tête.

— Je ne les connais pas ; je ne les ai pas vus ; — dit Marinette avec une candeur exaspérante d'autruche enfant.

Ainsi Remy en jugea-t-il dans son âme irritée.

— Tu ne les connais pas, mais je les connais ; tu ne les as pas vus mais ils nous ont vus. Et comment ! Au moins trois d'entre eux se sont levés pour nous faire des signes en agitant les bras. Et tu m'embrassais presque. Et comme il a plu tous ces jours-ci, il n'y a même pas de poussière.

Et Remy, sombre, furieux de plus en plus, fit brusquement à Marinette l'effet d'un jeune Jupiter, abandonné, chose étrange, non par sa foudre, mais par ses nuages.

— Parmi eux, évidemment, il y a trois hommes qui ne te connaissent pas, — reprit-il, — mais les Bavardin et les Potinetti qui sont des amis de ma famille t'ont rencontrée à Paris bien souvent. Il devient donc à partir de tantôt nettement indispensable que j'aille à Avignon passer deux ou trois jours avec maman chez Eustachie. Sans quoi elle saura que je ne suis pas venu pour rester ici avec toi à filer le parfait amour...

— L'imparfait amour, tu veux dire...

— Et dans ces douloureuses circonstances ne me le pardonnera pas. Je suis désolé de cette série de mauvais hasards, ma pauvre enfant. Fais-moi un grand plaisir; comprends les choses. Sois raisonnable. Je suis bien plus fâché de tout cela que toi-même. Tu vas m'attendre ici, bien sage, en sachant que je t'adore et que tu es mon amour. Je serai à Paris demain matin ; après-demain matin à Avignon ; j'y passe quarante-huit heures; je reviens comme le vent...

— Et ça fait huit jours, — constata froidement Marinette, — et plus peut-être, si on l'enterre.

— Si on enterre qui? — demanda Remy surpris.

— Eh bien, Eustachie, voyons ! Quoi ! tu l'oublies tout le temps ! Morte ou vivante, tu n'y penses jamais et tu m'abandonnes pour cette abstraction ! Tiens, je te hais ! Tu n'es qu'un monstre, le produit hideux de conventions centenaires, comme les diables sacrilèges et les gargouilles des cathédrales sont l'affreuse floraison des siècles de foi.

Et si Marinette pense à une église, c'est que sa chère âme tout à l'heure encore, malgré tout, pleine de ferveur et d'encens et de lueurs multipliées, de saints prestiges et d'attente de miracles, se sent brusquement plongée dans la nuit, une nuit sans certitude et sans prières ; les sacristains ont éteint les cierges, ils font du bruit en rangeant les chaises, et la loueuse revêche compte ses sous...

Ému par cette éloquence subite, Remy se renfonce dans son coin, enlève son chapeau, livre au vent son épaisse chevelure, et, jugeant les choses parvenues à un point dangereux, se tait.

Marinette demande au chauffeur :

— Mais nous avons passé Paimpont... Arriverons-nous bientôt dans la forêt?

— Nous y sommes, madame.

Landes, landes, terrains en friche, malheureux petits baliveaux, taillis, rochers, pierrailles et broussailles. Des chars lourds et chargés de grands arbres frais coupés, passent au pas lent des bœufs qui les traînent.

— Quoi? c'est cela *ta* forêt? la Brocéliande fabuleuse ?

Marinette, calme et triste, ne répond rien, parce que, subitement, rien ne la surprend plus. Où est son amour? où est la forêt? Ses illusions touffues, vertes et fraîches, s'en vont là, aussi, sur ces chars sylvestrement funèbres. Ils sont morts, les charmants ombrages. Et sous leurs ramures, ô Marinette, ton jeune amour heureux ne rêvera plus jamais.

— Où sont, — demande à son tour Remy au chauffeur, — le Val sans retour, le tombeau de Merlin, la fontaine de Barenton?

— Ma foi, monsieur, je n'en sais rien du tout ; mais nous allons arriver au village des Forges et nous demanderons cela à l'auberge.

Enfin, voilà de grands arbres ; peu nombreux certes, mais beaux ; parmi eux, une blanche demeure s'élève, calme, close. Un vieux bûcheron, tout tordu sur sa cognée, salue les voyageurs ; odeur de bois et de fumée ; on passe. Plus loin, une sorte de chalet rêve au fond d'un jardin silencieux. Puis des prés, de larges prés, dont la pente douce et déclive s'abrite sous des noyers ronds et des châtaigniers ténébreux. L'herbe fraîche et d'un vert prasin se déroule jusqu'à l'étang, un très vaste étang d'argent paisible aux abords duquel sont bâties quelques maisonnettes verdâtres. Devant une glauque petite église, une petite place, une petite fontaine. Une particulière tranquillité baigne ce simple lieu d'une poésie inattendue; tout ici semble à peine vivant et cacher sa réalité sous une apparence provisoire. C'est un petit village couleur lune et tout dormant, comme une larve en état de métamorphose. Les fées dansent peut-être le soir sous les arbres de ces prairies. Cette fontaine-là est peut-être magique aussi. Cet étang n'est peut-être qu'illusoire, tel celui où la Dame du Lac emporta Lancelot enfant. Le bûcheron, qui sait? est Merlin en personne, Merlin qui aimait parfois à se transformer en vieux forestier.

L'automobile arrêtée, le chauffeur dit en essuyant ses lunettes :

— La forêt est pleine d'étangs semblables ; la forêt... ou ce qui en reste, car malheureusement on y a fait tant de coupes que dans la plupart des endroits, on n'y voit pas d'arbres. Les Forges, c'est ce qu'il y a de mieux.

— Voilà, — grogne Remy, — des révélations consternantes; néanmoins, je vais demander à l'auberge si on peut me renseigner davantage.

— Allez ; — dit Marinette, juste et sévère.

Elle s'assied, sage, trop sage, sous un grand hêtre ; une brume flotte sur l'eau et les maisons ont l'air mortes. Rien d'humain. Pas une âme ; pas une ombre ; pas une couleur d'automne ; mais sur le sol, des feuilles sèches qui glissent et bruissent et racontent une histoire qu'on ne comprend pas. Marinette veut reposer là sa mélancolie. Qu'est-il donc arrivé et pourquoi se sent-elle punie, isolée au sein d'un désastre? Cette magie où l'amour la faisait vivre, lumineuse, ailée, a-t-elle été saccagée par ce lourdaud de Remy?

Croyant sauter bonnement à travers un cerceau de papier, a-t-il foncé au centre d'un astre et l'a-t-il déchiré pour jamais, retombant, bêta, sur la croupe d'une réalité poussive? Pourquoi, depuis hier, avec des paroles pesantes, crève-t-il cruellement le tissu diapré des rêves de Marinette? A peine a-t-elle le loisir de remettre sur le métier, retisser la trame, renouer la chaîne, retendre les fils, qu'il recommence. Oh! comme elle est fatiguée! Elle a bien vieilli depuis hier; elle apprend des choses trop tristes. L'homme qu'elle adore n'a pas tout aboli autour d'elle, ne la préfère pas à tout au monde. On est amoureux ou on ne l'est pas. Si on ne sait l'être tout à fait, eh bien! faut pas s'en mêler. Ah! Remy, Remy, tout ce bonheur qu'elle attendait de toi, voilà qu'il se transforme en peine. Et elle confie aux feuilles sèches : « Hélas! je ne suis pas aimée... »

Pourtant, après un instant de répit et de solitude, grâce à ce site et à ce paysage forestier qu'elle ne se représentait certes pas ainsi, elle sent un clair de féerie prêt à se lever en son âme; et elle recommence à attendre ce qu'elle espère. Elle a tellement besoin, voyez-vous, que de nouveau s'étende en elle, je ne sais pas quoi d'enchanté!

Déjà Remy sort de l'auberge; une vieille femme toute chenue, seule habitante du lieu, n'a rien su lui dire. Elle ne connaît pas le Val sans retour ni la fameuse fontaine. Elle ne sait même pas que Merlin a existé.

— Et il nous faut retourner à Dinard, Marinette. Nous avons encore plus de quatre-vingts kilomètres à avaler; et je vais rater mon train; et il vaut mieux ne pas courir les grandes routes dans la nuit qui vient vite; et il n'y a pas de quoi goûter dans cette auberge; et ce n'était vraiment pas la peine de venir si loin pour voir une forêt sans arbres et un méchant petit village au bord d'un lac mort.

Marinette, obéissante et douce, ne répond rien à cette avalanche de vérités; mais avant de remonter dans la voiture elle s'en va, simplement, du bout d'une brindille qu'elle a ramassée, écrire sur ton rivage sablonneux, bel étang qui miroite :

« Marinette est venue voir Merlin. »

Puis elle boit une gorgée d'eau à la fontaine...

Et ils repartent.

Landes, landes ; rochers, taillis, baliveaux, bruyères ; villages, routes, fermes, maisons, bois, prairies, fossés, petits arbres, ombre, crépuscule, phares, lanternes, charrettes, enfants, chiens, poulets, ânes ; puis Dinan, Dinard.

VIII

A l'hôtel Impérial et Transparent une dépêche attend Remy, sans détails et maternellement péremptoire ; ainsi qu'on dit à un petit garçon « tu n'as pas besoin de comprendre pour obéir », ce télégramme contient ces simples mots, peut-être par économie, du reste :

« Viens vite. Ta mère impatiente. Ignace Caramel. »

Seulement, voilà, le train de nuit ne part pas toutes les nuits. Justement, ce soir-là il se repose. Et Remy devra, demain matin, se contenter de cet ignoble « train de jour » qu'il avait bien juré de ne pas utiliser, jamais.

« Après tout, songe Remy, dans son inconscient masculin, après tout, c'est toujours une nuit de gagnée. »

Et le doux corps de Marinette, à la fois ferme, long et rond, s'étend voluptueusement devant son imagination tentée. Mais Marinette reste grave et triste. Après un dîner sans joie, elle tend à Remy une main molle et lui dit :

— Alors, adieu ; bon voyage.

Avec une audacieuse autorité, Remy la suit dans sa chambre.

— Marinette, ne fais pas l'enfant. Tu m'en veux : c'est injuste. Quand je le peux, ne fais-je pas tout ce que tu désires? Ainsi, cette stupide promenade, sans aucun intérêt, avoue-le, et qui n'en valait pas la peine. Et je le savais. Mais je n'ai pas voulu te contrarier. Défie-toi de ton imagination à l'avenir, et que cette promenade te soit un exemple profitable. Et puis souris-moi et viens m'embrasser.

— Je ne t'embrasserai, — dit posément Marinette, — que si tu renonces à partir demain.

— Les décisions d'un homme ne doivent pas céder devant les caprices d'une femme. Tu agis avec moi maladroitement. N'insiste plus. Je t'adore ; mais je partirai.

— Eh bien, puisque mes caprices ne te sont pas sacrés, tu n'es pas digne que je t'aime. Pas plus que tu ne l'as été tantôt de voir la forêt véritable. Car elle existe, sais-tu bien ! Mais parce que j'étais avec toi, Merlin a escamoté sa forêt; sa forêt merveilleuse dont tes yeux incrédules étaient indignes. Il ne t'a montré que ce qui te ressemble : rochers immuables, bruyères sèches ; taillis pareils aux conventions ; baliveaux maigres et raides comme les préjugés ; landes mornes comme tes principes. Pour voir Merlin dans sa forêt il fallait sans doute de l'imagination, de la crédulité, de la fantaisie, de la liberté, de la sauvagerie, des rêves... tout ce que tu n'as pas, homme des villes et des codes, des sociétés et des dates. Ne parle pas de la forêt sans arbres. Va, le plus déboisé, c'est encore toi !

— Marinette, tu ne sais pas ce que tu dis. Tu divagues. On n'abuse pas ainsi de la patience d'un homme qui n'a rien à se reprocher... et qui t'aime.

Mais Marinette ayant commis cette imprudence de dire une parcelle de ce qu'elle pensait, se sentit soulevée par sa colère secrète et trop longtemps refoulée ; et elle prononça cet irréparable ultimatum :

— Ta famille ou moi. Eustachie ou Marinette. Si tu pars, je ne te pardonnerai jamais.

Et comme elle avait les yeux pleins de larmes, Remy, une minute encore, fut indulgent.

— Marinette, tu me fais beaucoup de peine. Tu te révèles tyrannique, exigeante, incompréhensive. On ne peut pas toujours suivre son bon plaisir et l'existence n'est pas faite pour s'amuser. Et moi qui voulais t'aimer toute ma vie...

Marinette avait enlevé sa robe d'intérieur, sa combinaison de dentelles ; elle apparut en culotte de satin rose, en bas gris transparents sur ses jambes droites et pures, page équivoque et irrévérencieux.

— Je me moque que tu veuilles m'aimer toute ta vie; elle n'est pas faite pour cela non plus, sans doute. D'abord, tu mourras peut-être bientôt et, quant à moi, si tu es toujours aussi méchant et aussi raseur, je périrai d'ennui, prochainement, et de chagrin... Ce que je voulais, c'est que

tu me plaises pendant que je t'aime ; que tu sois mon bonheur, ma joie. Ce qui arrivera plus tard n'existe pas pour moi.

— Mais l'amour ne doit pas m'obliger à sacrifier ma famille... ni même mes amis. On n'a pas le droit de faire n'importe quoi, parce qu'on aime. Je ne suis pas de cette école. Et il y a des choses qu'il faut savoir accomplir, même en en souffrant.

Alors Marinette, exaspérée, mais dont la tournure d'esprit restait classique, avec une fureur froide, murmura ces imprécations :

— Que le ciel confonde Ignace Caramel et que le feu de l'enfer le fonde ! Que la tante Eustachie agonise dans des supplices chinois, et même eustachinois ! Que ta mère erre pendant trois mille ans dans le château des papes sans jamais trouver la sortie et que ton grand ouvrage sur le Concile de Trente ne soit qu'un tissu d'inconcevables stupidités !

— Marinette, personne au monde n'a jamais osé me dire ce que tu me dis.

— Tant mieux ; à défaut d'autre charme, ces paroles auront au moins pour toi celui de la nouveauté. Tu veux partir, donc va-t'en. Mais tout de suite. Va-t'en, déception, prétexte à souffrir, vaine apparence, être créé par mes songes ! Va retrouver ta famille et ne crois pas que je te regrette ! Disparais, pauvre tel que tu es ! O moins que rien !

Alors Remy, sentant avec effroi tomber son auréole, s'écria du ton d'un homme volé, dépouillé, frustré :

— Je te défends de me parler comme ça !

— Je ne te dis rien de méchant ; pour une fois j'exprime poétiquement mes pensées.

Et, injurieuse, elle déchirait une des roses que Remy lui avait données.

— Tu ferais perdre son sang-froid à un saint !

— Les saints n'ont pas de sang-froid, ils sont brûlants et magnifiques et le Seigneur vomit les tièdes. Je suis comme le Seigneur. Je te vomis. Va-t'en !

Remy commence à frémir de colère. Mais Marinette, dont la fureur se culotte de rose, est très jolie. Alors :

— Marinette, Marinette, tu n'es qu'un pauvre être inconscient !

Et il essaie de la saisir.

Souple, prompte, décidée et insolente, Marinette se dérobe et, lorsque Remy veut l'embrasser de force, il reçoit un bon et direct soufflet, qui fait « clac ».

— Tiens ! — dit-elle. — Tant pis pour toi.

— C'en est trop, — dit-il comme dans les tragédies. — Tu le veux, je me retire. Mais je te prie formellement d'attendre ici, à l'hôtel Impérial, une fois que tu seras calmée, mon retour d'Avignon.

Et il sortit.

Ainsi finit, toujours comme dans les tragédies, ce funeste entretien, où Marinette se révéla insupportable et Remy aussi didactique qu'incompétent.

Au fond de lui-même, malgré toutes ces paroles et ce soufflet — après tout, enfantillage ! — il comptait bien revenir une heure plus tard. Et ainsi fit-il ; mais il trouva la porte outrageusement fermée, à clef et au verrou.

Or, comme il était un homme digne de ce nom, il dormit donc chez lui, à la fois irrité et repentant, très en colère, et inexplicablement penaud et attendri. Pour se calmer il fit sa valise et des comptes : cet hôtel est épouvantablement trop cher ! Mais il n'a plus le temps d'installer ailleurs Marinette. Elle est dans un état où les explications sont vaines. Il écrira.

Et pendant ce temps Marinette, toujours en culotte rose, mais le visage sombre, assise auprès d'Adolphe, lui disait :

— Je n'ai plus que toi.

Et malgré cela elle dormit, la pendarde. Épuisée, ayant pleuré tout son saoul, elle dormit, rêvant à Merlin.

Au matin, quand l'heure du départ, enfin fut venue, Remy qui, trois fois déjà, avait été sans succès gratter à la porte fermée, Remy se risqua de nouveau. Mais silence, silence. Et l'huis reste clos et dans le corridor passent des caméristes moqueuses, des valets bouffons. Faut-il risquer un scandale? crier des ordres vains? enfoncer la porte? ameuter la valetaille, rater son train et pour finir... rester... à moitié malgré soi. Non ! non ! Remy ne fera pas figure de mâle humilié. Il faut partir, pour qu'elle ne triomphe pas de l'homme, la femme ennemie. Il faut partir. Partir, ô Marinette, sans t'avoir revue ;

sans baiser ta bouche ronde, sans rencontrer ton beau regard réconcilié. Hélas ! Ce n'est pas toujours agréable d'agir en homme digne de ce nom. Allons ; le temps presse. Il glisse sous la porte un billet bizarre, incohérent, à la fois plein d'autorité et de soumission, d'impériosité et d'amour. Et tu dors, tu dors, Marinette, dans ta chemise orangée, avec une mèche, onde et ombre, déroulée sur ton nez puéril et ton sourcil courroucé... Ah ! comme il voudrait ne plus partir. Ou partir alors, approuvé, ayant senti autour de son cou l'étreinte et l'odeur des doux bras nus...

— L'auto est là, monsieur.

— Bien, bien ; je viens...

Et, sur les coussins durs et dans le relent de l'essence, de la voiture qui part, impitoyable, ce n'est pas un viril et hautain personnage qui s'assied, celui qui a résisté à sa maîtresse amoureuse, mais un très petit garçon au cœur en détresse, et au nez gonflé de chagrin.

(A suivre.)

GÉRARD D'HOUVILLE

L'HISTOIRE D'UN LIVRE

(L'ODYSSÉE D'UN TRANSPORT TORPILLÉ)

Au mois de décembre 1916, pendant l'un des rares et brefs séjours que je fis à Paris, au cours de la guerre, je fus rendre mes devoirs à M. Lavisse, le directeur de la *Revue de Paris* qui tenait la haute main sur ma collaboration. Il venait d'accepter *Trois Étapes*, deuxième volume de la série des *Vagabonds de la Gloire*. Avant de quitter Paris pour une période que je prévoyais fort longue, je jugeai nécessaire de le remercier pour son bienveillant accueil.

Il voulut bien me demander si j'envisageais d'écrire, sur mes futures activités aéronautiques, la suite des notations que j'avais commencées à bord du *Waldeck-Rousseau* et pendant mon service à l'Armée d'Orient, et m'assura, dans cette hypothèse, que la *Revue de Paris* me serait toujours ouverte.

A quoi je répondis que, ne voulant sous aucun prétexte écrire quoi que ce fût qui contînt des détails militaires, des précisions locales, ni des personnalités, je courais le risque alternatif de demeurer dans le vague sans intérêt, ou bien de faire état d'une documentation que, seules, mes fonctions officielles me mettaient en mesure d'obtenir, et qu'un officier chef de poste ne doit, sous aucun prétexte, utiliser devant le grand public; enfin et surtout, je redoutais que mes besognes prochaines, militaires et administratives, ne me retirassent tout loisir de m'occuper littérairement.

— Je comprends vos scrupules, — approuva M. Lavisse. —

Laissons donc, jusqu'à plus ample informé, la rédaction des souvenirs que vous laisseront vos prochains travaux. Vous serez le maître d'en choisir ce qu'il vous plaira... Mais ne vous semble-t-il point que le moment serait opportun de donner, sur la marine, une œuvre comparable, sinon semblable, à celles que de divers côtés l'on offre au public, touchant l'effort militaire, la vie intime des sections, des tranchées, du soldat ?

— Cela n'a jamais été fait, — répondis-je, — et je ne prétends point que *les Vagabonds de la Gloire*, pour exacts qu'ils soient, donnent à l'opinion française cette vision profonde et brutale de l'existence des matelots, telle qu'on la lui a montrée des soldats... J'y ai mes excuses. Chaque navire est une unité concrète, close, dont la vie est indépendante de celle des navires voisins, militaires ou marchands. Toute étude approfondie relative à telle unité maritime, signifierait une critique individuelle, sur quoi l'on pourrait poser un nom ou des noms. Je m'y refuse absolument.

— Je vous entends, — dit M. Lavisse. — Mais il ne s'agit point de cela. Pourriez-vous, sous une forme imaginaire, et à vrai dire anonyme, afin de respecter toutes susceptibilités, susciter aux yeux du public français cette vie maritime et secrète, issue de la guerre présente, qu'il ignore complètement, et que je comprends que vous ne puissiez revêtir de votre signature habituelle? Ne croyez-vous pas qu'il y ait un moyen de faire connaître l'œuvre immense des marins, telle qu'ils la vivent, la voient et la souffrent?

Ce problème était inattendu et passionnant. Je pris le temps d'y songer. Voici ce qui me vint à l'esprit :

— Tout a été dit sur la marine militaire. Tout au moins, ce qui n'en a pas été dit ne peut être effleuré en pleine guerre... Mais cette guerre vient de créer une situation sans précédent. Par la force des choses, la marine marchande, sœur ennemie ou méprisée, collabore à toutes les besognes, surtout les ingrates, de son aînée. Elle voit les choses sous un angle neuf, non prévenu. Elle a ses défauts et ses vertus. Les capitaines-marchands, loups-de-mer éprouvés, nous font connaître des admirations et des critiques que nous n'avions jamais entendues... Voilà qui est nouveau..

— En avez-vous coudoyé? — demanda M. Lavisse.

— Ce n'est pas un, ni dix, ni cent... A toute heure de jour ou de nuit, au Sud et au Nord, je me suis heurté à ces braves qui nous apportaient du charbon, des obus, des bœufs, du courrier, ou toutes matières consommables. Nous nous sommes mutuellement dit nos vérités. Nous nous sommes aussi serré la main. Ils m'ont parfois ouvert les oreilles, mais je leur ai souvent dessillé les yeux.

— C'est cela même ! — dit M. Lavisse. — Donnez-nous l'un de ces hommes ! Qu'il soit nature, et nous aurons le livre de la mer.

— C'est à voir, — répondis-je, — mais ce n'est pas si simple !

A toutes mes objections, M. Lavisse trouva les meilleures répliques. De cette chimère créée soudain par la chaleur d'un dialogue, il fit promptement son dessein, son désir. L'œuvre qui n'était même pas méditée dans mon cerveau avait déjà pris corps dans sa volonté. Il me donna carte blanche. Personnages, thème, navigations, épisodes, tout était accepté d'avance. Je me débattais, mais en vain. Bref, il me donna mandat d'écrire le livre quand et comme il me plairait.

— Cette conversation, — conclut-il, — ne sera connue que de vous, de moi et de monsieur Poirier, secrétaire général de la *Revue*. Le secret le plus formel est promis entre nous trois. Je le tiendrai, et vous demande de le conserver jusqu'au moment où, après la guerre, il nous paraîtra opportun que la *Revue de Paris* déclare la paternité de l'œuvre. Réfléchissez ! Mettez-vous au travail ! A quelque date que vous nous adressiez les feuilles, elles seront imprimées toutes vives.

Tant et si bien que, redescendant le faubourg Saint-Honoré, je portais en gestation *l'Odyssée d'un Transport torpillé*, de quoi je n'avais pas le soupçon une heure auparavant.

*
* *

A dater de cette conversation, le livre fut écrit en quatre semaines. Non point que je n'eusse souhaité d'y consacrer plus de loisirs, mais la pression de mon travail militaire m'empêcha d'en prolonger l'écriture. Pendant les heures de jour, j'allais en dirigeable, parmi les nuées, poursuivre des besognes militaires. Chacun se souvient que cet hiver-là fut

particulièrement rigoureux. Redescendu au plan des humains, j'écrivais à toute vitesse, au cours de la nuit, les aventures du capitaine Fourgues, commandant du *Pamir*. A l'heure présente, je me souviens de cette période avec la tendresse que l'on conserve pour les moments d'activité pleine, où tout le corps fonctionne à rendement total : muscles, nerfs et cerveau.

Le titre de l'œuvre fut immédiatement arrêté. En vingt-quatre mois, mon transport devait parcourir tous les parages océaniques de la guerre mondiale, de même qu'Ulysse, en dix ans, s'était promené sur tous les cantons méditerranéens du monde antique. C'était une Odyssée.

Puisque, selon les conventions, les personnages imaginaires ne devaient point, à la fin du livre, faire figure d'êtres vivants, il importait de les faire disparaître par un moyen maritime et probable. Or, le canon parlait peu sur mer. Le naufrage eût été piteux. Seule, restait la torpille, dont les Allemands avaient à l'époque fait un usage assez diligent. *Urbi et orbi*, leur presse et leurs diplomates annonçaient une guerre à outrance, que l'on prétendait nier en divers lieux, mais que toutes les marines, militaires ou marchandes, se préparaient à recevoir dès le printemps. Le *Pamir* devait donc être torpillé.

Il n'eût point été correct de donner à ce transport un baptême qui appartînt à aucun des navires employés par l'une ou l'autre des marines belligérantes. Les personnes mal renseignées, et curieuses, auraient peut-être attribué à l'état-major de ce navire irréel la responsabilité de son odyssée. Je pris soin de consulter les listes officielles des bateaux marchands qui flottent sur l'océan, sous n'importe quel pavillon. Ces listes ne sont point secrètes, mais appartiennent au domaine public. Je choisis le *Pamir* qui était hors de cause.

Rien n'était plus facile que la création du commandant du *Pamir*. Chaque métier confère à ses artisans des caractéristiques évidentes. Nul ne les exagère mieux que la profession maritime, qui à la fois restreint le domaine de l'activité des hommes, emprisonnés sur leur bateau, et leur donne le contact, la vue de tous paysages et mouvements universels. J'imaginai la synthèse des capitaines-marchands que le hasard et le service m'avaient fait rencontrer. Son nom fut trouvé dans un cadastre des communes de France ; son euphonie fut conforme

au caractère que je lui prêtais, et à l'allure générale des vocables de son pays d'origine : les bords du Rhône.

Il n'était point nécessaire de donner un nom au jeune rédacteur de ce journal de bord, je le représentai simplement par la lettre « Y », qui n'est autre que la dernière de mon patronyme, et, en littérature comme en mathématiques, sert à figurer les entités inconnues. Si, vers le milieu du volume, ce jeune rédacteur devient fiancé, et, plus tard, se maria en cours d'escale, le seul dessein en fut d'exposer la qualité spéciale et très cruelle des sentiments que bien des marins amoureux éprouvèrent pendant la campagne. Pour rendre avec exactitude les réalités du métier, il était indispensable de noter l'évolution de tels sentiments.

Le choix des épisodes et aventures ne présentait qu'un seul écueil. Il ne fallait en conserver aucun qui eût acquis une publicité, une notoriété trop vastes. Le travail aurait été trop commode d'en retrouver les acteurs, ou tout au moins les personnes que leur voisinage ou leurs fonctions pouvaient avoir mis en mesure d'en connaître les détails. Heureusement, la matière était immense, pour ne pas dire inépuisable. Parmi les événements réels, mais obscurs, racontés par tel ou tel Fourgues, dans une soute à charbon, une cabine de cargo ou un café de quai, la sélection fut promptement faite. Ces événements véridiques ne pouvaient manquer de conserver la saveur, le réalisme des choses vécues et souffertes. Il ne s'agissait plus que de les semer sur une trame vraisemblable, où n'importe quel transport belligérant eût pu se reconnaître sans difficulté ni impossibilité.

Étant donnés le navire, sa vitesse, ses voyages et son capitaine, le problème devenait simple. Sur des cartes marines appropriées, tous les itinéraires furent étudiés soigneusement : routes, durées, vitesses et incidents. Selon que le vent soufflait du Nord-Ouest ou du Sud, retardait ou activait la marche du navire, selon que le *Pamir*, plus ou moins chargé, allait plus ou moins vite, ou que la tempête l'obligeait à se dérouter et à chercher abri, le nombre des jours, des heures de chaque traversée fut exactement défini. Les phares aperçus, les atterrissages, les mouillages, furent conformes à la vérité maritime. Ce sont là contingences où le marin se meut sans l'ombre d'une

incertitude, et dont la solution ne présente aucune difficulté. Mais celui qui n'y est point entraîné risque d'y commettre de grossières erreurs, et il importait que les yeux attentifs des professionnels ne pussent découvrir l'apparence d'une bévue.

La matière étant prête, la rédaction restait seule, et c'est là que se rencontra l'obstacle qui pouvait devenir insurmontable. Même lorsqu'il évite les maniérismes ou tours de phrases systématiques, du style de chaque écrivain émane une sorte de radiation spécifique ; avant quelques phrases, et même quelques lignes, un routier de la critique, un simple lecteur souvent, ne manquent pas de penser : « Ce livre est d'un tel ! » ou « Ce style ressemble à celui d'un tel ! » Pour maquiller son style, l'écrivain doit sortir de son individu, extirper ses tics, manies et jusqu'aux habitudes de son train de pensée. Et encore, comme pour l'âne de la fable, un bout d'oreille perce toujours.

Inversement, les lettres et confidences du jeune rédacteur, issues sans étude ni effort de sa plus intime nature, ne devaient point présenter le masque toujours déplaisant, et facile à pénétrer, du pastiche. Notre lieutenant au long cours était contraint d'écrire tout à trac, comme l'obligeaient à penser son instruction fruste, son vocabulaire rude et la verdeur de la gent maritime. Son style cependant ne pouvait pas tomber dans le débridé ni l'incompréhensible, par l'abus de ces vocables techniques ou mots d'argot qui se rencontrent à chaque bout de phrase sur la langue des matelots. Le lecteur en eût été promptement rebuté. Ce n'est pas tout de souhaiter d'être lu ; encore faut-il se faire entendre.

Ces nécessités impératives obligèrent à imaginer le style, et pour ainsi dire, la rhétorique adoptés par le lieutenant dès ses premières lettres, maintenus jusqu'à la dernière. Tout au plus, et à son insu apparemment, acquit-il vers la fin cette maturité que donne l'expérience, cette tenue de phrase un peu plus serrée qui s'acquiert inéluctablement par la pratique épistolaire. Sa vision des choses, sa manière de les dire, s'accrurent en force et précision de façon parallèle. Mais son éducation l'empêchait de se hausser jusqu'au grand style classique.

*
* *

Il ne m'appartient pas de faire ici la critique du livre, ni dans le fond, ni dans la forme. D'ailleurs, je ne crois pas que beaucoup d'œuvres aient été aussi abandonnées par leur auteur, dès leur naissance.

A peine eus-je achevé de l'écrire, sans débrider, que mon destin de guerre m'éloigna de Paris, de façon presque permanente, pour n'y revenir que quelques mois après l'armistice. Non seulement je ne pus pas en lire ni corriger les épreuves, puisque à cette époque les correspondances n'étaient point closes pour tous les yeux, mais encore, afin de sauvegarder le mystère concerté par M. Lavisse, il fut nécessaire de ne point remettre mon texte lui-même aux imprimeurs de la *Revue de Paris*. Ils y auraient reconnu mon graphisme coutumier, et le cheminement des effets aux causes eût été facile. Comme il était encore moins question de faire dactylographier le livre, le soin de le recopier fut accepté par une Parisienne, dans la famille de laquelle je venais d'entrer à titre de gendre, et qui jusqu'à ce jour a résisté à toutes les questions, souvent insidieuses, qui eussent pu l'induire à trahir la confidence.

Car, si je n'étais point à Paris, lors de la publication des articles, ni de leur mise en volume par l'éditeur Payot — qui, lui-même, jusqu'au moment actuel, n'a point connu l'identité d'Y — je n'ai pas été sans apprendre qu'un intérêt, une curiosité accueillaient le livre, à quoi j'avais été bien loin de m'attendre.

Cet intérêt se manifesta dès le premier article, que M. Lavisse fit paraître sans l'avoir soumis au préalable à la censure et put produire dans son intégralité. Mais la curiosité s'accrut, s'exacerba, lorsque les articles suivants montrèrent des coupures et des blancs qui atteignirent parfois les deux tiers du texte. Rien n'est plus humain que le désir de percer un blanc derrière lequel on a effacé quelque chose. Mieux que n'auraient fait les propos naïfs du lieutenant au long cours, ces coupures assurément conférèrent à *l'Odyssée d'un Transport torpillé* le caractère d'une énigme d'autant plus irritante que pas une fuite ne se produisit, pas une hypothèse ne tint devant l'examen.

C'est à M. Lavisse, à M. Poirier et, ultérieurement, à M. Payot, qu'il reviendrait de redire les sollicitations pressantes dont ils furent harcelés, et que je n'ai pas connues, sans compter le personnel de la *Revue de Paris*, ni la dame qui gardait mon manuscrit dans un coffre-fort de banque.

Le public éclairé, les personnalités littéraires ou simplement curieuses de toute manifestation de plume, s'inquiétaient surtout de savoir si ce nouvel écrivain était vivant ou mort ; quelques-uns souhaitaient qu'ayant été sauvé, il pût apprendre le métier littéraire, poursuivre dans la formule qu'il avait inaugurée. Une opinion assez générale admit que les lettres étaient authentiques, mais avaient été mises en forme et préparées pour la publication par une main plus experte. Certains seulement, et je pourrais en nommer quelques-uns, subordonnèrent un dessein, une architecture, un propos très délibérés. Mais, parmi les écrivains maritimes, nul n'apparaissait qui eût consenti à adopter ce style. Quant à supposer que les lettres émanassent d'un écrivain non maritime, l'évidence s'y opposait.

D'autres se préoccupaient du texte supprimé. Ce sont ceux qui aiment à connaître le fond des choses, et veulent apprendre l'histoire par ses acteurs. Ils employèrent diverses malices pour se procurer les coupures. Divers y réussirent, cependant aucun ne put franchir la muraille de silence opposée par M. Lavisse.

Mais en certaines sphères, on voulait savoir, tout net et sans souci littéraire, qui se cachait sous le pseudonyme d'Y, qu'il fût vivant, mort ou imaginaire. Qu'importent les sentiments, les intentions qui animèrent ce désir et la recherche qui en résulta. Elle fut inlassable, impitoyable, revêtit toutes les formes, la flatterie, la menace de suspension, la bonhomie, l'enquête directe ou indirecte, les amitiés intermédiaires, les mises en demeure impératives, que sais-je encore? Rien n'y fit. Le directeur de la *Revue de Paris* et son secrétaire général eurent également toutes les formes de courage, et ne défaillirent jamais, si peu que ce fût.

La polémique atteignit un degré d'acuité telle qu'une interdiction absolue, émanée de la censure, intervint après le

deuxième numéro. Rien ne saurait mieux résumer la situation que la note suivante, parue dans le numéro du 1er mai 1917, sans signature, mais approuvée et revue par M. Lavisse :

« *A propos de* l'Odyssée d'un Transport torpillé. — *La publication de la troisième partie, qui devait paraître dans cette livraison, a été formellement interdite par la censure. Les critiques que contenaient les lettres ne différaient pas de celles des livraisons antérieures : manque de télégraphie sans fil, absence d'escadrilles de protection, gaspillage d'efforts et d'argent. Ces critiques devenaient, il est vrai, plus vives à mesure que le* Pamir *se rendait mieux compte de la réalité du péril sous-marin.*

» *Nous regrettons l'acte arbitraire de la censure, qui empêche la publication des deux parties restantes. Nous le regrettons pour nos lecteurs, qui aimaient l'originalité de ces lettres, où ils sentaient l'accent de la vérité.* »

A la suite de cette protestation, diverses personnalités, d'esprit libéral et lucide, s'interposèrent. La persévérance de M. Lavisse fit le reste. Sans doute, la censure ne manqua point de mutiler les lettres restantes, mais elles furent publiées sans trop de retard.

Quant à moi, j'en entends fort parler, bien loin de Paris, par des camarades ou Français rencontrés au hasard. Les uns, malicieux, et sans en avoir l'air, comparaient la verdeur, le muscle, le réalisme de *l'Odyssée*, à la correction vide d'épisodes brutaux des *Vagabonds de la Gloire*. Ils me félicitaient, non sans commisération, d'être incapable de me mettre jamais dans le cas de me voir impitoyablement censuré... D'autres, plus dangereux, déclaraient que *l'Odyssée* n'était ni faite ni à faire, que le style ne s'en pouvait qualifier, que Fourgues et sa séquelle n'étaient bons qu'à torpiller! Et ils me demandaient mon avis... Mais entre confrères, il n'est pas séant de se dénigrer. Et le proverbe latin ne dit-il pas qu'on ne doit rien dire des morts, surtout des torpillés?

Le moment le plus difficile survint lorsqu'il fut question de *l'Odyssée* pour les deux prix littéraires de l'Académie Goncourt ou de la *Vie heureuse*. J'étais séparé de France par deux frontières. Je ne pouvais, sous aucun prétexte, écrire pour faire

acte de candidat, ou au contraire pour renier toute candidature. Et d'autre part, certains membres de l'Académie Goncourt avaient fait connaître que, son prix ne pouvant aller aux morts, elle se contenterait d'une simple déclaration qu'Y était vivant pour prendre son œuvre en considération. Il va sans dire que, ni M. Lavisse ni moi ne songeâmes un instant à faire cette démarche, en dépit de ses conséquences éventuelles et flatteuses. Quant à M. Payot, il ne pouvait rien dire, puisqu'il ne savait rien, ce dont je lui demande pardon : mais nécessité fait loi.

Les dames du Comité de la *Vie Heureuse* n'étaient point gênées par une telle clause. Leur grand cœur, leur générosité, adoptèrent la jeune veuve du lieutenant perdu en mer, et c'est pour elle que fut remis à M. Lavisse le chèque du prix qu'elles décernèrent à « Y ».

Publiquement, je leur adresse, ici, l'expression de ma gratitude émue ; il m'a fallu bien du courage pour ne pas la leur manifester plus tôt. Sans enquête, sans intrigue, elles ont donné. Leur geste magnifique n'aura point été perdu. Si M. Lavisse, ni moi, n'avons pu soulager de leur offrande la veuve imaginaire de mon enfant irréel, j'ai trop connu, hélas ! d'orphelins et d'épouses dont le soutien fut englouti par l'abominable torpille. En divers logis visités par l'épouvante, j'ai réparti l'offrande anonyme, sans dire d'où elle venait, non plus que vous, mesdames, ne saviez où elle allait. Et je ne crois pas avoir trahi vos intentions, si, n'ayant pu rendre ces vies heureuses, j'ai pu les faire moins malheureuses.

*
* *

Et maintenant, puisque M. Lavisse considère que les temps sont révolus, voilà esquissée l'histoire de ce livre. Quant à moi, qui suis rendu à la vie civile, et ne me vois plus obligé d'adopter aucun pseudonyme, fût-il Y, je saisis l'occurrence pour adjoindre désormais mon nom patronymique à celui sous lequel la *Revue de Paris* m'a si bienveillamment reçu.

LARROUY-MILAN (*René Milan*)

L'AME A LA MODE

Le croirait-on? Un musée nous manque. Nous en avons de toutes sortes, et même de très utiles : il en est un pourtant qui nous fait défaut, celui des modes passées.

On répondra qu'il serait presque impossible à constituer, si l'on voulait qu'il fût sinon complet, du moins présentable. A supposer qu'on y installât seulement les costumes des quatre derniers siècles, avec les bottes, cannes, bibelots, reliures, parfums, coussins et meubles légers, meubles d'un jour, ustensiles de toilette et tentures assorties, deux ou trois grands palais comme celui des Champs-Élysées suffiraient à peine. Et encore manquerait-il les voitures, selles et harnais, l'argenterie, la vaisselle, et les animaux familiers qui jadis et naguère achevaient la toilette, depuis le barbe ou le « coursier d'Albion » jusqu'au lévrier, à la guenon et à la perruche. Sans même vouloir parler du décor indispensable, à savoir le vieil hôtel et ses valets, le château parmi ses charmilles, le Cours-la-Reine et la Chambre bleue, Longchamp, le « boulevart », le Grand 16... Dès que l'on s'engage dans l'étude des élégances d'autrefois, on se perd et l'on s'enlise. Toute mode ne fleurit qu'une fois, et dès qu'elle a vécu — l'espace d'un matin — elle s'envole et s'égare comme une feuille d'automne dans une forêt vierge.

On a bien essayé cependant de nous donner ce musée : de temps à autre, on organise quelque éphémère exposition d'éventails, de parasols ou autres colifichets. Une centaine de robes et de gilets brodés, un millier de bibelots viennent s'aligner sous verre, proprement étiquetés. Mais qu'est-ce

que ces « fantômes sans os », comme écrivait Ronsard, auxquels manquent chaleur, mouvement et vie? Rien de plus que des chiffons et des oripeaux. Trop heureux quand les metteurs en scène de ces exhibitions n'ont point l'idée d'ajouter à ces pauvres vêtements d'autrefois des pieds, des mains et des têtes de cire, dont la naïveté est telle, et si désolante, qu'elle tue aussitôt, comme par miracle, l'éclat des orfrois, éteint en un instant les soies brochées, et change en simple carte d'échantillons une toilette de cour.

Non que l'imagination des poètes ne trouve à se satisfaire voluptueusement en ces délicates « rétrospectives ». Quoi de plus savoureux que de s'offrir, parmi les cadres et les vitrines d'une collection Louis-Philippe, le régal d'une songerie à propos des chevaux anglais de Milord Arsouille ou des entrechats de la Taglioni? On goûtera mieux aussi le plaisir de juger sans trop de respect la sédition perpétuelle de nos comédiens, si l'on évoque l'Empereur aux sourcils froncés devant les ors d'une harpe ou les châles de madame Récamier. Il sera doux de poursuivre des considérations philosophiques sur les suites sentimentales du bolchévisme entre le bonnet de Charlotte Corday et l'habit carré d'un muscadin, tandis qu'on ne méditera pas sans fruit, touchant l'âme anglaise, en considérant, derrière la glace d'une étagère, le pommeau de canne en or fin du duc de Wellington, et vingt-cinq tabatières à miniatures, représentant le saule de Sainte-Hélène.

Mais l'imagination ne court point les rues, et il n'est pas donné à tout le monde de savoir s'amuser avec des poupées...

Et puis, en réalité, l'on ne peut même pas conserver fraîche une robe de femme : on dirait qu'elle se meurt dès qu'elle n'est plus portée, ses ornements pâlissent, sa forme devient raide comme celle d'une momie. Les dieux s'opposent à perpétuer la grâce d'un bout de ruban. Bien mieux, les poètes eux-mêmes n'y parviennent guère : car observez qu'ils chanteront peut-être volontiers un voile, une guirlande, un vêtement considéré comme poétique et noble, non pourtant une parure à la mode. Déjà les vieillards de l'*Iliade* parlaient avec émoi du sourire, mais point du chapeau de la belle Hélène. Rien de ce qui appartient au domaine des marchandes de frivolités ne dure pas par soi-même : M. Salomon Reinach nous apprend

que l'on a trouvé des fragments de collier, de ceinture en or et de boucles d'oreilles dans l'endroit où reposait en terre la Vénus de Milo Tous ces bijoux ont fui le corps admirable, qu'ils gâtaient. Et je ne saurais même songer sans tristesse que notre statue divine a les oreilles percées : c'est encore M. Reinach qui l'affirme[1].

Supposons toutefois qu'il soit possible de le composer, ce prodigieux musée des modes. Imaginons des costumes innombrables, des babioles, objets et meubles en quantité inouïe, offerts commodément à nos regards, avec tout l'équipage, toute la « fleur bleue », comme disait La Bruyère. Eh bien ! quand on se serait ingénié à nous les montrer de la façon la plus intelligemment évocatrice, ces collections somptuaires demeureraient encore pour nous glaciales et figées, car elles seraient immobiles, et nous ne saurions comment leur restituer en pensée le mouvement ni les gestes. En effet, connaissons-nous seulement les mines et contenances d'autrefois, même celles qui passèrent pour témoigner du dernier galant, celles enfin dont on s'émerveilla? Nullement. Ce qui nous est trop familier, ce sont les traditions du Conservatoire : il est entendu parmi nos futures étoiles de la scène, il est convenu — surtout convenu ! — que les dames du XVIIIe siècle, par exemple, s'expriment sur un certain ton, genre « grande coquette », tandis que l'air de bravoure est destiné au héros du premier Empire. Le marquis poudré joue avec sa canne, le dandy s'accoude contre un meuble, le vieux gentilhomme donne des chiquenaudes à son jabot plein de tabac, et voilà. Cette représentation du passé doit nous suffire, et du reste nous n'avons pas le choix : le Conservatoire l'impose à notre vue dès que nous nous trouvons assez grands pour aller aux matinées classiques des théâtres subventionnés, et malgré que nous en ayons, notre imagination en demeure à jamais influencée.

Comment, d'ailleurs, en serait-il autrement? Rares, trop rares se trouvent les livres et autres documents qui nous renseignent sur la manière dont on se comportait et dont on causait jadis. Lorsqu'un Henri Estienne écrivait ses fameux *Dialogues du langage français italianisé*, il faisait œuvre bien utile, et point assez imitée : car cet ouvrage forme un vrai

1. *Manuel de philologie*, t. I, p. 76, 77.

cours d'affectations élégantes et de maintien comme il faut, ou du moins comme il fallait au temps de la reine Margot. Hormis les *Manuels de Civilité*, qui nous instruisent tant bien que mal, touchant les attitudes adoptées aux différentes époques, il ne nous reste guère que les gravures et les caricatures. Or jusqu'à ces dernières années, quoi de plus faible et gauche que les croquis à prétention satirique? Quoi de plus arrangé que presque tous les dessins? Ils nous montrent l'humanité, non pas telle qu'elle était, mais telle que les artistes de chaque quart de siècle eussent souhaité qu'elle fût. En doutez-vous? Mais supposez seulement qu'on se fie plus tard aux gestes conventionnels des acteurs de cinéma — il s'agit de photos instantanées, pourtant, cette fois ! — pour retrouver l'aspect véritable de notre époque : quelle idée nos arrière-neveux prendraient-ils donc de nous?

Bref, étant donné que les gestes dont on contracte l'habitude et toutes les manies du maintien proviennent en définitive des sentiments que l'on éprouve le plus souvent comme le plus volontiers, et vu que l'on s'applique à clairement laisser paraître telles ou telles dispositions du cœur ou de l'esprit, tenues pour flatteuses et délicieuses selon les périodes de l'histoire, la meilleure méthode afin de se représenter, vaille que vaille, la bonne société, consisterait encore à connaître parfaitement les variations infinies de la mode intellectuelle et sentimentale, de la mode spirituelle, de la mode pour les âmes.

Il y a donc une mode pour les âmes?

Certes ! et aussi impérieuse que celle des vêtements, et qui vous classe ou déclasse en un moment une femme ou un homme, sans appel !

Quand, à la cour des derniers Valois, le courtisan « seigneurisait chacun d'un baisement de main », à la façon des italianissimes, la mode spirituelle imposait la dévotion envers l'Italie, où dormait la beauté antique. Mode spirituelle encore que celle dont étaient si férus les « précieux », tout écumants de nouveautés, et raffinant sur le Tendre aux genoux de la belle Julie. Mode que le libertinage, mode que la dévotion, mode qu'un « rien de crapule », quelquefois, aux soupers et chez les roués ; mode que Newton et la philosophie de boudoir ; mode que les belles marquises à mouches et à folles

perruques, donnant le sein en public à leur enfant tout nu, par goût de la sainte nature. Modes encore, et entraînantes ou comiques, selon l'humeur dont on est, que celles du bonhomme Franklin et des « insurgents ». d'*Ossian*, de la liberté, du cynisme à la « merveilleuse », du général Bonaparte, des ruines poétiques et du roi Henri IV, de la *fashion*, des rêves sociaux genre « prince-président », des brillants militaires et de l'opérette, du naturalisme et de l'exégèse pour dîners en ville, du *struggle for life*, du général Boulanger, de l'anarchie « décadente », du nietzschéisme, de l'art « ballet russe », etc !... Et que dire des sports, qui ont créé un état d'esprit et modifié les mœurs, et des musiques, si éprouvantes [1], et des différents couturiers, dont aujourd'hui l'impérialisme annexe peu à peu la peinture, la décoration, l'architecture, tout à l'heure la poésie peut-être.

Modes que tout cela, modes des âmes. Chaque lustre a la sienne, et presque chaque année. L'histoire littéraire devrait analyser avec patience et minutie, l'un après l'autre, ces goûts successsifs. Sans doute, il n'y a presque aucun grand philosophe ou écrivain illustre qui n'ait contribué plus ou moins à déchaîner ou à répandre ces « fureurs » sentimentales, ces dandysmes de l'intelligence et ces élégances dans l'art de pâmer : mais nul d'entre eux ne fut non plus sans avoir reçu dans sa jeunesse quelque vague empreinte de ces gentillesses, ou du moins de celles qui semblèrent exquises à son adolescence, alors qu'il regardait craintivement les dames, et qu'il étudiait encore. Tenons le catalogue raisonné des modes spirituelles pour indispensable à toute critique un peu sérieuse de la pensée humaine, dont, jusqu'à un certain point, elles sont tantôt les premières déesses, ou les premières maîtresses, tantôt les signes visibles. Si bien que la science des snobismes et des affectations ressortit en même temps à la mythologie, à la psychologie et à l'idéographie. Rien n'est plus intéressant. Nous ne comprenons pas que cette chaire manque en Sorbonne.

1. Le 21 septembre 1779, la duchesse de Choiseul écrivait à madame du Deffand : « Vous me demandez si je connais le mot *énergie*? Assurément je le connais, et je peux même fixer l'époque de sa naissance. C'est depuis qu'on a des convulsions en entendant la musique. »

Déjà !

*
* *

Afin de rédiger un tel catalogue, il faut s'y mettre sans tarder, en commençant à l'an 1921, à ce jour même.

Toutefois, quelle entreprise ! Chercher à définir en quoi consiste présentement le bon ton pour les âmes, et mieux, tâcher de discerner comment il se présente pour l'année qui commence, voilà un travail encore plus délicat, en vérité, que d'examiner l'orientation des toilettes chez Callot ou Lanvin, et voire de deviner les cours prochains des valeurs picturales, des bibelots d'art ou des romans d'aventures. On risque fort de se tromper, d'être incomplet, de prendre des nuances pour des couleurs, et des vers luisants pour des lanternes.

Une méthode assez rassurante voudrait peut-être faire établir d'abord la liste de ce qui passait, hier encore, pour le fin du fin. Après quoi, nous pourrions nous efforcer d'observer, avec le moins d'étourderie possible, en quelle mesure le goût a changé, et vers quelles directions il paraît se mouvoir.

Mais avant tout, à quelles âmes songeons-nous, quand nous disons « la mode pour les âmes »?... Mon Dieu, à celles qui précisément se soumettent à cette mode, en bonnes et loyales sujettes cependant, c'est-à-dire sans balancer ni discuter, en acceptant d'un cœur paisible et léger un joug qu'elles ne sentent guère, dont même elles ne s'aperçoivent plus. Les personnes que ces âmes habitent ont, en effet, une telle habitude de la discipline qu'elles jureraient, et de la meilleure foi, que la mode n'existe pour elles en aucune façon. Elles éprouvent ceci, pensent cela, et vous croyez que c'est par obéissance au goût du jour? Voilà qui les fait bien rire, ou les indigne et blesse cruellement. Car elles prétendent très vivement à l'originalité : un sentiment qui court les rues vient tout jours de naître en elles à l'improviste, et telle ou telle pensée si usagée que les reporters eux-mêmes commencent à en faire un lieu commun, elles y ont abouti tout à l'heure, après d'importantes méditations. Croyez cela, et témoignez que vous le croyez, ou ne vous présentez plus chez ces âmes du monde, à l'heure du thé.

Nous faisons donc allusion, on le voit, à cette société distinguée, pour qui l'élégance ne consiste pas uniquement à

arborer chaque soir une robe neuve et cinq cent mille francs de perles, mais encore à avoir des clartés de tout, à se sentir au courant, vaille que vaille, à aimer ce qu'on aime, à penser ce qu'on pense, à adopter les théories intellectuelles, amoureuses et politiques du bon faiseur, comme à ressentir, en art, les frénésies les mieux portées et les extases de la semaine. Il s'agit enfin de cette majorité de bourgeois cultivés qui forment « l'opinion du public », et la meilleure clientèle des gens de lettres ainsi que des artistes.

Il s'agit souvent, bien souvent aussi de ces derniers, tant artistes qu'écrivains, économistes, psychologues et penseurs. Pour nombre de ceux-là, la mode est un peu ce que, chez tant de peuplades, l'idole est pour le prêtre qui la sert, qui en vit — et qui l'adore, parbleu ! sinon à quoi servirait-il?

Passons cependant notre revue de vieilleries, naguère si charmantes, aujourd'hui jetées à la friperie.

Voici d'abord la « petite femme ». Oh ! pour le coup, cette poupée-là est tout à fait falote et démodée. Il est possible qu'au théâtre, où l'on en reste longtemps aux boniments les plus désuets, la « petite femme » ait encore tout son succès. Mais dans une causerie d'à présent, c'en est fait ; elle n'amuse plus, ou presque plus. Il y a quelque trente années, elle se trouvait en pleine vogue : ses traits d'ignorance passaient pour délicieux, ses niaiseries n'étaient que vénusté, ses extravagances contenaient toute la poésie de ce que les lyriques de cette époque antédiluvienne appelaient — comme je vous le dis ! — « l'Éternel Féminin » ; ses illogismes les plus consternants, voire les plus ineptes, cachaient l'obscur génie de l'espèce, c'en étaient les soubresauts. Et l'on s'émerveillait, et l'on se contait d'une voix attendrie maintes sottises qu'elle disait, et les bourdes qu'elle commettait.

Or, à cette heure, l'ignorance n'étonne personne. On ne la goûte pas plus, et pour cause, que le pâtissier n'est friand des gâteaux de sa boutique. L'extravagance de la petite femme vous a des airs à la fois antiques et mutins d'accessoire de cotillon ; son illogisme sent mélancoliquement le corylopsis et le patchouli, parfums tombés au rebut; ses sottises ne sont plus maintenant que de la sottise, et ses niaiseries bien pis que cela.

Quand un grand talent entre en jeu, quand d'admirables

écrivains nous dépeignent des êtres à la fois frémissants et légers, il va de soi qu'il ne s'agit plus de « petites femmes », oh ! loin de là. Ce sont des femmes, cette fois, et merveilleusement vivantes. Ce dont nous ne voulons plus, c'est de la Môme Ceci ou Cela, et de toutes ces innocentes, au fond plus stupides qu'aimables, dont on raffola au temps où l'on portait des jupes longues.

Pour que nous nous plaisions aux gestes d'une toquée, aujourd'hui, il faut que celle-ci soit une jeune femme ou une jeune fille au moins russe.

Autre joujou cassé : l'histoire. Mais j'entends surtout l'histoire pour magazines. Avant la guerre, on n'ouvrait pas une revue sans y trouver des souvenirs plus ou moins reculés, des études sur tel ou tel fait étrange d'autrefois. Des mémoires passionnants ou fades, au petit bonheur, paraissaient de toutes parts en librairie, les journaux étaient pleins d'anecdotes de jadis et de trouvailles d'érudits. Hélas ! le goût a tourné. Les magazines préfèrent dorénavant charmer leurs lecteurs avec de la statistique, de la balistique, des recettes pour maison bourgeoise, d'ébouriffantes histoires policières qu'envieraient les cinémas, et des romans d'aventures à faire éclater le crâne d'un lecteur confiant.

Vers 1912 ou 1913, la jeunesse s'avisa soudain que les historiens de l'École des Chartes entassaient trop de fiches, ce qui était travailler à la manière de l'Université d'Iéna. Dès lors, l'histoire commença de tomber dans le discrédit, en même temps qu'Ernest Renan. Et cessant d'étudier à la façon des érudits, la jeunesse se mit à penser. Les philosophes prirent le pas sur les historiens. Ils ont présentement tout envahi. Les rayons des libraires ploient sous le faix de leurs puissants ouvrages. Dans les journaux mêmes, Dieu, l'homme et le monde sont parfois traités en deux colonnes, ou plutôt en une colonne et demie, autrement il n'y aurait plus de place pour les échos.

Quant à l'histoire, elle est devenue matière trop frivole, le public se fâcherait.

La frénésie, également, a passé ou va passer de mode. Elle n'en a pas pour trois mois.

Mais expliquons-nous. En 1914 encore, il était bien vu, pour

une femme, de se dire surtout une sensitive, et pour un homme, d'avoir les nerfs à fleur de peau. On sentait, on éprouvait, mais éperdument, on avait « des convulsions », comme disait la duchesse de Choiseul à madame du Deffand, pour peu que l'on voulût être tenu pour accessible aux arts. On n'aimait pas comme tout le monde son enfant, son mari ou son amant, sa femme ou sa maîtresse, on en perdait l'esprit, on en était malade, on délirait à tout instant du jour. Les plus hautes opérations de l'esprit ne valaient point quelques frissons du cœur, ce frisson fût-il furtif et presque imperceptible. Foin de la raison, foin de la logique ! On était tout à la sensibilité, tout aux antennes de l'âme, tout aux pressentiments, aux vibrations inconnues, à l'inconscient sacré. On préférait les balbutiements prophétiques et les cris, même indistincts et voire sauvages, aux phrases les mieux faites, aux déductions les mieux conduites. On sortait pâle à jamais d'un concert de musique. Et l'on avait l'aplomb de déclarer que c'était M. Bergson qui vous avait encouragé dans cette voie. Des mondains étaient assez effrontés pour parler des livres de cet incomparable esprit ainsi qu'ils eussent parlé du *Cantique des Cantiques*, et ces dames s'entretenaient de son cours comme des mystères de la Bonne Déesse.

Pourtant on va voir la fin de ces émotions toujours portées au paroxysme, de ces transports perpétuels, frémissements, emportements et tout le tremblement. Déjà les meilleurs parmi les jeunes gens réclament avec sévérité l'empire indiscuté de l'intelligence, et s'ils tolèrent, encouragent même certaines exaltations, c'est à condition que celles-ci ne mènent à aucune confusion. Et puis, chacun à sa place, n'est-ce pas? Le poète au jardin, avec les enfants; la femme, à son boudoir, ou à la lingerie, et plus vite que ça ; l'homme d'État, au char de l'État ; et l'homme sérieux, où il doit être, c'est-à-dire partout. Telles sont les nouvelles directives de l'esprit qui, certainement, sera sous peu à la grande mode. Et lorsqu'on demandera aux mondaines et mondains s'ils ont un philosophe de prédilection, ils répondront : « Mais M. Julien Benda, naturellement. » Et comme il est raisonnable de laisser aux arts la part qui leur revient dans l'activité humaine, ils aimeront avec sérénité l'art nègre, dont la vogue durera

peut-être encore, et s'interdiront de rire aux manifestations Dada, parce qu'on ne sait jamais, après tout, comment ça finit, ces choses-là. Voyez-vous qu'on ait l'air de ne pas avoir compris dès le début, si ça devait réussir un jour, par hasard? Comme ce serait peu intelligent ! Et dès maintenant, il y a on ne sait quoi de si « coco » à ne pas être prodigieusement intelligent !

De même pour le bolchévisme...

A ce propos, notons que la politique dite sentimentale déshonore positivement quiconque s'en ferait le champion. Ce n'est point aujourd'hui parce qu'un parti vous révolte par sa bassesse, ou parce qu'une race vous attire, qu'on manifeste contre l'un ou en faveur de l'autre. Que parlez-vous de civilisation, de culture, ou de race latine? On dit : « Charbon... pétrole... change... » et l'on prend une physionomie implacable. On affirme avec dédain que la politique sentimentale — en général, on nomme ainsi celle qui vous déplaît — remonte au temps de Lamartine.

Le sport sentimental — *Ludus pro patria* — qui, avant 1914, exaltait extraordinairement une quantité d'écrivains et de personnes élégantes, n'est pas tombé dans un moindre discrédit que la politique ainsi qualifiée. A cette heure, le lyrisme sportif a cessé. On ne peut pas plus se passer de sport que de tabac, voilà tout.

Le patriotisme, que rien, heureusement, ne détruit en France, a cependant changé de forme. On ne le voit plus aussi religieux que durant les années terribles, ce qui se conçoit, ni même qu'après l'armistice. En appeler toujours à ce sentiment profond ne se fait plus guère, et n'est pas très bien vu : personne, Dieu merci, n'a renoncé à aimer sa patrie, hormis quelques extrémistes avec lesquels nous n'avons point affaire ici. Mais, par pudeur et pour ne point galvauder une si haute tendresse, on ne la brandit pas à tout propos. S'il arrive qu'on en fasse un usage offensif — ce qui, avant et pendant la guerre, se produisait couramment — c'est en des cas assez rares. Dans une discussion, par exemple, une personne comme il faut, traquée et bientôt cernée par les arguments de l'adversaire, finira par affirmer avec une discrétion polie, mais la plus ferme netteté : « En agissant comme j'ai fait, monsieur,

j'ai eu surtout en vue l'intérêt du pays. » On n'en dit pas davantage. Il y a des mots éternels, et dont le pouvoir demeure tout entier, mais que l'on craint à cette heure de hasarder dans la vie quotidienne.

L'éloquence, aussi bien, si elle conserve toujours le même ascendant sur la foule, n'est plus tellement appréciée dans la bonne société. On la tient un peu pour un art populaire, dans le genre du cinéma : et l'on se plaît à répéter que notre nouveau Parlement est moins sensible que l'ancien aux périodes oratoires. Peut-être en va-t-il ainsi, d'ailleurs.

Un mot sur le théâtre, un mot seulement. On s'y rend tous les soirs, et les auteurs de talent n'ont point démérité. Vous l'aurez toutefois remarqué sans peine, il existe un fossé chaque jour plus large entre la littérature, qui fournit aux Parisiens la plupart des idées, goûts, théories dont ils vivront pendant un semestre ou une quinzaine, et le monde théâtral, tout à fait spécialisé. Une crise aiguë de théâtromanie sévissait, depuis les années 1900 notamment : elle est entièrement passée. On eût été décoré, en 1912, pour une histoire de coulisses bien contée. De nos jours, on reçoit souvent un ruban pour moins que ça, mais la même anecdote n'égaierait pas cinq convives. Ce sont les potins diplomatiques surtout qui obtiennent les succès dans nos dîners : le quai d'Orsay a remplacé madame Cardinal.

Pour tout le reste, il n'y a pas grand changement : la mode du bibelotage et du brocantage continue ; celle de la bibliophilie s'aggrave ; on ne danse pas beaucoup moins ; et l'on est toujours gastronome.

Ah ! un dernier déchet : l'esprit... Non qu'un homme spirituel ne divertisse encore assez. Non même qu'on ne le redoute, car on sait qu'il use au besoin d'une escrime difficile. Néanmoins, l'esprit n'est plus fort à la mode. Trop d'art nègre, d'une part, et d'autre part trop de gravité, trop de naïveté ou pas assez d'humanités peut-être, pour que l'esprit conserve l'attrait d'un fruit très recherché : on le juge vert. Ou bien on laisse entendre qu'il date, qu'il sent son École normale ou son « chroniqueur parisien » à la façon de Tortoni, et que les traits, les épigrammes, toutes ces vieilles grâces traditionnelles sont devenues — comme les romantiques le disaient des classiques — un peu « perruque »... Sans doute celle de M. de Voltaire.

*
* *

Il n'est pas impossible, d'après ce qui précède, d'imaginer ce que sera l'âme à la mode de 1921.

D'une façon générale, on la portera philosophique plutôt qu'historique. C'est-à-dire que l'on ne se contentera plus de colliger des notes dites « scientifiques » sur les faits et les gens, selon la méthode des érudits et des psychologues méticuleux. On aimait fort, naguère encore, cet air de détachement froid, rigoureux, ironiquement implacable, qui semblait signifier : « Voilà, je regarde bien attentivement, et je me documente. Je ramasse des perles précieuses parmi les hommes qui m'entourent, je m'en forme une collection. J'herborise dans le champ des esprits, dans la brousse des cœurs, et remplis mon herbier. D'autres raisonneront sans fin, édifieront des systèmes ou feront de la métaphysique. Moi, j'observe, cela suffit. » Il faut avouer que cette attitude était assez dandy. Tous les annotateurs vigilants et scrutateurs au regard aigu — ils s'en flattaient ! — ne s'embusquaient pas sans quelque séduction derrière leurs monocles : car le monocle convenait au temps des fiches et du document humain. Il passait pour le plus élégant des instruments de précision.

Maintenant, cette moitié de lunettes n'est plus qu'un objet de nécessité, destiné aux myopes. On ne regarde plus de si près, ni avec tant de soin. Le bel air est de dédaigner l'érudition, l'expérience. Il s'ensuit que l'élite s'adonne sans réserve au plaisir de rêver tout son soûl à propos de morale, du devoir civique, ou de politique mondiale, ou des artistes balbutiants, ou que sais-je encore, tandis que le public moins raffiné se jette éperdument sur des romans complètement fous : et plus ceux-ci abondent en aventures incroyablement romanesques, prodigieuses et même absurdes, plus ils s'écartent de la vraisemblance, meilleurs on les juge. L'âme à la mode survole dédaigneusement la petite, la mesquine, la plate réalité quotidienne. L'âme à la mode préfère les nues à la terre. L'âme à la mode ne cultive pas son jardin, comme Candide. Et d'ailleurs, *Candide* ne lui plaît pas beaucoup : c'est un peu sec.

Comme l'intelligence, et une intelligence inflexible ne va pas tarder à remplacer la sensibilité débridée, toute-puissante

et anarchique d'avant-hier, on pourrait être tenté de fonder les meilleurs espoirs sur l'avenir. Par exemple, on ne fera plus de politique sentimentale. C'est effrayant. Pour l'amour de la raison, on pourrait bien avoir la sagesse de se jeter sans frémir en des histoires terribles, ou d'entreprendre des réformes à tout casser. Il est vrai que l'âme à la mode ne mène pas le monde.

Elle hante du moins le cœur charmant des femmes. Et comme celles-ci tiennent à honneur, on l'a vu, de ne plus être considérées comme des « petites femmes[1] » ; comme elles vont mépriser tôt ou tard toutes ces crises de sensiblerie à demi démente, et larmoyante, tout cet insipide énervement psychologique dont se délectaient leurs sœurs aînées ; comme enfin elles se piqueront d'agir selon les commandements de l'intelligence, laquelle conseille d'aimer la vie, d'en bien jouir pendant qu'on s'y trouve, et de ne point gâcher tout son temps en débats de scolastique amoureuse ou en hésitations voluptueusement prolongées — il est probable, par conséquent, que les femmes apporteront sous peu beaucoup de décision et l'allégresse d'une belle santé dans les romans dont elles vont être incessamment les héroïnes. Il semble même que la transformation ait déjà commencé. Il se peut que souvent, en 1921 — dans les livres, ne parlons que des livres ! — l'âme des femmes ait tendance à se changer en un fort tempérament à la mode.

***

Naturellement, tout ceci n'est que possibilités, inductions, indications. La mode est difficile à saisir par les ailes : il y faut des doigts singulièrement délicats.

MARCEL BOULENGER

1. On sait qu'elles sont toutes devenues financières, depuis un an, et que la Bourse n'a plus de secrets pour ces fortes têtes.

LES DÉBUTS

DE LA RÉVOLUTION RUSSE[1]

25/10 mars 1917.

La révolution, si souvent annoncée, semble devoir se réaliser.

Avant-hier, nous avons pu observer les premiers symptômes de trouble. Dans les divers quartiers, des attroupements empêchèrent la circulation, des femmes et des enfants parcoururent les rues en demandant du pain. Quelques boulangeries de banlieue furent pillées. Des meetings s'improvisaient ; mais la police, en éveil, survenait et dispersait vite ces rassemblements, composés du reste d'individus louches et de quelques femmes misérables.

Hier la situation est devenue plus grave. On enregistra les premières rencontres, heureusement sans gravité, entre la police et les manifestants. Les cosaques se bornent à barrer les rues et endiguent la foule, qui ne leur est pas hostile. Hier encore, seuls, les bas-fonds s'agitaient.

Aujourd'hui, la physionomie de la révolte change et un mouvement politique paraît se dessiner. La vie de la capitale s'est arrêtée. Les magasins sont fermés, les ateliers chôment,

1. Copyright by Madeleine Monod de Rougen Grosof. Droits réservés pour tous pays. (Extraits tirés du carnet de notes *En Russie*, 1915-1916-1917-1918.)

les écoles renvoient leurs élèves. A midi, la police ordonne la fermeture des banques et d'autres établissements importants sur la perspective Newski. Les usines ont dû éteindre leurs feux, la grève générale étant décrétée. Des ouvriers désœuvrés, les étudiants, la jeunesse des écoles, venus au centre, encombrent les rues et deviennent agressifs ; quelques drapeaux rouges se montrent et, au coin des rues, des orateurs prêchent l'abolition du régime suranné et demandent la proclamation de la République.

La circulation devient impossible ; les fiacres ont disparu et on culbute les tramways. Les rencontres avec le service d'ordre deviennent fréquentes. Sur la Newski, la foule s'est emparée d'un fourgon d'eau minérale et le vide en un clin d'œil, lançant les bouteilles à la tête des policiers.

On remarque l'absence totale de soldats dans les rues et le bruit court qu'on leur aurait refusé des permis de sortie.

Toutefois, l'ingénieur Leskof que je viens de rencontrer, m'affirme que les organisations ouvrières et l'élément sérieux s'abstiennent encore ; pour le moment, ce n'est qu'une émeute de la lie, dont le gouvernement aura vite raison, si elle ne se développe pas.

Protopopof, ministre de l'Intérieur, prend des mesures de répression énergiques. Aux yeux de tous, on installe des mitrailleuses et des téléphones militaires, on établit des postes de secours, et des patrouilles renforcées ont l'ordre de disperser le moindre attroupement.

A la fin de l'après-midi, je sors pour aller à la gare Nicolas. Je dois prendre le train demain soir, il me faut aviser au transport de mes malles.

Je ne parviens que difficilement jusqu'à la place de la gare. Le flot humain, chassé du square Kazan, s'est rabattu sur la place Znamenskaia où un grand meeting est improvisé. Les tribuns de carrefour, oubliant le froid et la faim, prononcent des harangues d'une extrême violence. Les cosaques, appelés à maintenir l'ordre, évoluent paisiblement au milieu des manifestants, sans les empêcher d'écouter. Presque tous les orateurs sont des jeunes gens juifs.

Mais voilà que l'échauffourée menace de devenir sanglante ; un détachement de police montée, officier en tête, ayant pris

son élan, galope droit sur la foule. Alors un jeune lieutenant cosaque ordonne à ses hommes d'attaquer la police; les knouts sifflent, les sabres brillent, le commissaire de police tombe et ses hommes se sauvent. Le peuple, ivre de joie, entoure les cosaques, leur fait des ovations indescriptibles, donne des marques de fraternité touchante.

Tout cela n'empêche pas le public de circuler, d'applaudir les discours qu'il n'écoute pas et de déployer des drapeaux couleur de sang.

Je rentre, sans avoir pu traverser la place ni entrer à la gare et je sens, dans l'atmosphère électrisée, de grands frissons d'angoisse.

26/11 mars.

A peine suis-je levée qu'on m'appelle au téléphone. Madame R..., chez laquelle je dois déjeuner, me prévient qu'on a donné aux habitants de son quartier l'ordre de ne pas sortir, à moins de nécessité absolue. On s'attend à des troubles sérieux au pont de la Trinité.

Je promets de ne pas me risquer, si j'aperçois le moindre attroupement ; mais je tâcherai de passer quand même. D'ailleurs, je ne veux pas manquer l'occasion de voir l'effet produit par le souffle révolutionnaire sur les différents membres de cette famille : le mari, haut fonctionnaire honnête ; elle, une intellectuelle, considérée comme « rouge » dans son milieu de vieille et hautaine aristocratie ; le fils, depuis deux mois, officier d'un régiment très conservateur.

Je sors à onze heures. Sur la perspective Liteini, quelques voitures de tramways stationnent ; devant l'Arsenal, un détachement de cosaques évolue paisiblement. En débouchant sur le quai Français, je trouve la solitude grise des matinées d'hiver. Et ce vide est plus impressionnant qu'une bruyante échauffourée. Je prends, par les quais, la direction du Palais d'Hiver. De gros flocons mousseux se posent sur mes lunettes qu'ils m'obligent à ôter. J'aperçois alors, à ma droite, un sentier bordé de sapins coupés. Il s'en va, au travers de la Néva glacée, jusqu'à l'admirable mosquée qui apparaît au loin, comme un mirage d'Orient, sous le voile de la neige tombante.

Les R... habitent la rue du Minaret et ce raccourci me permet d'éviter le pont Troïtski. Je descends sur la glace. Un vent âpre me coupe la respiration, ce qui ne m'empêche pas de trouver la ville de Pierre le Grand mystérieusement belle, sous sa fine poussière blanche. Elle est comme parée pour une fête, en l'honneur de son fondateur, le premier révolutionnaire de la terre russe.

Chez les R..., on m'accueille avec empressement. Les esprits en effervescence semblent soulagés par la présence d'une personne qui, détachée de tout, envisage les événements avec calme et sans parti pris. La mère et le fils venaient d'avoir une conversation sérieuse et madame R..., émue encore, me dit tout de suite :

— Pensez ! cet affreux garçon me disait que, si on leur donnait l'ordre de tirer sur la foule, il obéirait.

Je regardai le jeune homme : un amalgame de juvénile snobisme et de présomption insolente sous une polissure à grands reflets : un type assez fréquent dans ce beau monde.

— Ne vous tourmentez pas, — répondis-je à la mère, — leur commandant se refuse catégoriquement à faire la police.

— Vraiment? Ah ! vous me délivrez d'un cauchemar. Voyez-vous, j'aimerais encore mieux — son père aussi — le voir percé d'une balle allemande...

L'officier de dix-huit ans eut un haussement d'épaules indulgent et sortit. Sa mère continua :

— Auriez-vous pu croire cela de mon Boris?

— Naturellement ! — lui répondis-je. — Il est jeune, il a été élevé au corps des Pages et il doit obéissance à ses supérieurs. Ce qui m'étonne plutôt c'est que vous vous attendiez à autre chose !

On vient annoncer le déjeuner !

Le maître de la maison entre et m'accueille avec ces mots :

— Méchante ! Savez-vous qu'hier soir, le prince X... m'a fait perdre au bridge, parties sur parties, tellement il était sous le coup de votre prophétie cruelle.

— Ma prophétie?

— Mais oui ! N'avez-vous pas prédit que, d'ici peu de jours, nous serions tous pendus aux réverbères?

— Oh !... tous !... j'ai dit lui et ses pareils.

— Ma parole, vous semblez le croire sérieusement.

— Et vous? — lui répondis-je, en riant.

Arrivés à la porte de la salle à manger, nous changeâmes de conversation à cause de la présence d'oreilles plébéiennes.

Pendant le déjeuner, M. R... fut appelé plusieurs fois au téléphone. Il en revint toujours plus préoccupé et, au café, il nous répéta les nouvelles communiquées par ses agents : sur la place Kazan, l'attroupement est considérable ; la population des faubourgs, passant sur la glace, s'est portée vers le centre, où les orateurs prêchent la déchéance du régime et font acclamer la République. Des chants révolutionnaires éclatent et les drapeaux rouges se déploient. L'attitude des cosaques appelés à maintenir l'ordre, est inquiétante. La grève de Kolpino prend des proportions tout à fait menaçantes : vingt mille ouvriers marchent sur Pétrograd pour se joindre aux organisations Poutilof [1]. Il va falloir prendre des mesures énergiques afin de les empêcher d'arriver jusqu'ici.

Et M. R..., en passant la main sur son front pâle, sort donner des ordres.

— Surtout qu'on ne tire pas sur ces meurt-de-faim ! Ils ne demandent que du pain ! — implora madame R... en suivant son mari !

Pauvre femme ! Elle ignorait que son mari, par la force des choses, avait été obligé de faire placer des mitrailleuses le long de la chaussée de Kolpino. Elle revint toute chancelante.

— Je crains qu'on ne tire sur eux ! Venez avec moi ! Je vais à leur rencontre ; je les préviendrai ; je les supplierai de ne pas venir à Pétrograd.

— Je vous accompagne ; je crains pourtant que nous ne puissions rien changer aux événements ; les ouvriers doivent être au courant de ce qui les attend.

Madame R... ne put réaliser son projet charitable. Son chauffeur refusa catégoriquement de nous promener à travers l'émeute. Nous nous demandions quels moyens de transport nous pourrions employer lorsqu'on introduisit la vieille comtesse K... Elle arrivait de Tsarskoe Selo :

— L' « Allemande » fulmine, — nous dit-elle. — Elle donne

1. Usines de munitions.

des ordres à droite et à gauche, menace de mettre à feu et à sang toute la Russie ! Et imaginez-vous que l'aumônier A... est devenu fou !

— Ah ! — répondit madame R..., — il aurait mieux fait d'agir, de faire son devoir et de garder sa raison !

— Comment? — questionna la comtesse, décontenancée par le ton sec de notre hôtesse.

— Vous parlez de l'aumônier de la famille impériale? Pourquoi n'a-t-il pas protesté? Uniquement préoccupé de conserver sa situation privilégiée, il a fermé les yeux sur toutes les ignominies; et maintenant que la catastrophe est imminente, il perd la tête ! Que c'est veule ! ignoble !

La comtesse tâchait d'excuser le prêtre :

— Il a peut-être parlé ; on ne l'aura pas écouté !

— Non ! il n'a pas parlé, à moins que vous n'entendiez par là des phrases onctueuses empruntées à l'Écriture sainte. Il aurait dû prêcher, prédire, châtier à la manière de Savonarole et se retirer après, si on ne l'écoutait pas. En restant le confesseur tolérant, il est devenu complice !

— Vous le jugez durement !

— Comme il le mérite. Il a vendu son âme au diable Celui-ci est venu réclamer sa proie !

Désireuse de modérer l'indignation de mon amie, je dis :

— Nous approchons du dénouement ; demain, nous n'aurons probablement plus d'impératrice !

— Vous croyez vraiment la situation aussi sérieuse? — reprit la comtesse.

— Absolument, madame, puisque les prêtres eux-mêmes perdent la tête ! Mais je vais vous quitter ! Le jour baisse déjà et je ne sais comment je vais rentrer chez moi.

*
* *

Dans la rue du Minaret, je retrouve le même calme que ce matin. Le froid intense a givré les arbres, les chevaux, les barbes des hommes et les émaux persans de la mosquée, admirables dans leurs nuances délicates. L'ombre crépusculaire commence à effacer le lointain. Je me dirige vers la grande Perspective dans l'espoir d'y trouver un véhicule quel-

conque, et, enfin, je rencontre un premier rassemblement, autour d'une forme monstrueuse, noire, au milieu des choses devenues déjà indécises.

En m'approchant, je distingue un tramway renversé qu'une centaine de badauds contemplent. A ma demande : quand l'accident est-il arrivé? une femme en cheveux répond :

— Quelques polissons ont culbuté la voiture, après avoir presque tué, à coups de bâton, la pauvre conductrice ! Comme si ces excès pouvaient nous donner du pain !

Un peu plus loin, au carrefour, je vois un groupe d'ouvriers devant une affiche. Ils discutent avec violence, autour de l'*Avis au Public* que le général Khabalof, commandant de la circonscription, a fait placarder. Ce militaire invitait la population à rester calme, sous la menace d'envoyer les mutins au front, car, expliquait-il, si le pain manque, c'est la faute des accapareurs qui font des provisions de biscottes.

L'impression produite par cet écrit est inénarrable : des cris, des jurons, de mauvais rires :

— Qu'il nous trouve ces biscottes, qu'il nous les donne !

— Veut-il que nous allions les chercher nous-mêmes?

— Il nous menace des tranchées !

— C'est lui qu'on enverra là-bas, cette fois-ci !

Et toujours plus grand devenait le tumulte déchaîné par l'incroyable maladresse du général.

Je m'étais déjà trop attardée et, apercevant un traîneau, je hèle le cocher qui refuse de me prendre :

— Impossible, Barinia, les grévistes me battraient et vous aussi !...

Je parlemente ; j'offre un gros prix, rien n'y fait : il est interdit de conduire les « bourgeois ».

Très fatiguée, j'hésite à refaire à pied, dans la nuit, ce long trajet. Cependant, quelques ouvriers ont entendu mon colloque avec le cocher, et, devinant ma lassitude, me proposent de m'escorter. « Ils le feraient d'autant plus volontiers que cette course les rapprocherait de leur quartier. » J'accepte et je monte, le cœur un peu serré. Un robuste gaillard, à barbe blonde et aux yeux doux, se place à mon côté, un autre, tout jeune, monte à côté du cocher, le troisième pose ses pieds sur les patins en arrière, et notre traîneau, ainsi chargé, file à toute

vitesse, à travers les rues noires de monde. L'émotion passée, je trouve tout à fait pittoresque cette promenade sous la protection de nos révolutionnaires à cœur tendre, qui ont encore pitié d'une bourgeoise fatiguée. Je dis à mon compagnon :

— Croyez-vous que les troubles vont se calmer bientôt?

— Pas avant que nous ayons obtenu gain de cause !

— C'est-à-dire du pain?

— Non, madame, nous allons nous débarrasser de cette bande de traîtres qui, depuis trois ans, envoient nos enfants à la mort.

— Êtes-vous organisés et espérez-vous réussir?

— Nous irons jusqu'au bout ! D'ailleurs vous le verrez demain !

Notre conversation est interrompue par l'arrivée à destination. A mes remerciements, mon escorte répond par un simple « Zdravia gelaiem [1] » et s'éloigne !

Je règle le cocher, ravi de ce gain inespéré, et je monte chez les Schaly.

M. Schaly, un petit vieillard sans fortune, sans titre, sans position, est économiste de profession. Jadis très écouté d'Alexandre III, il a su conserver ses entrées à la cour et se ménager des relations avec de nombreux Romanof. Sa spécialité est de dire des vérités désagréables à tout le monde, y compris l'Empereur.

A peine entrée, je suis assaillie de questions :

— Qu'avez-vous vu? Que se passe-t-il?

Je raconte mon aventure et je m'informe à mon tour.

Un nouveau visiteur arrive et apporte les dernières nouvelles : à la gare Nicolas une rencontre sanglante a eu lieu ; d'après les uns, deux cents blessés, d'après les autres, plus ! Un officier de police a été mis en miettes par une bombe. Les ouvriers se sont joints au mouvement et apportent des usines armes et machines infernales. Les gens de la police, travestis en cosaques, font marcher le knout ; cependant, la foule les reconnaît et les cosaques authentiques, indignés de cette supercherie, foncent sur eux. Les orateurs, de plus en plus hardis, pérorent à tous les coins de rue. De la perspective Nevski

1. Nous vous souhaitons bonne santé.

arrivent de nombreuses voitures d'ambulance, ce qui indique que, là aussi, les bagarres sont violentes.

Schaly semble bouleversé par ce qu'il entend.

— Le sort en est jeté ! — dit madame M... — Le couple néfaste...

Puis, elle se tait tout à coup, regardant vers la porte où paraît M. Baradaievsky, un haut fonctionnaire du ministère du Commerce.

Après les salutations, M. Baradaievsky se tourne vers madame M... et de sa voix pointue :

— Vous disiez de ce couple néfaste?

— Qu'il avait régné trop longtemps déjà, monsieur ! — répondit celle-ci avec son flegme un peu méprisant.

Le haut fonctionnaire ne s'attendait pas à tant de franchise et demeura quelque peu interloqué. Schaly commence l'attaque, à propos de la proclamation Khabalof.

M. Baradaievsky affirme de son côté que les produits alimentaires ne manquent pas en ville et que la question du pain n'est qu'un prétexte.

— Laissez donc ! — interrompt notre hôte. — Ici, vous êtes parmi des gens bien informés. Nous savons aussi bien que vous, qu'il n'y a de vivres dans la capitale que pour trois jours encore et que le front du Nord manque de pain. Vos statistiques sont fausses, et vous ne l'ignorez pas. A notre actif, figurent les quantités de blé russe que la Finlande « loyale » expédie tous les jours aux Allemands. De même, vos statistiques du Don comptent à notre avoir les milliers de wagons de céréales qui, depuis longtemps déjà, ont passé en Bochie, avec l'aide de la Roumanie complaisante. Le peuple sait tout cela aussi, et sa colère, une fois déchaînée, sera terrible.

Plusieurs jeunes militaires entrent et annoncent que l'état de siège est déclaré.

— Tout le pays est en ébullition !

— Oui, mais que pourront ces pauvres grévistes?...

Et s'adressant aux officiers :

— Vous, messieurs, les aiderez-vous, cette fois-ci?

— Nous marcherons tous comme un seul homme ! — s'écrie un élève officier.

— Je ne connais pas l'état d'esprit de la garnison de

Pétrograd, mais de l'armée du front je réponds, — dit un jeune lieutenant avec énergie.

— Croyez-vous donc impossible un résultat heureux? — interroge le colonel P...

— Impossible, non ; mais difficile ! Car, vous, d'abord, vous vous cacherez, — réplique le vieillard, avec sa franchise brutale. — Nos meilleures forces sont au front ou dans l'autre monde ! Il ne reste ici que du « braque », comme dit l'aimable dame... — et, du geste, il désigna madame M...

Tous les regards se tournèrent vers la jeune femme qui, indifférente, paraissait ne pas avoir entendu.

— Protopopof, à peine au pouvoir, a doublé le nombre des policiers, il les a pourvus de plus de deux mille mitrailleuses, toutes retirées du front. Alors, comment voulez-vous lutter?

Le timbre du téléphone vibra.

— A cette heure? — et M. Schaly court à l'appareil.

Quelques instants après, il revient et nous dit :

— Les bras me tombent ! La session de la Douma a été suspendue par ukase impérial, en raison des circonstances exceptionnelles. Quel sera l'effet de cette mesure insensée? Et puis, il paraît qu'on vient d'enfermer les Préobrajentsi au Palais d'Hiver, à cause de leur humeur menaçante. Depuis deux jours, on refuse aux élèves de l'école Michel [1] des permis de sortie.

— Je dois Lui écrire, — s'écrie notre hôte résolument.

Et, se tournant vers madame M... :

— Venez m'aider.

Elle le regarde tout étonnée :

— Après ce que nous venons d'entendre?

— Justement, à cause de cela ! — s'exclama le fidèle sermonneur des Romanof.

— Trop tard ! — répondit madame M.., — avant que votre lettre ne Lui parvienne, nous serons en République, et comme je ne Lui désire aucun mal, je ne ferai rien pour Le retenir sur le trône, le peuple ne veut plus de Lui, à aucun prix, entendez-vous?

Et tendant la main à son vieil ami, elle sortit.

1. École militaire.

— Elle a peut-être raison! Mais je veux quand même Lui faire entendre le dernier cri d'angoisse d'un patriote !

Et se tournant vers moi :

— Voulez-vous me rendre le service de porter ma lettre demain, à la première heure, à la vieille reine, à Gatchina [1].

— Je tâcherai, — lui répondis-je.

Un quart d'heure après, il rapporta une lettre en style télégraphique qui n'était vraiment que « le cri d'angoisse d'un patriote ». Je pris congé ! Dehors, dans le ciel très froid, les étoiles veillaient. La neige grinçait sous nos pas. Un immense accablement s'empara de moi et me fit croire que j'avais déjà vécu le futur désastre.

Le jeune artilleur qui m'accompagnait me confia cette impression :

— Ce silence vide dans la capitale du tsar, à l'heure où, d'habitude, la vie nocturne bat son plein, fait penser au recueillement des armées avant la bataille.

27/12 mars 1917.

Ayant accepté la mission de faire parvenir au monarque un dernier cri d'alarme, je me demande par quelle route je pourrai atteindre la gare? Aurai-je seulement un train et comment parviendrai-je jusqu'au palais de la vieille reine ! Il ne fallait pas compter sur une voiture. Je devais donc aller à pied, par de petites rues où les rassemblements étaient moins à prévoir? Et si, le soir, je ne puis revenir de Gatchina?

Tous ces points d'interrogation agitaient mes rêves aussitôt que je voulais m'assoupir. Aussi, aux premières lueurs du jour, dès que la neige devint claire et lumineuse, je me levai hâtivement et me mis en route.

Au sortir de la maison, le concierge me donne des nouvelles rassurantes :

— Nitchevo, Barinia, tout est tranquille !

Tant mieux ! Je vais pouvoir passer librement, et d'un pas alerte, je me dirige vers la perspective Voskresenski.

1. Les lettres de Schaly à l'Empereur ayant été souvent interceptées par le général Voeikof, Nicolas II avait indiqué au vieillard comme intermédiaire la reine douairière de Grèce, revenue dans sa patrie, après la mort du roi George.

Mais à peine ai-je fait une centaine de mètres, que j'entends des coups de feu. Je m'informe auprès d'un groupe de femmes qui stationnent devant une boulangerie encore fermée :

— Où tire-t-on?

— C'est dans la caserne des Volhyntsy, Barinia, dans la Kirotchnaia !

Juste la rue par laquelle je comptais passer.

— N'allez pas par là ; ils viennent de tuer leur commandant !

— Et pourquoi l'ont-ils tué?

— Parce qu'hier, la police avait endossé l'uniforme de leur régiment pour réprimer la révolte.

— Quel rapport avec le commandant?

Le crépitement d'une fusillade couvre nos voix. De la « Kirotchnaia » reviennent au galop les curieux qui sont allés voir.

— Ils marchent sur l'Arsenal, — nous crie un jeune soldat, en courant.

Je veux poursuivre mon chemin, lorsqu'une dame de la Croix-Rouge, venant de la Kirotchnaia, me prévient que ce ne serait pas prudent, vu que le régiment des Litovtsy est sorti de la caserne pour « mater » les rebelles.

— O Dieu miséricordieux ! — murmurent les femmes groupées devant la porte toujours close du boulanger.

Tout à coup, illusion ou réalité !... Nous entendons de la musique... une marche..., non, *la Marseillaise* ! De la rue dangereuse, vers laquelle tous les regards sont tournés, arrivent de nouveaux fuyards.

La foule les questionne :

— Est-ce possible qu'ils s'entre-tuent là-bas au son des trompettes?

— Mais non, ils tirent en l'air ! Les Litovstsy, sortis de la caserne, musique en tête, se sont joints aux révolutionnaires !

A cette nouvelle, notre petit groupe pousse des hourras joyeux. « Trop tard ! » me dis-je, en pensant à ma mission. Désirant quand même la remplir, je tourne à gauche pour prendre la Schpalernaia. Cette fois encore, je suis arrêtée par une dame venant en sens inverse qui, toute pâle et tremblante, me prévient qu'on tire partout. « Le régiment Préo-

brajensky, dont les casernes sont par là, a arboré le drapeau rouge ! Elle était sortie de chez elle, tôt, au matin, alors que tout était calme ; maintenant, elle ne peut plus rentrer, et, pour aggraver son infortune, son fox-terrier ne lui obéit plus et court prendre part à la chasse. »

Laissant la brave dame à ses lamentations, j'avance quand même, avec prudence, presque jusqu'au palais de Tauride. Au coin, la rue est barrée par un auto-camion chargé de soldats armés qui assiègent une caserne. Les balles sifflent de tous côtés et viennent se perdre dans la toiture d'une grande bâtisse. Je croise quelques jeunes militaires, l'air ravi et riant aux éclats. Me devinant indécise, ils me conseillent de ne pas m'aventurer plus loin.

Je ne sais plus de quel côté tourner mes pas, quel chemin prendre, me trouvant, pour ainsi dire, cernée par l'armée révolutionnaire. Et ma situation me paraît assez amusante, symbolique même ; comme si les rebelles se doutaient que, sous le bras, dans ma serviette, je porte un pli adressé à « Sa Majesté » l'empereur de toutes les Russies !

« Trop tard ! » semblent-ils me crier, eux aussi, et ils me forcent à rebrousser chemin.

***

Tous les régiments de cavalerie et les meilleurs, sur la fidélité desquels on avait cru pouvoir compter, se sont mis à la tête du mouvement. Les autres suivront...

L'Armée révolutionnaire ! La Révolution ! C'est difficile à concevoir ! Hier encore, malgré les indices, cela paraissait improbable. Vont-ils pouvoir mener à bien leur œuvre libératrice? S'ils échouent, ils devront payer cher leur audace ! Anxieuse, je scrute les physionomies des soldats que je rencontre : l'enthousiasme et l'insouciant bonheur se lisent sur les figures des jeunes, tandis que les vétérans, les chevaliers de Saint-Georges, paraissent recueillis, sombres, déterminés à aller jusqu'au bout.

L'animation devient intense. Des estafettes révolutionnaires, des patrouilles circulent, des courriers galopent et des soldats en groupes, en masses, en longue procession marchent sur l'Arsenal.

Autour de moi, c'est une rumeur confuse, immense, faite des souffles rauques des chevaux, des détonations d'armes, des acclamations enthousiastes au son des ferrailles ou de *la Marseillaise*. Toute la population de la capitale est dans les rues. Sous les portes cochères, des domestiques recueillent des passants les nouvelles sensationnelles. Derrière les vitres des portails prudemment fermés, les portiers guettent les événements des rues ; des bandes d'enfants se taquinent avec des boules de neige, tandis que leurs mères battant les pieds devant les boulangeries closes échangent leurs impressions. Mais ce qui frappe surtout, c'est l'absence totale de la police : pas un sergent de ville, nulle part. Pas d'officiers, d'ailleurs, non plus. Ce sont des soldats qui opèrent à leur gré, à leurs risques et périls, sans supérieurs, sans chefs. Et cependant, il y a de l'ordre, une certaine discipline, comme s'il y avait une entente tacite qui dirige le mouvement.

J'arrive à ma porte et, apercevant quelques voisins fort intéressés par les événements qui se préparent devant l'Arsenal (deux maisons plus loin), je me joins à eux.

Lors de ma sortie, au grand matin, le calme le plus complet régnait ici. Maintenant, il y a concentration de troupes; de nouveaux détachements arrivent sans cesse, agitent de loin un lambeau couleur feu et se font accueillir par des hourras retentissants. Des automobiles, dont les occupants ignorent encore les événements, arrivent à toute vitesse et ne ralentissent qu'à la vue de la multitude qui leur barre le passage. On ne leur donne pas le temps de rebrousser chemin : une patrouille de cosaques surgit on ne sait d'où, les arrête, fait descendre le chauffeur et le remplace par un soldat ; une sentinelle armée monte à côté du nouveau chauffeur et aussitôt, un petit chiffon rouge flotte sur l'avant du véhicule aristocratique. Ceci fait, on ouvre les portières, on invite les occupants à céder la place aux militaires qui s'y empilent aussi nombreux que possible, pointant leurs fusils par les ouvertures; puis une salve est tirée en l'air accompagnée de cris de guerre et l'auto aussi prestement réquisitionnée, s'éloigne à toute vitesse suivie du regard ébahi de son propriétaire. Celui-ci, voyant qu'on ne s'occupe pas de lui, se perd dans la foule. Tout comme à l'opérette !

Mais voilà qu'en ce guet-apens s'égare un général. Il ne veut pas céder sa voiture ; il discute, injurie et menace. Aussitôt, des revolvers sont braqués sur lui. Alors, la tête basse, il descend, les soldats le désarment et l'emmènent prisonnier.

Une tension fiévreuse s'empare de plus en plus de la foule. Je veux rentrer, lorsque, derrière nous, le pas cadencé d'une troupe résonne et nous fait retourner. Un régiment, en ordre de combat, s'avance précédé de son commandant.

— L'armée du gouvernement ! — nous explique un mutilé. — Ils vont tirer les uns sur les autres. Rentrez dans les maisons; le massacre fratricide va commencer, à présent !

Personne n'écoute le sage conseil.

Ils arrivent d'un pas lourd et grave qui devient hésitant, plus lent, à mesure qu'ils s'approchent. Les adversaires se toisent ; les rebelles se rangent, l'œil fixe, le fusil armé. Un instant, toute respiration semble suspendue.

— Halte ! — commande l'officier.

D'un long regard il parcourt les rangs rebelles ; puis il se tourne vers ses hommes, les regarde aussi longuement, et dit d'une voix haute et claire que l'émotion fait vibrer :

— Soldats, je ne puis vous commander de tirer sur vos frères ! Mais je suis vieux, j'ai vécu de si longues années fidèle au serment prêté qu'il m'est impossible de le trahir maintenant. Adieu ! mes enfants.

Et d'un geste rapide que nul n'a pu prévoir, il lève son revolver au niveau de sa tempe...

Alors les deux camps se confondent, en silence, autour du chef mort, gisant à leurs pieds. Ils l'enveloppent d'une houppelande militaire et l'emportent dans leurs bras.

Je rentre. Des fenêtres du salon, ma femme de chambre et sa vieille mère avaient suivi les incidents de la rue. Lasse et énervée, je me jette sur ma chaise longue et j'écoute leur récit très documenté. A peine étais-je sortie, le matin, que les troupes révolutionnaires vinrent occuper l'Arsenal. Le directeur, sorti sous le portail pour parlementer, fut tué raide, et aussitôt le pillage commenca.

On distribua des armes à tous ceux qui se présentaient. Ces nouvelles, mes femmes les tenaient d'un jeune fantassin

qui avait fait irruption dans notre cuisine, pour vider, en cachette, une bouteille de vin dérobée dans les caves du magasin d'armes.

Maintenant que mon attention n'est plus capturée par la rue, je suis assourdie par le crépitement continuel des armes à feu. Il m'attire à la fenêtre. Un soldat m'aperçoit, m'interpelle d'un ton de commandement, et désignant du geste l'entrée de la maison :

— Ordonnez qu'on ouvre !

Je réponds oui de la tête et je sors dans le vestibule. Le concierge, pâle et indécis, regarde, du haut du palier, les têtes menaçantes des « Rouges » armés, devant la porte, tandis que son épouse en larmes le retient par le bras et le supplie de ne pas ouvrir. Je ne m'explique pas très bien le pourquoi de la scène. Seraient-ils venus chercher l'ex-ministre, fort compromis, qui habite le premier? Croyant qu'en pareil cas, la résistance est plus dangereuse qu'une porte ouverte, je vais moi-même ouvrir. Les révolutionnaires se montrent satisfaits, sourient et s'éloignent.

— Pourquoi exigez-vous que les portes restent ouvertes? — leur demandai-je.

— Pour empêcher les policiers et les officiers de se cacher ! Officiers et policiers... mauvaise association.

Les coups de feu continuent à se succéder. Je me réfugie dans le coin le plus éloigné des fenêtres. Dans l'antichambre. j'entends des voix irritées et agressives. Je sors... on crie dans l'escalier... peut-être puis-je intervenir. J'ouvre ma porte et je vois un officier, debout, contre le mur, près de la cabine téléphonique ; devant lui, deux soldats en armes. Le portier, couard, se cache.

— Qu'y a-t-il?

Sur ma question anxieuse, ils me sourient, même l'officier assiégé :

— Ne craignez rien, Barinia, — me disent les soldats.

Je jette un regard interrogateur au gradé.

— Ne vous inquiétez pas, madame, — me dit celui-ci.

Et il continue à démontrer à ses agresseurs qu'étant en congé à Pétrograd, revenu du front pour quelques jours seulement, il ne peut prendre une part active au mouvement.

— Que craignez-vous? — lui répondent les soldats. — Venez avec nous, commandez-nous...

Ne voulant pas paraître indiscrète, je me retire et je retourne à la fenêtre. Au milieu du va-et-vient de la rue un certain nombre de galopins, en rangs serrés, marchent, sabre au clair.

Ravis de leur force, ils obéissent, avec un sérieux amusant, à leur chef armé d'un sabre démesurément long. Les plus âgés ont même épaulé des carabines. Eux aussi, semblent avoir fait une descente dans les magasins d'armes. De temps à autre, leurs décharges désordonnées font vibrer mes vitres. Mais voici que, sous mes fenêtres, un lycéen tombe atteint d'une balle. Je sors et propose de porter le blessé chez moi. Une infirmière est déjà penchée sur l'enfant ; elle me prie de faire venir une voiture d'ambulance par téléphone. La commission faite, je reviens. Le pauvre petit a déjà cessé de vivre. Je prie les femmes, consternées devant la victime innocente, de désarmer immédiatement tous ces gamins, afin d'éviter d'autres accidents, mais les jeunes brigands ont eu le temps de disparaître tous.

***

Olga m'apporte du thé et me conseille de ne pas rester près des fenêtres ; car les balles sifflent dans toutes les directions et pourraient m'atteindre. Docile, je reprends ma place dans mon coin et j'essaie d'avaler une tasse de thé chaud. Très vite, Olga revient :

— Ils ont mis une allumette au Palais de Justice, madame!

— Alors nous allons flamber d'ici un quart d'heure !

— C'est à craindre ! heureusement, nous avons une journée sans brise ! Il vaut mieux que madame s'en aille tout de suite. J'irai conduire ma mère chez mon frère, si je puis passer !

Et elle m'apporte ma pelisse, m'enveloppe et me presse de partir. Au seuil, jetant un dernier regard dans mon salon que je ne reverrai peut-être plus, j'aperçois le petit volume à dédicace, souvenir d'un ami perdu ; machinalement, je le glisse dans ma poche et je sors.

L'atmosphère sent le brûlé ! La nouvelle de l'incendie se répand aussi vite que le feu même dont on voit la fumée

monter vers le ciel, par lourdes bouffées. Elle a attiré les curieux, ma rue est presque déserte !

Tournant le dos à la « perspective », je fais quelques pas et, tout à coup, j'aperçois des individus mal vêtus, pâles, grelottant dans leurs paletots d'été, coiffés de chapeaux hors de saison.

— Des prisonniers !

Une femme me renseigne par ce mot. Les grilles de la prison sont ouvertes à deux battants. Ils sont un peu dépaysés, se retrouvant en liberté, sans avis préalable. Deux hommes se détachent du groupe et viennent à nous, ce que voyant, ma bavarde se sauve. J'ai envie d'en faire autant, mais j'ai honte. Le plus jeune, à face hagarde, encadré d'une chevelure hirsute, m'explique, timidement, qu'ils viennent de sortir de la prison et qu'ils ne comprennent pas très bien ce qui se passe. Je leur dis, en quelques mots, le peu que je sais moi-même. Le vieux écoute avec une émotion visible et fait plusieurs signes de croix. Leurs compagnons se sont approchés aussi, ils me font répéter et m'interrogent :

— Où sont donc les gendarmes?

Et je regrette d'avouer que la capitale manque de service d'ordre, pour aujourd'hui au moins. Lorsque je veux poursuivre ma route, ils me remercient « de ce que j'ai bien voulu causer avec eux » et me demandent le chemin de la Douma.

Nous nous quittons en amis. Notre conversation avait attiré les passants, la bavarde même était revenue. Les « rescapés » ne font pas attention à eux et s'éloignent dans la direction du palais de Tauride.

— Que vont-ils faire là-bas? — demande un gaillard perplexe.

— Gouverner ! — répond un citoyen élégant, avec un mauvais rire qui révèle l'adepte du vieux régime.

Au carrefour suivant, je rencontre un nouveau rassemblement. Un jeune officier, la croix de Saint-Georges sur la poitrine, hissé sur un escabeau improvisé et peu stable, défend ses armes que les soldats veulent lui prendre :

— Dès le début de la guerre, — leur dit-il, — je me suis enrôlé comme simple soldat ; et notez que j'aurais pu rester

tranquillement à la maison, étant fils unique d'une veuve. J'ai, derrière moi, plus de deux années de tranchées et deux blessures. C'est du prix de mon sang que j'ai payé cette épée et le gland rouge qui l'orne vous en fournit la preuve. Et vous voulez me la prendre ! D'ailleurs, elle n'a de prix que pour moi. Regardez cette lame usée sur les os des Boches !

Et d'un geste brusque, il tire l'arme de sa gaine et l'agite, menaçante, au-dessus de sa tête.

Un superbe chevalier de Saint-Georges !

La foule recule. J'applaudis timidement, on m'imite et les soldats cédant à la volonté des spectateurs laissent aller le jeune héros avec son épée si vaillamment gagnée et défendue.

Je demande à un petit fantassin, à côté de moi, pourquoi ils désarment les officiers.

— Pour les rendre inoffensifs, — fut sa réponse laconique.

***

Le jour baisse ! Autour des croix d'or des églises, les corbeaux voltigent en croassant. Les balles sifflent toujours et soulèvent une fine poussière de neige.

Je dois passer par le bas de la Zakharierskaia ; je demande à un militaire si je puis m'y hasarder.

— Oui, certes, — me répond-il, avec un beau sourire d'illuminé. — Quand vous rencontrerez une automobile rouge, occupée par les nôtres, criez seulement : « Hourra ! »

— Cela, avec plaisir !

Nous rions et continuons chacun notre route. Malgré l'assurance du militaire, cette rue ne m'inspire pas confiance. Le crépitement court et sec que j'entends un peu plus loin m'inquiète. Un juron prononcé derrière moi fait que je me retourne :

— Prudence, madame ! je vous conseille d'éviter les lieux saints, — me dit un vieillard barbu. — Les apôtres du Christ prêchent aujourd'hui la patience au peuple russe à l'aide de mitrailleuses !

— Que voulez-vous donc dire?

— Je veux dire que sur ce clocher, là, au-dessus de nous, il pourrait bien se faire que des saints hypocrites tournent

la manivelle d'une machine infernale, à la gloire de Dieu, et que vous ferez bien, chère dame, si vous tenez absolument à vous promener dans cet enfer, d'éviter de passer devant nos sanctuaires !

Cela dit, il s'éloigna en grommelant, mais il passa bravement devant l'église.

L'enfer !... Je le trouve fascinant, tour à tour grandiose, tragique, carnavalesque !

De gauche arrivent quelques cavaliers et civils, vrais « bravis[1] » d'apparence, à la recherche de la mitrailleuse. Ils me demandent d'où on a tiré. Je ne sais que répondre, ne voulant pas répéter les soupçons du vieux et je m'empresse de fuir ces inquisiteurs, d'autant plus vite que, dans le ciel noir, les premières étoiles s'allument déjà et que les coups de feu isolés, auxquels personne ne fait plus attention, se perdent dans le crépitement des mitrailleuses devenu plus intense.

— Les « pharaons » deviennent entreprenants, la nuit, — me dit un soldat en passant, — heureusement que la mitrailleuse n'est pas faite pour tirer de haut en bas !

— Qu'est-ce que les « pharaons » ? — demandai-je aussitôt.

Il rit de mon ignorance :

— En langage révolutionnaire, on désigne ainsi les policiers, madame !

Et il s'éloigne, à pas rapides, vers un brancard que portent quatre soldats sortant de la caserne des Préobrajentsy. Sur le brancard gît un corps recouvert d'une capote militaire. Une victime ! ! ! Les hommes s'éloignent graves, silencieux, emportant leur camarade.

Tout à coup, à travers la rumeur des bruits innombrables, on distingue la sonnerie des pompiers. Dans le lointain, le ciel flambe : c'est la gare Nicolas, disent les uns ; c'est l'hôtel voisin, disent les autres ; les « pharaons » s'y seraient enfermés et on a mis le feu ! D'ailleurs, on a décidé de brûler tous ces repaires avec les commissaires dedans, car ces derniers sont plus canailles que les « pharaons ».

La lueur s'accroît, rougit, enflamme les nuages et, sur la ville, la nuit froide descend. « De ce pas de promenade, je

1. Assassins.

n'arriverai jamais chez les Schaly », me dis-je, et je me mets à marcher plus vite.

Dans les rues attenantes à la Douma, je trouve un vaste camp dressé. Une armée entière s'y est établie avec canons, mitrailleuses, automobiles blindées. Des camions amènent des munitions, des caisses d'explosifs, de la farine. Les autos, montées de Rouges dont les fusils pointent dans toutes les directions, arrivent sans cesse et ressemblent, dans la nuit, à de fantastiques porcs-épics. De tous côtés, les voix des orateurs claironnent. C'est avec peine que je parviens à me frayer un passage, intimidée par le flot humain en tumulte.

J'arrive enfin à la rue Tverskaia ! Devant l'hôtel particulier dont j'avais souvent admiré l'architecture élégante, une autre foule se bouscule. Par les baies ouvertes, on jette des brassées de papier que des gamins ramassent pour les porter au bûcher déjà allumé devant l'édifice et autour duquel les passants se chauffent et les commères bavardent. Ici même, un étudiant accroché à un réverbère explique quel bas métier se pratiquait derrière ces murs élégants, car dans cet hôtel logeait « l'Okhrana [1] », l'institution la plus honnie de l'empire.

— Attention, les ménagères !

A la fenêtre du premier a paru un homme qui annonce d'une voix tonnante :

— Cent livres de thé... attrape qui peut !

Une grêle de paquets de thé arrive sur nous. Les femmes se bousculent, crient, jubilent.

— Et le sucre ! — réclame quelqu'un au distributeur du thé.

— Voilà toujours des bons de sucre !

Une pluie de petits cartons descend en voltigeant et est recueillie avidement.

Des scènes de carnaval ! et la plus entière liberté !

Personne ne fait l'injure au voisin de le soupçonner d'être un bourgeois qui pourrait ne pas approuver, ne pas se réjouir ! On cause, on se sourit, on s'aide, on fraternise, on se garde mutuellement du danger et on se communique les dernières nouvelles. Et tous ces sujets du tsar, aux cœurs troublés d'une ivresse de vie, semblent avoir totalement oublié l'em-

1. La police secrète.

pereur et ses gendarmes. Pas une seule fois, je n'ai entendu un propos à leur adresse. Le joug secoué, on n'y pense plus !

C'est que ces messieurs se tiennent cois, il faut le dire. L'empereur est absent et ses ministres, au premier coup de feu, tels des rats, ont disparu sous terre. Les gendarmes ont mis leurs chevaux au galop et ont gagné les champs. Seuls, quelques « pharaons », obéissant encore aux ordres de leur chef Protopopof, mitraillent les passants du haut des toits et des clochers d'église.

***

Je monte chez les Schaly. Mon vieil ami vient à ma rencontre :

— Enfin ! vous voilà ! Trois fois déjà j'ai téléphoné chez vous ! J'étais fort inquiet ! Où avez-vous passé tout ce temps?

— En route, pour venir chez vous ! — lui répondis-je.

— Vous avez mis quatre heures pour ce trajet de vingt minutes. Venez raconter ce que vous avez vu ! Par où êtes-vous allée?

Il me débarrasse de mes fourrures et m'entraîne au salon où du thé chaud m'attendait. Madame M..., douloureuse et concentrée, est blottie dans son fauteuil habituel et, dans un coin, je vois le jeune artilleur, le révolutionnaire si convaincu d'hier soir. Il a l'air boudeur et me salue sans sourire.

Je suis fatiguée et j'ai froid. Aussi je trouve mon thé délicieux, mais je raconte mal...

— A propos, savez-vous qu'à côté, ils font un autodafé des archives de « l'Okhrana » ?

— Comment? ici? dans la Tverskaia?... Enfin ! l'heure est arrivée !... Que d'exils « ces sangsues » ont à leur actif ! — s'exclame Schaly.

Dans l'antichambre, nous entendons la voix de madame Popof et nous nous précipitons à sa rencontre, car elle revient de la Douma. Tout en enlevant ses bottes fourrées, elle nous dit :

— Rien de très rassurant encore ! Ils ont tous perdu la tête, et, jusqu'à présent, c'est le désarroi le plus complet. Rodzianko attend toujours la réponse du tsar. Elle n'arrive pas et il hésite à prendre une décision.

— Parbleu ! un « Kamerherr[1] » ne se compromet pas si facilement, — grommelle Schaly, — mais venez nous raconter ce qui s'est passé depuis le commencement, puisque nous ignorons tout, et mettons-nous à table !

Nous suivons notre hôte dans la salle à manger et madame Popof fait le récit suivant :

— Donc, hier soir, tard, fut connu l'ukase impérial ordonnant la dissolution du Conseil de l'empire et de la Douma.

— Sans la signature de l'empereur alors, — interrompit Schaly.

— Non, la signature y est ! Protopopof avait fait signer au tsar, avant son départ, un décret non daté...

» Vous voyez la situation délicate : les députés siègent illégalement ! Cependant, vu la gravité du moment, ils n'osent pas se disperser. Le matin, aussitôt instruits des événements, les membres du Conseil des Anciens ont tenu séance, afin de se concerter et de se préparer à toute éventualité. Une dépêche est rédigée et envoyée à l'empereur ! Presque tous les députés sont présents. Dans toutes les salles se tiennent des réunions. Dans les couloirs, les élus du peuple se promènent sombres, pensifs, la tête basse, les mains dans le dos, comme si leur dernière heure était venue. Ils reconnaissent le caractère grave que prend la rébellion, mais ils ne semblent pas encore en avoir compris la portée et les conséquences possibles.

» Vers midi, arrive un inconnu qui se fait introduire auprès des Anciens et leur demande s'ils ont pris une décision :

« — Il n'y a plus une minute à perdre, messieurs ! — leur dit-il. — Si vous ne prenez pas, tout de suite, le pouvoir en main, c'est l'anarchie ! La classe ouvrière appuie de toutes ses forces la Douma qui puise dans cette attitude du peuple sa grande autorité. Profitez-en, sinon d'autres en profiteront. Il faut agir sur-le-champ ! »

» Les députés écoutent, avec effarement, l'inconnu qui est, je crois, un conseiller municipal, et le laissent partir, sans rien répondre.

» Au bout d'une heure, ce héraut de la rue revient dire que la situation devient de plus en plus critique :

1. Chambellan.

« — Les soldats rebelles, les ouvriers, le peuple entier viennent à vous avec confiance ; dans les rues attenantes, on ne peut plus se frayer un passage ; ils grimpent sur l'enceinte, les grilles, les arbres et ils semblent consternés de trouver close la maison du peuple. Ils ont mis tout leur espoir en la Douma ; c'est de vous qu'ils attendent encore leur salut ; mais il suffirait à un provocateur de leur souffler que vous trahissez leur cause, que vous restez fidèles à l'ordre ancien, et ce serait l'indignation, le massacre, l'anarchie. Vous entendez d'ici la clameur qui devient plus persistante, plus impérieuse ! Il faut aller leur parler, les diriger et rétablir l'ordre tout de suite ! »

» Rodzianko déjeunait en ce moment et, avec son flegme habituel, il annonça qu'il finirait sa côtelette d'abord...

— Ah ! il veut avoir dit son mot historique !

— Il hésite à prendre un parti, tout comme l'empereur !

— Alors Kerensky sort précipitamment. Il ordonne qu'on ouvre toutes les portes, toutes les grilles donnant accès au palais, puis, sans pelisse et tête nue, il paraît devant la foule, sur les marches du grand portail et crie à peu près ceci :

« — Nous vous remercions d'être venus ici. Nous sommes avec vous et nous vous promettons d'agir selon la volonté du peuple. »

» Un murmure d'approbation accueille ces mots. Quelques soldats, d'un ton agressif, demandent que la garde du palais soit révoquée.

« — A l'instant ! réplique le député. Je confie au peuple la garde de la Douma. »

» Et, avec un large geste :

« — « Je la mets sous votre protection ! »

« — Très bien ! nous posterons nos sentinelles ! »— fut la réponse.

» Kerensky s'éloigne, donne des ordres, hélas ! un peu tardifs déjà ; car, en revenant, il rencontre un brancard sur lequel gît, grièvement blessé, le commandant de la garde d'honneur du palais de Tauride.

» Kerensky s'adresse de nouveau à la foule :

« — Un accident déplorable s'est produit... Je veux croire que c'est un accident et non pas un meurtre ! Je vous sup-

plie donc de rester calmes, de garder tout votre sang-froid, de veiller à l'ordre et de ne permettre d'excès d'aucune sorte. »

» Aussitôt, les révolutionnaires occupent toutes les issues du palais, les cabines téléphoniques, la poste, le télégraphe. Les soldats prennent possession de la Douma qui devient leur forum. Dans la salle Catherine, ils jettent leurs équipements, mettent leurs armes en faisceaux, empilent des munitions, des sacs de farine, des explosifs. Puis, ils se reposent, étendus à terre, tandis que, partout ailleurs, dans le palais, dans la salle Blanche, dans la salle des Pas-Perdus, dans l'amphithéâtre, se tiennent des meetings. La Douma appartient au peuple ; elle est l'expression de la patrie !

» Pendant ce temps, Rodzianko achève sa côtelette, rédige une autre dépêche au tsar et attend la réponse.

— Et Milioukof?

— Milioukof... Il a perdu sa belle contenance agressive des jours précédents. La maladresse qu'il a commise en laissant usurper par Kerensky la place qui lui revenait peut être lourde de conséquences ! En des heures pareilles, c'est le plus hardi qui l'emporte !

» Kerensky devient, de plus en plus, le maître de la situation. Il commande, ordonne, organise, reçoit des députations. Il est partout et on ne s'adresse qu'à lui. Tout à l'heure, sont arrivées sous escorte les sentinelles du Château-d'Eau déjà remplacées par une garde révolutionnaire. Vous le voyez, nos hommes pensent à tout ! Puis, quelques soldats sont venus remettre solennellement deux énormes clefs. Devinez !... Les clefs des Kresty [1] ! Naturellement, après avoir ouvert aux détenus les portes à deux battants. Derrière eux, un gars d'apparence équivoque, sortant de la prison, vient se mettre à la disposition de la Douma.

— Et le gouvernement, les ministres, le Conseil d'État?

— Fini et enterré tout cela ! Personne ne semble penser à eux ! Rodzianko aurait assisté, cet après-midi, au conseil des ministres, réuni au palais Marie. Le prince Galitzine aurait donné sa démission. Protopopof serait à Tsarskoe-Selo et les autres se seraient réfugiés à l'Amirauté où ils se concertent, assis par terre, autour d'une bougie, afin que l'électricité ne

1. Nom d'une prison de Pétrograd.

les trahisse pas. Ce sont là des bruits non confirmés. Mais, ce qui est tragique pour nous, c'est la disparition complète des officiers... Pas un gradé ne se laisse voir !

Tous les regards se portent instinctivement sur le lieutenant assis à notre table. Il croit devoir s'expliquer :

— Notre position est excessivement délicate... Nous sommes tenus par le serment... Moi, personnellement, je ne peux rien, étant donné que je ne suis attaché à aucun régiment ici !

— Je vous croyais révolutionnaire ! — reprend madame Popof, — vous avez l'habitude des hommes et ils manquent de chefs.

— Oui, mais... c'est très complexe ce que je ressens ! J'ai peut-être peur pour ma peau, tout simplement, car, si cela ratait, nous payerions de notre tête, — répond le jeune homme très énervé.

— Et si cela ne rate pas ! Aux yeux de vos soldats vous aurez perdu, à jamais, tout prestige. De plus, cette tentative héroïque peut échouer, uniquement parce que les officiers ne veulent rien risquer. Aujourd'hui les soldats menés par leurs chefs feraient une besogne admirable et définitive. Abandonnés à eux-mêmes, ils peuvent tomber entre les mains de ces énergumènes de la gare de Finlande [1]. La « Jacquerie » alors est inévitable et vous en serez les premières victimes.

Madame M... avait parlé ainsi avec chaleur et persuasion. Elle est interrompue par Ditof qui, arrivant de la Douma, en apporte les derniers bruits :

— La garnison de Tsarskoe-Selo serait mobilisée et marcherait sur la capitale. Ce sont des régiments d'élite et d'une fidélité éprouvée ; s'ils arrivent avant qu'on ait le temps de s'organiser ici, tout est perdu !

Madame Popof annonce qu'elle retourne au palais de Tauride pour savoir ce qui se passe. Il est neuf heures du soir et la fusillade continue. Nous tâchons de la retenir, mais en vain :

— Je n'ai pas peur, c'est à deux pas. Vous couchez naturellement tous ici, — nous dit l'aimable hôtesse, — il y a de

1. Un « Soviet « fonctionnait déjà depuis le matin, à la gare de Finlande, formé par des soi-disant victimes du régime tsariste, qui avaient réussi à passer la frontière, à la première heure trouble.

la place pour tout le monde et il reste deux divans pour ceux qui pourraient encore venir. Je vous rapporterai à tous des laissez-passer pour la Douma.

Le jeune artilleur lui demande la permission de l'accompagner.

En ce moment, le domestique annonce que le prince Lvof est au téléphone et Schaly court à l'appareil. Le prince venait d'arriver. Il ignorait tout, jusqu'à la descente du train, quand le chaos de la capitale lui révéla le bouleversement. Il a pu, avec difficulté, gagner la demeure de son ami, le baron Meller-Zakomelsky sur la Moïka où il est comme en prison, car, dans le quartier, se livre une vraie bataille. Schaly, dans les termes les plus pessimistes, lui expose la situation et conseille au prince de se tenir à l'écart du mouvement, vu que Kerensky s'est improvisé « grand-maître des cérémonies ». Le prince trouve, en effet, qu'il ne saurait travailler avec ce député.

Madame M... d'un geste impatient tord ses mains blanches et, quand Schaly a terminé sa conversation, elle lui dit :

— Comment pouvez-vous conseiller au seul homme que nous ayons de rester inactif, loin des événements? Êtes-vous donc tous révolutionnaires en paroles seulement?

— Je ne puis, cependant, le pousser sur l'échafaud, — réplique le vieillard. — Les premiers dirigeants tomberont forcément victimes de la colère déchaînée du peuple.

— C'est possible ! Mais il faut, tout d'abord, sauver le pays de l'anarchie, d'Alice de Hesse, de Guillaume, et ce sont les meilleurs qui doivent le faire, sans se laisser hypnotiser par la vision de la guillotine ! Si, de nouveau, ils se retirent, se croisent les bras et abandonnent tout à des Kerensky et des Tchéidzé, le vieux régime continuera sous un autre nom ! Avant-hier, vous avez supplié l'empereur de nommer le prince Lvof président d'un ministère responsable et le prince d'accepter la présidence du conseil des ministres. Aujourd'hui, quand le champ est libre...

Le téléphone dispense Schaly de répondre. Cette fois-ci, c'est l'aide de camp du grand-duc Michel qui prie Schaly d'obtenir de Rodzianko que son prince souffrant soit reconduit, sans danger, à son palais de Gatchina.

Notre vieil ami, très perplexe, ne sait que répondre.

Madame M... le tire d'embarras. Posant sa main sur la bouche de l'appareil, elle dit à voix basse :

— Conseillez-lui de rester tranquillement où il est. Personne ne songe à lui. Où Rodzianko prendrait-il une escorte sûre, en ce moment?

Schaly répète cet avis à l'aide de camp et revient ennuyé :

— Il faudrait peut-être prévenir Rodzianko quand même, — nous dit-il.

Madame M..., en lui offrant un verre de thé, répond :

— Mais qu'il téléphone lui-même au président de la Douma. Pourquoi voulez-vous vous mêler de cela? Rodzianko ne vous en saura aucun gré. N'oubliez pas que tous les regards révolutionnaires sont tournés vers lui et qu'il ne doit pas se compromettre en priant les rebelles d'escorter le frère de l'empereur. Le grand-duc n'est d'ailleurs pas en danger et il ne le sera jamais, tant on le considère comme un zéro ! Il ne faut plus vous faire d'illusion : « leur chanson est chantée ! » et plus vite ils disparaîtront de l'horizon, mieux cela vaudra pour eux et pour la Russie. Le peuple a, enfin, compris qu'on lui a fait adorer de fausses idoles ; il s'en détourne simplement, sans même les briser, mais gare à celui qui voudrait, aujourd'hui, parler en leur faveur !

— Vous conviendrez, cependant, chère amie, que notre peuple n'est pas mûr encore pour le régime républicain? — reprit Schaly.

— C'est vous qui le dites ! Lui croit le contraire et comme c'est lui qui impose sa volonté maintenant...

» D'ailleurs, je n'envisage pas la question au point de vue politique, mais au point de vue psychologique : ce qui est plus juste, lorsqu'il s'agit de comprendre un peuple jeune et ignorant de toute science sociale. Il se sent offensé, abusé, trahi, méprisé ! On lui a fait croire que la faute en est au régime et il veut changer de régime, sans accepter de compromis, ce que serait, à ses yeux, une monarchie constitutionnelle. Ces nuances, il ne les comprend pas. Il ne connaît que la Monarchie et il a entendu parler de la République comme d'un gouvernement de paradis ! Son choix est fait !

Cette conversation est interrompue par madame Popof qui revient de la Douma :

— Chtcheglovitof[1] est arrêté ! — nous crie-t-elle dès l'antichambre.

Notre vieil ami se frotte les mains de contentement.

— Et la fameuse réponse? — demande-t-on.

— On l'espère toujours. Rodzianko a envoyé une seconde dépêche. En attendant, ils ont constitué un « Comité d'Apaisement ».

Tout le monde rit :

— Admirable trouvaille ! « Comité d'Apaisement ! » L'autocrate le plus vindicatif ne saurait trouver à redire.

Schaly commence à critiquer sévèrement l'attitude du tsar. Quelqu'un suggère que son silence est peut-être dû à l'ignorance :

— Voeïkof ne lui aura pas communiqué les dépêches. D'ailleurs, ce silence est une des plus heureuses solutions.

Le vieillard se fâche.

— Réfléchissez, — lui dit madame M..., — c'est une chance d'avoir ainsi les mains libres. Pensez quelle complication ce serait, si, maintenant, arrivait un décret ordonnant la formation du fameux « ministère responsable » ! Dans quelle situation cela mettrait la Douma qui voudrait obéir au monarque dont le peuple ne veut plus.

— C'est évident ! — consent madame Popof. — Espérons que cette réponse tardera encore vingt-quatre heures. Ils vont siéger toute la nuit, car, enfin, la situation est très critique : toute la garnison de Tsarkoe Selo est sur pied et les régiments de Finlande, que le pouvoir d'hier a appelés au secours, peuvent arriver d'un moment à l'autre ; la partie peut être facilement perdue encore ! Nos vingt-cinq mille insurgés, désorganisés, sans chef, ne sauraient résister aux troupes régulières...

Nous restons tous pensifs, chacun poursuivant ses idées, en écoutant le chant du samovar.

— A propos, qu'avez-vous fait de notre jeune militaire? — demande Schaly.

— Aussitôt arrivé à la Douma, il s'est mêlé à la foule, tandis que j'abordais le député D... qui passait près de moi, raconte madame Popof. — Avez-vous besoin d'officiers? — lui ai-je demandé.

1. Ministre de la Justice.

— Je crois bien ! — me répondit-il. — En avez-vous?

— Vous voyez là ce jeune artilleur...

» Il ne m'écoutait déjà plus; il courait le rejoindre; j'ai vu qu'il lui parlait, qu'il le prenait par le bras et l'entraînait au Conseil Militaire ! Depuis, je ne l'ai plus revu.

— Et s'il lui arrive malheur ! — dit Schaly.

— A lui ou à un autre ! — répond madame Popof. — Cela ne se passera certes pas sans victimes.

— Avez-vous remarqué l'admirable tenue des demoiselles du téléphone ; elles n'ont pas bronché et, malgré le travail centuplé, le service n'a pas été interrompu un seul instant. Qui aurait pu croire, qu'en pleine révolution, nous aurions l'eau, l'électricité, le téléphone, que les chemins de fer marcheraient, que le télégraphe fonctionnerait? Je vais, tout de même, donner l'ordre qu'on fasse provision d'eau ; nous avons des bougies... on ne peut rien savoir encore !

Madame M..., qui s'était déjà retirée, revient au salon en ce moment et nous invite à venir dans sa chambre. Nous nous arrêtons effarés au seuil, aveuglés par l'éclairage violent de la pièce : l'Okhrana était enveloppé de flammes et lançait des gerbes d'étincelles dans les nuages de fumées amassés au-dessus d'elle. Nous n'étions pas encore revenus de notre surprise qu'un coup de sonnette prolongé et énergique nous fait sursauter. Qui peut venir à cette heure de la nuit?

Le concierge entre et nous prévient qu'il y a beaucoup de dynamite, de munitions, de bombes dans les caves du charmant hôtel, qu'une explosion est à craindre et qu'il ne serait pas prudent de rester dans la maison. Il se retire prestement, comme s'il avait peur d'être enseveli sous les décombres.

— Où aller? — se demandent les hôtes et les nombreux réfugiés que cette maison hospitalière abrite.

Madame Popof propose la Douma !

Nous l'y suivons, à travers des rues encombrées de bandes armées qui tirent, parlementent et chantent. Des femmes, avec leurs mioches endormis dans les bras, surveillent, anxieuses, le progrès du feu. D'autres incendies allument l'horizon en diverses directions ; et, dans les profondeurs du ciel, retentissent les échos des canonnades.

Au palais de Tauride, les sentinelles ne nous laissent pas pénétrer, car personne n'a songé à prendre les « laissez-passer » que madame Popof nous avait rapportés, le soir même. Elle seule entre ; et nous continuons à errer dans les rues, scrutant les physionomies des rebelles, qui, éclairées des lueurs changeantes de l'incendie, nous paraissent menaçantes. Ils nous observent aussi avec méfiance, ne voyant pas de rouge à nos boutonnières, précaution à laquelle nous n'avons pas pensé non plus.

Enfin, des sonneries frénétiques annoncent les pompes à incendie. Elles arrivent, telles des machines infernales, refoulant les piétons sur les trottoirs et, de loin, les casques des hommes s'allument aux rayons du feu. Les incendiaires ne veulent pourtant pas abandonner leur proie et traitent presque de contre-révolutionnaires ceux qui viennent sauver ce nid de guêpes. Ce n'est plus guère possible : le feu sort de toutes les ouvertures, lèche déjà les murs extérieurs et ne fait qu'un immense brasier du siège de la police secrète de l'empire.

— C'est sur l'ordre de Milioukof ! laissez faire !

Et, brandissant leurs hachettes, les pompiers se ruent à l'assaut des flammes, tandis que d'autres arrosent la foule trop excitée, avant de diriger l'eau sur le foyer.

Schaly accoste un superbe cavalier qui, planté là, les bras croisés, observe tranquillement.

— Il paraît qu'il y a beaucoup de munitions, de dynamite dans les caves?

L'homme toise, un instant, le vieux petit monsieur qui l'interpelle, puis d'un ton protecteur :

— Vous pouvez dormir tranquille ! S'il y avait seulement une cartouche, elle aurait éclaté depuis longtemps, dans cette température d'enfer. Les révolutionnaires ont évacué tous les explosifs avant d'allumer.

— Allons nous coucher alors, — dit madame Popof en riant, — d'autant plus qu'ici, nous sommes plus proches du danger que dans nos lits.

Cependant, dans le tourbillon des flammes, à travers les baies ouvertes, nous voyons surgir et disparaître des formes noires à casques d'or.

— Des démons ! ma parole ! la flamme ne les touche même pas, — murmura une vieille paysanne, à côté de moi, en faisant le signe de la croix.

Il était trois heures du matin !

28/13 mars 1917.

Épuisé de fatigue, chacun regagne sa chambre. On ne songe point à dormir.

Je note les événements sur mon carnet et je ne m'assoupis qu'au matin, alors qu'un demi-jour doré par le soleil levant filtre déjà à travers les rideaux. La sonnette de la porte d'entrée me réveille de ma courte somnolence. Personne ne bouge ! On sonne une seconde fois. Alors, des pas légers dans le couloir et une conversation à voix basse dans l'antichambre. Il est huit heures du matin. Curieuse, je me lève et je vais voir.

Dans la salle à manger, je trouve madame M... occupée à faire du café pour notre jeune artilleur, assis en face d'elle, pâle et un peu débraillé, mais l'air satisfait.

— Racontez, qu'avez-vous fait ?

— Ne racontez rien avant que je n'arrive, — interrompt Schaly par sa porte entre-bâillée !

Peu d'instants après, tout le monde est là et l'officier commence le récit de ses exploits nocturnes :

— Hier soir, à peine étais-je entré dans la Douma que le député D... m'interpella et me conduisit au Conseil militaire, qui me reçut avec empressement et me nomma commandant du manège Michel et du parc des automobiles blindées, avec mission de prendre la forteresse Pierre et Paul et d'organiser la défense de Pétrograd. On attendait toujours les troupes de Tsarskoe Selo et de la Finlande qui, appelées par le gouvernement, devaient venir rétablir l'ordre ici. Je cours au manège. Là, quelques milliers d'hommes rôdent, hurlent, gesticulent, sans direction aucune ! Aussitôt que je me suis présenté à eux comme leur commandant nommé par la Douma, ils m'obéissent. J'ai emmené tout de suite mes révolutionnaires, avec des mitrailleuses et tout ce qui s'ensuit, au carrefour des routes de la place Znamenskaia, où devaient déboucher les régiments gouvernementaux. Après avoir organisé là-bas la défense, je suis parti échanger quel-

ques coups de canon avec « Pierre et Paul », et en passant, avec l'Amirauté. La forteresse s'est rendue, mais l'Amirauté tient bon : le général Khabalof s'y est enfermé avec ses fidèles ! De Tsarkoe Selo et de la Finlande, personne n'est venu nous attaquer et nous n'avons plus rien à craindre de ce côté-là, les troupes ayant refusé de marcher à ce qu'on prétend ! J'ai circulé, toute la nuit, en automobile blindée, accompagné d'un tout jeune « assaoule[1] » et je me sens un peu étourdi. Aussi je voudrais tâcher de dormir, ayant deux heures devant moi. A propos, la nouvelle sensationnelle de la nuit : Protopopof est venu à la Douma se constituer prisonnier.

— Et l'empereur?

— De l'empereur toujours aucun signe de vie !

***

Madame Popof qui avait déjà couru au palais de Tauride, revient préparer du café pour les députés. Ils ont travaillé toute la nuit, sans rien prendre et ne peuvent s'absenter encore, ce matin. Et leur buffet a été mis à sec, hier, par les soldats. Elle s'apprête à repartir avec deux énormes cafetières. Je lui propose de l'accompagner. Schaly voudrait, naturellement, courir aux nouvelles, mais il attend un appel téléphonique du prince Lvof. Madame M... se charge alors de garder la maison et de mettre le prince au courant des événements.

Et nous voilà partis pour la Douma, emportant du café brûlant, de la vaisselle, du pain, etc., etc...

Une matinée d'hiver, d'une transparence exquise ; un soleil radieux ; des coups de feu ; aux portes des boulangeries, des queues comme à l'ordinaire. Dans les rues, beaucoup de monde et des troupes, musique en tête, se dirigent vers la Douma.

Devant la petite entrée de la rue de Tauride, deux sentinelles à côté de mitrailleuses et de longs rubans de cartouches. Des camions déchargent des caisses d'explosifs et des armes. On a l'impression de pénétrer dans une forteresse qui se

1. Lieutenant de cosaques.

prépare à une défense sérieuse, mais qui pourrait aussi bien sauter, sans la moindre attaque du dehors, car tout le monde fume avec une inconscience tout à fait slave, et il suffirait, pour provoquer l'explosion, d'un bout de cigarette jeté imprudemment sur ce véritable rempart de cartouches, de munitions et de dynamite qui s'est dressé autour du buste d'Alexandre II comme un hommage à l'empereur libérateur !

Dans les couloirs de la Chambre, la circulation est presque impossible ; des soldats, des ouvriers, des individus louches et toute la jeunesse juive s'y bousculent. On ignore qui leur a facilité l'entrée, mais ils sont munis de laissez-passer en règle et ne s'écartent que devant le président de la Douma, qui, grâce à sa stature de géant, fend la foule, semblable à un immense voilier. L'effervescence est indescriptible : des discours, des appels, des colloques ! On s'arrache les députés. Des femmes en pleurs viennent signaler des incidents graves en ville ou intercéder en faveur de leurs prisonniers ; des courriers arrivent pressés de faire leur rapport ; des chauffeurs transis de froid, battent la semelle, en attendant un nouveau départ ! Puis, soudain, un silence; chacun recule contre le mur : un groupe de prisonniers passe sous forte escorte !

Aussitôt, l'agitation reprend. Et, au travers de ce tumulte affolant, de l'aspect chaotique des événements, on sent l'esprit calme et pondéré du peuple.

***

Madame Popof prend possession d'une chambrette de courrier avec une minuscule cuisine attenante, et commence sa distribution de café. Lorsqu'elle paraît, avec sa petite tasse, devant un député, las et énervé de la longue veillée, elle est reçue avec empressement. Et pendant qu'on boit, on cause !...

***

Je vais voir des troupes qui viennent, en grande tenue, musique en tête, faire leur soumission à la Douma. L'étendard rouge flotte à côté du drapeau du régiment.

Rodzianko apparaît au portail du palais, déjà envahi par des soldats et des curieux, et leur adresse des paroles de bienvenue très simples et bien senties que sa puissante voix de basse-taille porte jusqu'aux derniers rangs et qui soulèvent un enthousiasme unanime. Glinka, présent ce matin, me dit de son ton persifleur :

— Il domine actuellement la situation de sa haute stature, mais il n'a pas le poing qu'il faut pour la maîtriser définitivement. Malgré tout, il est resté « Barine » et officier de la garde ! Pas un soupçon de charlatanisme. On sent qu'il n'a pas pris contact avec cette foule et la joie qui déborde de toutes ces poitrines enfin libres, ne l'émeut guère !

— Il vaut pourtant mille fois mieux que son concurrent, Kerensky.

— Sans aucun doute ! Mais observez l'habileté de cet « aventurier », comme il sait rire et pleurer avec la multitude ! Comme il sait lui communiquer le frisson sacré des grandes émotions ! Il se fait courtisan de la populace afin de devenir son idole.

*
* *

A la recherche du Bulletin de la Douma, le premier qui doit paraître, j'ai pu gagner à grand'peine la salle Blanche où bivouaquent plus de deux mille soldats. Mais là, impossible d'avancer. Les hommes sont tous debout, regardant vers le fond de la salle. De ma place, je ne puis voir ce qui les rend si pâles, si sévères, ce qui donne cette fixité farouche à leur regard, ce qui fait que leurs mains serrent convulsivement leurs armes prêtes à frapper ! Et cette multitude qu'on sent exaspérée, reste cependant immobile et silencieuse comme oppressée par une angoisse mystérieuse !

Quelque événement formidable se prépare ! Je veux reculer, je ne puis ! J'en serai donc témoin malgré moi, et m'appuyant contre une colonne, je ferme les yeux.

Et voilà que, dans ce silence frémissant, un mot résonne, un seul mot : « traître ».

J'ouvre les yeux et je vois, au loin, un général s'avancer sous l'escorte de douze cosaques, sabres au clair. Sur son passage, le mot terrible se repète, à courts intervalles, et

tombe dur, blessant, tel un soufflet cinglant la face du coupable. L'insulte prononcée par mille bouches devient un murmure menaçant où l'on sent monter la haine. Le moment devient critique ! Ces guerriers, si bassement trahis, pourraient bien se rendre justice eux-mêmes, maintenant qu'ils sont les maîtres. Mais, superbes de discipline et de dédain, ils laissent passer le chef indigne sans faire un seul geste de vengeance. Le prisonnier arrive à l'issue et va gagner un corridor, lorsque Kerensky paraît :

— Le traître sera jugé, camarades !

En réponse, des voix irritées réclament les épaulettes du général.

— Choisissez parmi vous trois hommes ! Qu'ils suivent le prisonnier dans sa prison et qu'ils le dégradent ! — répond le député.

Trois superbes gaillards, représentant les trois premiers régiments révolutionnaires, disparaissent derrière la porte 7. Au bout de quelques instants, ils reviennent et montrent à la foule les épaulettes du général Soukhomlinof, ministre de la Guerre, qui a trahi l'Armée russe !

*
* *

Quelques heures plus tard, je me trouve, de nouveau, sur le passage d'un prisonnier : le métropolite Pitirim !

La foule garde un silence qui en dit long. L'invective lancée d'une voix forte : « Iscariote ! » reste isolée, comme suspendue en l'air.

Le haut dignitaire de l'Église, vêtu de blanc, disparaît derrière la porte 7, ne laissant, après lui, qu'un frisson de dégoût.

J'entends un blessé de la guerre dire, derrière moi :

— Je pardonnerai plutôt à Soukhomlinof qu'à celui-là !

C'était bien le sentiment de tout le monde !

*
* *

Le soir, réunis tous chez les Schaly, nous nous communiquons nos impressions.

Madame Popof raconte que l'impératrice a mandé Rod-

zianko, mais celui-ci a refusé de se rendre à Tsarskoe Selo. Cependant, vu l'effervescence des troupes là-bas, il a mis le palais sous la protection d'un détachement de la garde révolutionnaire.

Notre jeune artilleur fait une courte apparition. Il nous annonce que la forteresse Pierre et Paul et tous les ministères sont occupés par les révolutionnaires. Sur le Palais d'Hiver flotte le drapeau rouge.

Le succès du mouvement a été dû, incontestablement, aux régiments de cavalerie qui, les premiers, ont passé, avec leurs armes, du côté du peuple. Après les régiments Volhynsky, Litovsky, Probrajensky, les Simeonovsky, Pavlovsky et Kaigsgolmsky se sont ralliés à la cause populaire, ce qui met vingt-cinq mille hommes à la disposition de la Douma. Les officiers qui, hier, se sont tenus à l'écart du mouvement, ont tous répondu à l'appel de Rodzianko. A l'assemblée générale, tenue à la maison de l'Armée et la Marine, ils ont décidé, à l'unanimité, de reconnaître le nouveau gouvernement. Les régiments des environs de Pétrograd sont venus se joindre aux révolutionnaires, ainsi que l'escorte particulière de l'empereur. On peut donc dire, ce soir, que toutes les troupes de Pétrograd et de ses environs ont arboré le drapeau de la sédition et on peut aussi prédire un « fiasco » certain au général Ivanof, qui conduit un contingent de chevaliers de Saint-Georges sur notre capitale révolutionnaire, dans l'intention de la « mater ».

— Et l'empereur?

— La Douma n'a pas reçu de réponse directe et l'on croit savoir que Voeikof n'a pas communiqué au tsar les dépêches de Rodzianko.

Cependant, prévenu par l'impératrice de « l'émeute scandaleuse », Nicolas II se serait mis en route et ne tarderait pas à arriver.

1/14 mars 1917.

Nous continuons à alimenter nos parlementaires qui, sur les dents, jour et nuit, font de courtes apparitions dans notre petite cuisine pour avaler une tartine ou prendre un peu de café.

Aujourd'hui, M. Chtchepkine nous amène un « Hollandais » qui se dit correspondant de *l'I*... Devant nous une tête de Boche et le personnage parle français comme un reître de Guillaume. Nous avons toutes l'impression d'avoir affaire à un espion, et la tasse de café que nous lui offrons à dû lui paraître amère. Cependant, il garde son aplomb, tâche de nous interviewer et, pour nous amadouer, sans doute, entame le panégyrique du peuple russe et de la femme en particulier, « cette femme admirable, qui circule dans les rues, sans broncher à travers les balles et les dangers multiples ».

Nulle de nous ne lui sait gré de ses éloges : nous sommes trop occupées. Mais Schaly arrive. Nous lui présentons le correspondant de *l'I*..., en le priant de l'emmener causer dans un endroit plus spacieux que notre cuisine. Le vieillard scrute l'individu de ses yeux perçants, puis, avec sa franchise habituelle :

— Vous, monsieur, le correspondant de *l'I*...? Sans comprendre ni le russe, ni le français, vous allez écrire en français sur la révolution russe? Alors je ne m'étonne plus de trouver tant de niaiseries sur notre compte, dans les journaux de France !

— Allez causer ailleurs, messieurs ! Voyez le monde qui attend, — dit madame Popof, et elle pousse doucement vers la porte les deux interlocuteurs.

***

Me voyant très fatiguée, madame Popof me prie d'aller me reposer et me charge de lui envoyer le potage et les côtelettes qu'elle a fait préparer chez elle pour les députés affamés.

J'obéis. La maison est encore vide. Bientôt, rentre madame M..., suivie, de près, par Schaly. On apporte le samovar.

Schaly raconte que le grand-duc Michel l'a prié de passer chez lui dans la soirée ; il voudrait lui communiquer un manifeste, élaboré chez lui et qui accorderait une Constitution au pays. Le vieillard a promis d'y aller, s'il peut trouver un véhicule sûr pour le conduire.

— Quelle corvée vous avez acceptée ! — lui dit madame M...

— Pourquoi?

— Parce qu'il est fort délicat de faire comprendre au prétendant qu'on ne veut pas de lui.

— Mais au contraire, on veut de lui, à ce qu'il paraît !

— Pas les masses, toujours ! Et si l'on essayait de leur imposer déjà un nouveau tsar, ce serait une insanité qu'elles ne pardonneraient pas à leurs représentants. On ne veut plus des Romanof ! Je sens cela partout, à chaque pas, dans la rue ! L'histoire russe la plus ancienne parle des « khodoki » que les paysans envoyaient aux tsars pour exposer leurs besoins et leurs requêtes. Les « khodoki » d'autrefois sont devenus les députés d'aujourd'hui. C'est le système qu'ils ont toujours le mieux compris. Ce peuple est républicain dans l'âme. Il met tout son espoir dans la Douma et il rêve d'une « Constituante ».

» Si vous aviez encore à lui proposer un grand-duc populaire, connu par son dévouement à la chose publique, son esprit libéral, sa haute probité morale ! Mais, parmi les innombrables Romanof, il n'y en a pas un qui ne soit compromis d'une façon ou d'une autre, pas un seul vers lequel le peuple puisse se tourner avec confiance. Vous savez mon opinion : je ne crois pas que le peuple accepte un compromis. Et cela n'est même pas désirable, vu la personne du « régent », la réputation de son épouse, la santé fragile du tsarevitch. Ni constitution, ni ministère responsable ne nous sauveraient de cette nouvelle camarilla ! Ce ne serait qu'un autre servage !

— Vous avez peut-être raison ; mais que faire? Comment ne pas y aller?

— Allez-y ; mais soyez franc et dites au grand-duc qu'on ne veut pas de lui !

Madame Popof rentre. Elle est du même avis. On dîne et les dernières nouvelles sont communiquées :

« L'empereur doit arriver incessamment si les cheminots le laissent passer. Les stations Tosno et Lioubane sont entre les mains des troupes révolutionnaires qui ont déjà retenu le premier train bleu. Prévenu à temps, le train impérial s'est arrêté à Malaia Vichera. Tous les reporters s'y sont précipités et reviennent avec des histoires toutes plus fantaisistes les

unes que les autres. Les généraux commandant les divers fronts russes ont, par dépêche, annoncé à la Douma qu'ils se ralliaient, ainsi que leurs armées, au mouvement révolutionnaire. »

***

A dix heures du soir, une automobile blindée vient chercher Schaly pour le conduire chez le grand-duc Michel.

Il ne rentre qu'à quatre heures du matin, alors que nous nous apprêtions à aller le chercher, persuadés que quelque chose d'anormal lui était arrivé.

Comme tout le monde est fatigué, Schaly résume ainsi son entretien :

— Je lui ai démontré :

» 1° Que le peuple ne veut pas de lui. Oh ! qu'il a été pénible de le lui faire comprendre.

» 2° Qu'un manifeste ne peut plus, aujourd'hui, apporter l'apaisement, ni arrêter la marche des choses.

» 3° Que les trois signataires du document : les grands-ducs Michel, Paul, Cyrille, n'ont pas mandat de doter le pays d'une Constitution.

» 4° Que la signature de Nicolas II a perdu tout crédit.

» 5° Que la rédaction de leur acte est tout à fait défectueuse et nullement en rapport avec l'humeur du moment.

» 6° Que des phrases telles que : « Nous avons entière confiance dans notre peuple » ne peuvent que soulever l'hilarité, vu que c'est le peuple qui a retiré sa confiance aux Romanof.

» Le grand-duc, très abattu, s'est montré docile. J'ai l'impression qu'il n'a pas la moindre envie de recueillir la succession de son frère et c'est son entourage qui « travaille » à son avènement.

2/15 mars 1917.

Enfin, nous avons un nouveau gouvernement, « provisoire », seulement.

Le prince Lvof, après beaucoup d'hésitation, a cédé au vœu unanime du pays et a accepté la lourde tâche de présider le Conseil des ministres, tout en dirigeant la politique de l'Intérieur.

Lorsque, dans les couloirs, on annonça son élection à la présidence du Conseil, l'enthousiasme fut débordant. Après ces jours d'extrême angoisse, la détente était venue, avec la foi dans l'avenir.

Une multitude compacte stationnait devant la porte par laquelle les nouveaux ministres devaient sortir, en quittant le Conseil, et personne ne voulait bouger, sans avoir vu et acclamé au moins l'un d'entre eux.

Madame Popof, qui connaît tout le monde, me désigne, dans la foule, quelques personnalités.

La porte s'ouvre et Kerensky paraît : un visage d'une laideur remarquable, à l'expression à la fois enthousiaste, farouche et dure : expression d'emprunt ! N'importe ! il s'impose.

MADELEINE MONOD DE ROUGEN-GROSOF

SUZANNE ET LE PACIFIQUE[1]

III

C'était dimanche. Échangeant leurs dieux, équipages allaient entendre la messe dans les églises, et citadins aux paquebots. Je m'embarquais. Il y avait entre mon navire et le quai deux mètres d'océan incompressible et deux mètres de lumière entre l'extrême mer et l'horizon. Des voyageurs retour de Damas qui partaient pour l'Océanie regardaient avec émoi, symbole de la vie errante, des mouettes qui n'avaient jamais quitté Saint-Nazaire. Le soleil étincelait. Les flammèches et les pavillons doublés pour le jour saint battaient l'air, et de chaque élément, de chaque être aussi l'on sentait doublée l'épithète, la même épithète ; le navire était blanc, blanc ; la mer bleue, bleue. Seule, abandonnée dans le dock, parmi ses bagages, une jolie petite femme, au lieu d'être brune, brune, était brune, rose. Je lui proposai mon porteur, déchargé de ma grosse malle, et qui, de voir ces petits sacs, rapprochait déjà les bras comme un compas :

— Ma sœur Sofia en cherche un, répondit-elle.

J'attendis quelques minutes. Nourri de malles en beau cuir, le navire tressaillait déjà et poussait de petits sifflements. Je proposai d'envoyer chercher Sofia.

— Mon mari Naki la cherche, — répondit-elle.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre 1920.

J'attendis donc encore. Puis je proposai d'envoyer chercher Naki.

— Riko le cherche, mon beau-frère. Nous avons un billet du sous-préfet pour la cabine de pont qu'a déjà obtenue une fois mon cousin Papo...

C'est au mot Papo que je ne résistai plus, que je fus agrippée, que cette petite Grecque me prit dans le rouage sans fin de ses parentés : je demandai si Papo était allé loin.

— Papo allait à Rancagua du Chili rejoindre Maria, ma tante. Elle habite maintenant Lima.

— Elle s'y plaît?

C'est ainsi que ma nouvelle amie, d'un mot, vous obligeait, en une seconde, à demander, sous peine d'être impoli, les nouvelles d'une veuve de juge à Lima, d'un pharmacien à Monastir. Je dus donc écouter la dernière lettre de la tante Marika, qui racontait son voyage aux Andes et s'extasiait d'avoir vu tout un troupeau de lamas, qui avait dormi sous la neige, en surgir, de ses hautes têtes que la foudre atteint plutôt que l'homme. L'oncle Lili avait photographié le rocher d'où partirent les trois frères Incas, dont le père...

Car tout se ramenait pour Nenetza, dans l'histoire ou dans le présent, à des affaires de famille, et, des mouettes volant autour de nous, elle distingua parmi elles le père, la mère, les enfants. Entre les bateaux qui venaient et sortaient, elle semblait imaginer des liens aussi naturels que la conception et l'enfantement. Puis le beau Naki arriva, deux fois haut et large comme elle et qui l'ombrageait comme un mur, avec une bonne âme dont on sentait aussi les flammèches doublées en ce beau dimanche : il était tranquille, tranquille, il était fort, fort. Mais sa femme Nenetza, son épouse, sa compagne, continuait à être douce, acerbe... Le temps d'insulter Riko, de l'embrasser quinze fois sur la bouche, et elle bondit dans notre grosse cousine de navire, dont toujours elle prononça le nom entier, *Amélie-Cécile-Rochambeau*, car elle ne donnait de diminutif d'amitié ou d'amour qu'aux noms d'homme. Déjà filait à l'avance vers le large, comme dans une petite course à pied entre amis pour contrôler votre arrivée, un gros nuage.

Je retrouvai Nenetza une heure plus tard, accoudée au

bastingage, suivant les adieux, insensible à des séparations qui semblaient déchirantes, émue et atterrée devant des gens qui se pressaient simplement la main, puisqu'elle distinguait sans jamais s'y tromper les larmes filiales, fraternelles ou seulement avunculaires, — interrogeant et moi et le steward d'une phrase pourtant simple mais qui ordonnait je ne sais quelle réponse poétique, comme celles de sœur Anne.

— Qui sont-elles ces centaines de voyageurs sans bagage qui gravissent l'autre bateau?

— Elles sont les forçats qui partent pour la Guyane.

C'était en effet une file par deux de forçats. Un morceau de lettre déchirée traînait à terre, tous se bousculaient un peu et ralentissaient le pas, pour essayer d'y lire.

— Qui est ce type de dame si belle, si hardie?

— Il est la señora Subercaseaux, de Bahia, qui voyage avec ses singes. La seule qui ait obtenu des chimpanzés en cage. Pour la naissance du dernier on manda le cinématographe...

Maintenant nous partions. Comme j'avais trop fortement gonflé ma poitrine de cet air nouveau, et que j'expirais, je sentis ce nouveau sol bouger. Le bateau, comme dernière ancre, redonnait à la terre la femme du commandant, et il tournait par petits coups comme un cheval qu'on selle. Au lieu de sonner comme d'habitude pour le déjeuner du départ, puisque c'était dimanche, le steward sonnait pour la messe. Des affamés s'y trompaient et arrivaient surpris, l'eau à la bouche, en présence de Dieu. C'était une vraie messe, dite dans la salle à manger par un lazariste qui rentrait au Pérou et avait avec lui, faveur spéciale à son ordre, les vases sacrés. Naki refusait de s'y rendre, Nenetza l'insultait, affirmant que l'âme est immortelle ; puis, désolée d'apprendre qu'elle n'avait pas vu le dolmen sur la place de Saint-Nazaire, dédaignant la dernière verdure, la derniere église, la foule endimanchée, ne cherchait plus qu'à entrevoir la pierre la plus usée et la plus morne d'Europe. Des voisins, à la voir si triste et agitée, la plaignaient, ne devinant pas qu'elle se séparait seulement d'un dolmen inconnu. Mais déjà le dernier des moineaux venus pour picorer sur le pont s'envolait...

— Amour ! — disait Nenetza...

Deux cuisiniers en retard, ivres, suivaient le môle en faisant des signes et des grimaces au navire. Des enfants les imitaient, et titubaient. De notre place, les gens qui restent à terre semblaient tous fous, semblaient marcher sur l'erreur. Nous, nous tanguions déjà, sur la seule vérité. A tribord, au milieu de la mer, se dressait une grande vague toute seule, sœur du dolmen.

— Amour... — disait Nenetza.

C'était son mot de réponse à toutes les attentions de la nature, aux poissons volants, aux oiseaux flottants. Je lui demandai pourquoi elle employait ce mot : ce n'était pas un tic, c'est qu'elle pensait bien, me répondait-elle, à quelque chose comme Amour... Du moins, grâce à cette petite Grecque, je partis pour un autre monde comme pour un cabotage, innocemment, et de la France en cherchant à la voir toute, comme une île...

Nous partions. Tous ceux des passagers qui ne croient pas en un Dieu trop rancunier et qui avaient manqué la messe, pouvaient voir l'Europe disparaître. Nous la longions de très loin, escortés sur notre droite par le navire des forçats, sinistre, car il semblait vide, et soudain, la récréation sans doute, grouillant de têtes, et que l'on sentait convoyé lui-même, à tribord, à la même exacte distance, par le navire qui porte les crimes mêmes. Les premiers grains de beauté faits par les escarbilles éclataient déjà sur le visage de ces deux passagères en chandail qui se promènent sans cesse autour du navire en se tenant le bras, et dont on regarde aussi les joues ou les cheveux, du fauteuil, pour voir s'il fait froid ou s'il vente. Le beau Naki retenait nos chaises longues sur le pont, et tous et toutes arrivaient, avec des couvertures ou des pelages de la couleur qu'ils eussent choisie étant des bêtes, violet à raies brunes, ou gris frappé à taches roses, se disputant les places où la vue de l'Océan entier n'était pas gênée par un fil de fer ou un brin de ficelle; de pauvres ignorants ravis de trouver libre un espace superbe que l'expérience de dix ans avait révélé aux stewards inhabitable, et qui réunissait on ne sait pourquoi les inconvénients, chaleur, froid, tristes odeurs, de tous les continents.

Mademoiselle apprenait dans un livre les termes navals,

que chaque soir je lui faisais réciter, et étudiait la carte du ciel, au cas où dans un naufrage, par la mort de tous les plus qualifiés, le commandement du bateau lui reviendrait. Le capitaine circulait, la tête vissée sur la droite comme un instrument pour observer un astre, et regardait les groupes, d'un œil qui intimidait mais qui cherchait seulement les joueurs de pocker. Tous ces petits fils de parenté que Nenetza sans s'en douter avait accrochés de moi à chacune des choses françaises, aux clochers, aux tramways, commençaient à tirer un peu. Plus loin déjà de cette terre que nous touchions du regard que de la terre américaine, nous sentions tous nos arbres d'Europe, les plus touffus encore visibles, se ranger dans notre mémoire par ordre de grandeur, chêne, orme, peuplier, bouleau, et tous ces sentiments aussi qui poussent sur terre en taillis, amour, amitié, orgueil ; et des animaux français les plus grands aussi étaient ceux dont la pensée nous accompagnait le plus loin, taureaux, chevaux et bœufs, la tête levée pour nous au-dessus de cette eau dont ils ne buvaient pas. Plus loin d'hier que de notre plus extrême vieillesse, nous étions attristés. Le jeu était commencé entre des passagers inconnus, sur ce pont comme sur une table d'échecs, chacun avançant, suivant la convention imposée par la mer, à petits pas, comme un simple pion, ou par bonds comme la reine, ou de biais comme le cheval. Pions aimantés, Nenetza et moi nous courions l'une vers l'autre et nous heurtions à nous faire mal.

Le vent d'Ouest souffla deux jours et ce fut mal incliné que le bateau prit le virage d'Europe. Parfois, il s'enfonçait subitement, se relevait, et Mademoiselle lançait au timonnier ce regard dont on punit le chauffeur, en auto, qui n'a pas prévu un dos d'âne. Nous avions rejoint dès le premier jour le gros nuage parti deux heures avant nous et qui tous les soirs recueillait notre soleil dans sa ouate. Près du fauteuil de Mademoiselle un fauteuil vide, abandonné par un malade, recevait tous les passagers qui aiment changer de place et des inconnus en surgissaient tout à coup la nuit. Tantôt Sophie Mayer, de Munich, qui allait rejoindre son fiancé, inventeur à Bogota, toujours vêtue de robes, de foulards, de bas bleu clair, invisible souvent au

bastingage, qui étudiait la grammaire des pays côtoyés par le bateau, la française jusqu'à un pli dans la mer qui lui fit prendre la grammaire espagnole, assurée en cas de naufrage de ne pas parler en solécismes à ses sauveteurs, et parfois elle était secouée d'un frisson, qui devait mystérieusement correspondre à quelque frémissement d'invention chez son fiancé. Tantôt M. Chotard, de Valparaiso, la cravate tenue par une perle noire qui lui était restée dans la main d'un collier de Tahiriri, fille de Pomaré, auquel il s'était accroché en tombant d'une véranda, le jour où il apporta à la mère, voilà cinquante-neuf ans, la paire de bottines jaunes qu'envoyait en cadeau l'impératrice Eugénie. Tantôt la señora Subercaseaux avec ses histoires de singes et Kikina, sa chimpanzé, sœur de cette Lirila qui avait trouvé dans la chapelle du parc les lunettes noires du père Antonio, les avait mises, brisé une statue neuve de Lourdes et était morte folle le soir même quand revint la nuit, plus noire encore que les lunettes, pour l'édification des esclaves de l'hacienda. Tantôt un grand Norvégien roux, celui qui avait rattrapé avec son canot à pétrole un pavillon de l'hôpital sur pilotis de Colon qui s'en allait à la dérive, — et que Naki prétendait amoureux de sa femme.

— N'a-t-il pas le droit? — disait Nenetza. — Et toi, pourquoi m'as-tu choisie parmi toutes les joueuses de tennis de Délos?

Mon âme s'engraissait de ce sel, de ce repos. Tous mes sentiments de France s'engourdissaient, — et s'agitaient au contraire en moi, mais tout petits encore, des désirs subits et limités, celui de sauver une jeune Grecque d'un naufrage, celui de faire pleurer un Norvégien, d'obliger une Munichoise à passer un corsage rouge... Parfois tous les passagers se précipitaient vers un bord, c'est qu'un petit bateau noir, comme un rat dans un télescope, s'était logé entre le soleil couchant et nous. Parfois arrivait un souffle d'eucalyptus, on l'avait prévu de loin, au nez des deux femmes en chandail, et Sophie Mayer cherchait la grammaire portugaise. A tribord, à la place des forçats, à la place de ceux qui ont tué leur fille, dévalisé la cathédrale, il n'y avait plus que de petites barques de pêcheurs sans casier judiciaire, des charbonniers anglais respectueux des évêques. Le capitaine

passait et repassait, distribuant aux passagers de marque des phrases à peu près incompréhensibles, car il avait la manie d'oublier en parlant ces adverbes ou prépositions que nous oublions parfois en écrivant : « à propos de », « avec », « depuis »...

— Ils se sont brouillés un chapeau, — disait-il. — J'étais venu un chien... Je l'avais attendu une statue...

A San Ioão, il fit escale, sous le prétexte de prendre de la glace, en fait pour amener et retenir à bord le major Almira Peraira d'Heica, le fameux joueur de pocker. Cela nous permit à tous quatre de pousser en automobile jusqu'à Porto avec le Norvégien roux et un général anglais qui répondait toujours : « très pratique ». Je me rappelle des tours de porcelaine, un palmarium où une jeune Française caressait un jeune palmier, le Douro vert, vert (très pratique !), les toits chinois rouges, rouges, et de deux ponts suspendus des reflets partant vers le fleuve, quand un bœuf tournait la tête, à cause de son diadème de cuivre. On était à la veille de la récolte, le plus jeune porto avait près d'un an, c'était la semaine où l'habitant de Porto le plus fou, si loin du vin nouveau, est le plus sage. L'un d'eux cria à notre vue : « Vivent les démocrates! » C'est, le guide nous l'expliqua, qu'à la même heure, tant l'instinct de contradiction est vif entre les deux villes, que quelqu'un à Lisbonne avait crié : « Vivent les libéraux ! » Les collines portaient des lignes de petits moulins qui moulaient le blé grain par grain.

— Amour! — disait Nenetza.

— Très pratique, — disait le général.

Et nous revînmes à l'*Amélie* par des avenues où la poussière au lieu de suivre les autos avait des tourbillons spéciaux, et où des placards prévenaient devant chaque palais qu'il était défendu contre les maraudeurs par des ratières à feu...

Il y eut un jour brumeux, des visages méchants. Le Gulf Stream n'atteignait plus que quelques cœurs de passagers. La houle détruisait le navire par-dessous, comme une falaise. Puis une haleine aride nous couvrit de poussière comme si nous avions été sur une place à Tarascon. Sophie Mayer, n'ayant pas de grammaire arabe, rêvait. Une averse tomba, dégageant du bateau, qui jadis avait été anglais, puis japonais, puis alle-

mand, toutes les odeurs accumulées en lui, et les passagers les combattaient par mille parfums séparés. Enfin vers le soir le ciel s'ouvrit, et l'on vit au-dessus des mâts quelques étoiles isolées comme celles qu'on aperçoit au cinéma quand s'ouvre le plafond de la salle. Le lendemain parut Madère, où le capitaine stoppa, sous le prétexte de renouveler de l'eau, en fait pour débarquer (à regret, car nous étions le 21 et il avait des pockers d'as tous les 22) le major Almira Peraira, gonflé d'argent, au milieu des jets de toutes les chaudières. Cela nous valut d'être traînés dans un panier du haut de l'île sur une piste en cailloux ronds. Déjà ce n'était plus l'Europe. Sur le square à gauche du wharf, les arbres étaient couleur de saule, le gazon bleu, les ruisseaux rouges. Les mendiants assiégeaient les églises, les vieillards comptant sur ceux qui entrent, les enfants ignorants sur ceux qui sortent. Les passagers achetaient du tabac, les passagères des timbres et l'on nous rendait des pièces de bronze si lourdes que nos vêtements étaient tendus. Dans un traîneau doré à bœufs, le vent souleva les rideaux pourpres et l'on vit le Norvégien embrassant Sophie Mayer. Les gamins étaient nus, c'est qu'ils étaient de bonne famille ; couverts de vêtements, c'est qu'ils avaient à s'approcher des Anglais, c'est qu'ils mendiaient. Sur les arbres, près de chaque grappe de raisin, il fallait la toucher et agiter son parfum avant de cueillir le fruit, une grappe de glycine. Heurté par une sentinelle maladroite, un boulet de l'arsenal descendait tout seul la rue à pic, ralenti aux passages à escaliers, poursuivi par le trompette. Puis la sirène de l'*Amélie* siffla, le dernier reflet de l'Europe me sourit ; sur le visage d'une fillette accoudée au quai, je caressai le dernier reflet d'Europe, et Naki de ses bras puissants m'arracha à la terre...

Pendant deux jours l'Afrique avança encore quelques îles sur la mer comme un enjeu, des Canaries, des Iles Vertes; nous les dédaignions. Dès lors ce fut l'Océan du Sud et chaque jour un jour de moins de vingt-trois heures où mon cœur pourtant était au large. Le soleil commençait par nos pieds étendus, poussait peu à peu l'ombre vers le haut de notre corps comme une teinture, et nous laissait le soir cuits et dorés. Certains petits points, utiles pour l'agrément de la traversée, sans valeur

après le voyage, étaient maintenant bien fixés : le Norvégien voulait ne vivre que pour moi, j'habiterais avec Nenetza toujours, le général ferait élever à Sidney pour Juliette un couple de kangourous. Tranquilles désormais, nous allions chaque matin à la messe, que disait dans la bibliothèque le directeur du Grand Séminaire de Truxillo, le ciboire posé sur deux Larousse arrachés chaque fois à Sophie Mayer, tous les éventails des Liméniennes et des Venézueliennes bruissant, à part une courte seconde pendant l'élévation. Le soir, quand l'ombre nous avait pris, par la tête, elle, nous empruntions son violon à un émigrant de seconde classe, et Naki jouait en chantant grec, « Un doux amour, une île belle » ou bien « C'est tout le portrait de son père ». Des Italiens sur la proue jouaient de la mandoline avec deux émigrants de Barcelonnette qui jouaient de l'accordéon. C'était l'heure où Nenetza suppliait qu'on allât dans l'entrepont voir les trois marmottes ; où le général ému me parlait de la France : il avait toujours désiré voir la petite butte devant laquelle la Loire renonce à aller vers la Manche et tourne à gauche. Du fauteuil vide s'élevait quelqu'un qu'on n'avait pas vu s'y étendre, et que nous ne connaissions que par un surnom, l'homme rat, ou la cantinière, ou un philosophe péruvien à barbe blanche qui discutait avec Mayer des méthodes de travail. Lui, dès qu'il voulait penser, au Pérou, il prenait le funiculaire et montait à cinq mille mètres. L'étoile polaire paraissait, et le Norvégien, d'une ligne droite parmi les cordages et sous les chaînes, faisait vers elle vingt pas rapides, réflexe des Scandinaves. La chouette, qui tous les soirs sortait de la cale, saluée par le mot « chouette » en toutes les langues du monde, et voltigeait autour du navire, se posait enfin : le cœur de Mademoiselle se calmait. Par signaux lumineux, le commandant jouait au pocker avec le commandant du navire-prison. Le blanc des yeux de Naki buvait les étoiles comme un papier buvard. Les étoiles s'élargissaient, le ciel était percé comme un confessionnal, avec la bougie du côté du Père, et nous nous confessions, nous plaignant doucement et tous. Je me plaignais de Naki, qui pinçait l'épaule de sa femme malgré les promesses qu'il m'avait faites. Chotard se plaignait des métis d'Iquique, où il devait, les jours de révolution, faire escorter sa bonne au

marché par un Indien pur qui tirait sur les fenêtres; Naki se plaignait des Turcs, qui avaient tué sa famille tous les vingt ans depuis l'âge reconnu moderne par les manuels d'histoire français; le général, des Balorabari, tribu d'Afghans, qui lui avait volé un dogue; Mademoiselle disait son mot sur les punaises. Chacun geignait comme une petite bête au sujet de la bête son ennemie. Le commandant venait nous dire que nous étions au point où le Gulf Stream faisait son coude, et le général curieux se penchait pour tâcher de voir à cause de quelle petite butte. Puis la lune se levait et Nenetza, hésitant par politesse à la montrer du doigt, nous en parlait, prétendant que l'âme est immortelle.

— Je te dis que non, — disait Naki. — Tout le monde le sait. L'âme est-elle immortelle, mon général?

Le général l'avait entendu dire à Oxford. A Cambridge on le niait, mais une âme mortelle serait si peu pratique!

Enfin nous nous levions, baissant presque la tête à cause de ces étoiles si proches. On voyait de petits sillages de feu venir à toute vitesse du navire des forçats, où la vaisselle était finie : c'étaient les requins. Après quelques menus désirs, celui d'être un géant pour gratter la mer à ses places irritées et ardentes, celui de tourner le gouvernail, celui d'être la nièce de José Maria de Hérédia, après un dernier regard jeté à tous les astres comme à un couvert préparé d'avance, après quelques menus renoncements, celui d'être jamais menteur, celui d'être jamais méchant, celui d'aller au pôle Nord, nous allions dormir. Nenetza me déshabillait et me levait le pied comme à une écuyère pour me hisser dans la couchette. Puis Mademoiselle se glissait au-dessous de moi, se cramponnant aux courroies jusqu'au matin pour sortir de cette nuit dont elle avait toujours peur comme Ulysse sous son mouton. Nous entendions un dernier pas, le philosophe liménien qui descendait de dix mètres pour trouver le sommeil. Nous dormions. Parfois, la nuit, je ne sais quoi d'inhabituel me réveillait, comme un remords, comme un pli à mon drap, c'était la bague de fiançailles de Nenetza que j'avais oublié de lui rendre. Parfois le hublot s'ouvrait tout à coup, comme une portière de wagon quand on arrive.

Un mois passa ainsi, bientôt avec des escales toutes les trente heures, le Venezuela peuplé de statues gigantesques élevées toutes par Bianco, toutes de venezueliens inconnus, mais honorés par Bianco ; la Martinique en gradins, avec des ruines, comme une machine à écrire pleine de palmiers dont deux ou trois lettres sont cassées; Colon, où le Norvégien nous montra en rougissant l'annexe de l'hôpital sur pilotis, maintenant tenu par quatre chaînes, le canal, coupé comme un tourron, et les couches tertiaires de gauche essayant vainement d'intriguer avec les couches secondaires de droite; puis, tous sur le bateau d'ailleurs l'auraient nommé ainsi, — il balançait des écorces d'orange creuses sans les couler, il se retirait doucement de deux mètres quand du côté de la Chine on le tirait, il léchait les pieds nus des femmes légères de Panama, couronnées de chapeaux à plumes, — et même nous l'aurions peut-être appelé le Magnanime, le Sûr entre tous, l'Amant véritable, — il semblait de toutes ses vagues ne regarder que vous seule, comme les yeux des visages dans les réclames, — le Pacifique !

*
* *

Oui, c'est bien ce que vous pensez. Ce fut bien un réveil à minuit, ma main qui se baissait vers le commutateur heurtant la main de Mademoiselle qui se levait vers lui ; des pas légers, si bien que Mademoiselle crut que c'étaient les guenons de la señora Subercaseaux, dont la passion était de dérober les brosses à dents, et qu'elle les appela par leur nom : Kalhila, Chinita, les noms les plus tendres de Lima, capitale des caresses... Il fallait sa naïveté pour appeler la mort Kalhila, Chinita.

Oui, ce fut le hublot se fermant soudain, prenant la chemisette de Mademoiselle qui séchait, lavée pour la fête du lendemain. Elle se précipita, arracha le linge oblitéré par un gros cachet d'huile, tout ce que peut réunir d'indignation et de mépris pour le Pacifique un être de cent cinquante-deux centimètres et de quarante-neuf kilos, elle l'assembla. Elle maintenait le hublot comme la paupière d'un géant qui ne veut pas voir. Il dut voir la chemisette, jadis

célèbre un jour dans toute la rue Pape-Carpentier, perdue ; il dut me voir, assise sur mon lit comme à la campagne, quand le mourant d'à côté va plus mal. De l'Océan montait un sifflement, comme celui du gaz resté ouvert.

— L'équateur! — dit Mademoiselle.

Oui, ce furent les clefs tombant tout à coup des serrures. Le coupe-papier tombant du Pascal que je lisais. L'aiguille du réveille-matin sautant, chaque objet se libérant de ce qui lui donnait un usage humain ; de chaque phrase de Pascal tombait pour moi, qui avais compris, son aiguille ou sa clef. Ce fut Pascal, Marc Aurèle, et tous les autres dieux de terre ferme sans force et inutiles.

— Un fantôme! — dit Mademoiselle.

Oui, ce fut un marin entrant dans notre cabine, ordonnant de nous habiller, nous recommandant surtout de prendre nos souliers, comme si nous avions à faire un long trajet terrestre...

— Une révolte, — dit Mademoiselle.

Elle s'habillait devant ce Breton placide comme on se vêt devant un corsaire, attachant sa chaîne d'or à la dérobée, étouffant le bruit de ses boutons à pressions. Puis l'ampoule éclata. Le marin sortit pour chercher des allumettes. Chacune apercevait de l'autre un fantôme secoué d'où tombait continuellement quelque objet mal attaché, une pièce de monnaie, une boucle. De moi surtout : les réparateurs de la rue Pape-Carpentier avaient été consciencieux. J'essayais par de petits mots insidieux de savoir si elle comprenait que nous étions sur les récifs.

— Ils vont fusiller le commandant, — répondit-elle.

Ce fut la course dans les couloirs vides, jonchés de vitres et d'assiettes cassées. Sans les conseils du matelot, nos pieds eussent été en sang. Près de l'office, il fallut piétiner des raisins, des mangues pourries, enjamber des blocs de glace. Les saisons aussi, traîtres aux hommes, disaient leur petit mot dans ce désastre. Enfin le ciel apparut, tout le ciel, si pur, si chargé d'étoiles que Mademoiselle s'écria, ce fut presque son dernier mot dans cette tempête :

— Ah ! qu'il fait beau !

Puis elle poussa un cri, nous avions oublié les ceintures, elle

m'ordonna de rester là, devant ce canot numéro dix où pour l'exercice de sauvetage aussi, tous les dimanches matins, nous arrivions les premières. On avait allumé les phares de trois autos placées sur le pont; sous ces étoiles, cela donnait l'illusion d'une panne, loin d'une ville, à la campagne. Assise sur des paquets de corde, la tête dans mes mains, me bouchant les oreilles, me fermant les yeux, je voulais éviter au sort et à mes sens de se compromettre, de recevoir des signes irrémédiables, et j'essayais en vain d'assembler autour de moi tout ce que je croyais contenir d'éternité : et cette logique qui rendait si improbable qu'une jeune fille de Bellac dût mourir au centre du Pacifique, et cette modestie, qui m'interdisait de croire une catastrophe célèbre nécessaire pour anéantir une conscience aussi faible. Des pianos sous des bâches roulaient d'un bout à l'autre avec des fracas à eux.

— Un incendie, — dit-on à mon oreille.

Car Mademoiselle avait trouvé ce moyen de me rendre l'eau moins redoutable. Je la contemplais. Car ce qu'elle était allée chercher, c'était, plus que la ceinture, d'autres yeux, des yeux de naufrage, d'autres lèvres, d'autres mains, des mains décharnées, et qu'on sentait assassines pour tout ce qui me menacerait. Elle tira la ceinture d'une étoffe où elle l'avait enveloppée, regardant autour d'elle, et l'on devinait qu'elle avait appris, dans ces dix minutes d'absence, quels crimes l'on commet pour une ceinture. Elle voulut me la ceindre elle-même, m'entourant de ses bras comme pour une danse, la tête toujours tournée vers la droite ou la gauche comme justement dans ces tangos où l'on surveille le rival, l'attachant enfin d'un nœud, non pas d'une boucle, le signe le plus grand qu'elle pût me donner de détresse et d'affection, car dix ans elle m'avait appris à considérer les nœuds comme une chose haïssable et inutile et injuste, puisque la boucle existe. Elle m'embrassa, de loin, à cause de la ceinture, courbant de loin la tête comme vers une femme enceinte, sans vouloir effleurer la ceinture.

— A vous, dis-je.

Elle rougit, elle s'éloignait :

— Je n'ai trouvé que la vôtre.

Je la saisis par le bras, elle se dérobait comme si nous

étions déjà à la mer et qu'elle eût peur de m'alourdir. J'essayais d'arracher la ceinture : elle me regardait, tenant à la main un petit paquet pour sa sœur qu'elle n'osait plus me confier, puisque j'étais si folle. Je courais après elle ; alors elle enjamba le bastingage, et me cria, aveu terrible, avant de disparaître :

— C'est la tempête !...

***

Oui, c'est bien ce que vous pensez. Ce fut Nenetza me relevant, m'embrassant. Elle embaumait, elle avait dû briser sur elle son flacon de parfums. De la terre, de Paris l'effluve la plus odorante m'enveloppait. Elle me passait son collier de perles, une de ses bagues. Naki me maintenait, elle défaisait sa ceinture et me l'attachait de force. Elle riait. Son sacrifice, son sang-froid assuraient pour toujours son triomphe sur Naki, elle le savourait, elle était heureuse d'avoir eu finalement raison dans tous ces tournois interminables qu'était leur vie. Tous les gestes de Naki, ses yeux, ses lèvres, prouvaient qu'il ne contesterait plus jamais rien désormais de ce qu'elle avait affirmé, que Merika Arnagos était moins belle que Basilea Persinellas, que l'âme était immortelle, que le bordeaux valait le bourgogne, que tribord est sur la gauche et bâbord sur la droite. Nenetza s'épanouissait d'aise; puis, comme j'étais calmée et que je pleurais, elle m'embrassa.

— Adieu, chérie, — dit-elle. — Je sens trop bon, hein? Adieu, mon petit Naki. Tu vois que les flacons de Coty ne sont pas solides. Adieu, Naki aimé. Tu vois qu'il y a parfois des tempêtes... Oh ! regardez cette étoile !

Nous avions levé la tête, nous rabaissions les yeux, trop tard, elle avait sauté.

Oui, des heures, des matins, des soirs, ce fut Naki nageant au pied de mon radeau. Je le regardais des minutes entières, mon seul secours, ma seule demeure, qui s'entêtait à me sauver, avec son accent grec. L'après-midi je dus tourner la tête, à cause du soleil, et Naki, pour nourrir mon regard, fit le tour du radeau. On entendait de grands coups au fond de la mer. Nous avions je ne sais quel espoir comme des

mineurs qu'on va délivrer. Je lui fis signe encore de monter sur le radeau : il y posa un genou, — toujours je le verrai ainsi, — il se rejeta en arrière avec le geste des petits Grecs, qu'on chasse du marchepied de la victoria.

La nuit tomba, je m'endormis. Le jour revint, je m'éveillai. Le radeau s'augmentait de toutes les épaves qui passaient à portée de Naki, toute une collection qui prouvait quelle confiance il avait jusqu'au bout en mon sort, des bouteilles pour que je puisse boire une fois à terre, une ombrelle pour me faire dans cette Océanie une ombre à moi, une espèce de fourrure pour que je n'aie pas froid quand viendrait l'hiver. Je délirais, d'un délire qui me poussait à l'amour, à la gratitude, comme une opérée au réveil. Je cherchais dans mon esprit tout ce que je savais pouvoir flatter Naki, et je le lui criais : son épingle de cravate, si affreuse et dont il était fier, cette perle rocaille tenue par un serpent d'or, tenu lui-même par une main, une main debout sur une tortue d'émeraude, je lui criais combien elle était simple, — et combien superbe, combien anglaise sa cravate de smyrne, toute carmin avec des fleurs de lys et des liserés verts. Il m'approuvait d'un geste de tête qui amenait l'Océan juste au-dessous de sa bouche.

Il nagea soudain à ma hauteur, me caressa le visage de sa main humide. Qu'ils étaient beaux, ses boutons de manchette en malachite ceinte de dragons ! Qu'ils étaient simples, ses yeux d'aventurine sur ivoire encadrés de sourcils bleus touffus comme des palmes ! et je ne compris pas pourquoi il me tendit sa bourse, comme la dame qui fait payer son invité au restaurant, et pourquoi, car il n'avait pas d'imagination, il me désigna soudain quelque chose dans le ciel, comme Nenetza, bien ce que fût le jour, et me fit détourner les yeux de lui une seconde.

IV

C'était la nuit. J'avais dû rester évanouie un jour entier, car aussi loin que pouvaient porter mes mains, je me trouvais sèche et tiède. J'eus l'idée de passer le bras à travers les planches du radeau : c'était la terre !

— Suzanne ! — criai-je.

Ce n'était pas seulement parce qu'il m'avait semblé, par ce sable, ces cailloux, retrouver la preuve de moi-même. Tant de fois j'ai heurté depuis la terre sans crier mon nom! Mais c'était le mot que Nenetza prononçait à tout propos; et toutes les manies de langage des amis qui étaient morts pour me sauver, le « Je vous promets » de Mademoiselle au lieu de « Je vous assure », le « péricliter » de Naki quand il voulait dire « perdre au jeu », toute cette nuit-là je les eus dans mon oreille comme si c'étaient les derniers cris qu'ils eussent poussés en mourant... Ma main avait rencontré dans le sable une racine ; je somnolais sans la lâcher, mon dernier câble...

— Très pratique, — dis-je en m'éveillant, malgré moi encore...

C'est ainsi que j'appris la mort du général...

Il n'y avait pas de lune. Je cherchais vainement à prendre pied dans ce ciel opaque. Je n'osais sortir de mon radeau ; à mon côté droit, la mer passait et repassait comme une varlope ; à mon côté gauche, l'île se taisait. Pourquoi une île? Je ne sais quoi l'indiquait au toucher. Les heures s'écoulaient. Je reconnaissais chacune des veilles à un bruit inconnu, mais dont je devinais la traduction. Vers le milieu de la nuit, un cri de trompette et trois hululements, ce qui devait être ici le premier chant du coq ; un peu plus tard, ce qui devait être ici notre brise de deux heures et ses jasmins et sa glycine : une haleine en vanille et en poivre; plus tard encore, des fracas de baisers qui firent taire tous les autres oiseaux, ce qui devait correspondre ici aux roulades, au rossignol. Je n'osais penser. Deux ou trois mots me traversaient parfois, le mot la Nuit, le mot la Mer, comme si tous ceux qui ont prononcé ces deux mots-là m'avaient sauvée, puis étaient morts... Puis un souffle sec, ardent, ce qui correspondait dans cet archipel à la rosée... Puis la même angoisse... Puis un coup à ma tête, un oiseau à gros bec s'enfuit après m'avoir blessée, le sang coulait de mon front... Ce qui correspondait ici à l'appel de Mademoiselle. C'est ainsi que l'île éveillait. En effet une faible lune passa sans hâte sur tout le ciel un enduit blanchâtre, et subitement le soleil, derrière moi, d'un rayon, d'un nuage

chiffon fit tout étinceler... Je me retournai, et vis mon île...

Elle sortait de la brume. Mille arcs-en-ciel levés ou posés de biais joignaient les criques à des mornes. Des bosquets d'arbres à palmes, coupés de frondaisons rouges, scintillaient dans la vapeur d'eau, plus immobiles que le zinc... J'entendais soudain, comme celui de jets d'eau qu'on ouvre au jour, le bruit de cascades... Chaque arbre livrait l'oiseau rouge ou doré qu'il avait gardé toute la nuit en otage pour l'aurore ; et, à dix mètres de moi, je voyais déjà réuni, — pour que tout malentendu à ce propos fût dissipé dès la première minute entre la Providence et moi, — presque à portée de la main comme un déjeuner auprès d'un dormeur, — tout ce qui pourrait jamais apaiser ma faim ou ma soif. Des bananiers offrant autour d'eux mille bananes, comme leur mille anses, dont on rompait la plus belle doucement, avec la bonté d'un chirurgien qui rompt une côte, heureux aussi au craquement ; des cocotiers plus hauts que les chênes, dont les noix tombaient sur une mousse ou sur des stalagmites qui les faisaient éclater ; des manguiers, et la première mangue que je cueillis était juste à point. Depuis des milliers d'années, la course entre mon destin et celui de cette mangue avait été réglée à la seconde. Un beau soleil vaquait derrière fougères et palmes comme une cuisinière. Ou bien, de rayons séparés et croisés comme les bâtons d'un Chinois qui mange, il harcelait et me révélait de petits ananas et d'énormes fraises. Partout des arbres inconnus, mais qu'on devinait des aliments rébus; il devait me suffire de patience pour en trouver la solution, pour découvrir entre eux quel était l'arbre pain, l'arbre lait, peut-être l'arbre viande. Des arbres sans fruits et presque sans feuillage, mais cerclés de cercles rouges, qu'on devinait pleins d'abondance, et dont je tapais le fût, pour voir s'ils étaient pleins, de ma main ou d'un bâton. Des arbres qui, à mesure qu'ils étaient plus stériles, offraient plus franchement leurs dons : des trous d'où sortaient les abeilles, des trous d'où coulait le miel même ; ou bien, à la hauteur d'appui de cet être humain qui jamais encore n'était passé là, des œufs d'oiseaux dans des nids. Des tortues, arrêtées dans l'ombre, mais tout près de la tache de soleil qui couvait leurs œufs, comme un oiseau mâle près de sa femelle.

Entre des arbustes qu'on devinait épices, des herbes qu'on devinait légumes ; des fleurs qu'un instinct me poussait à goûter, qui avaient goût de porcelet, qui étaient nourrissantes. De grandes fleurs pleines d'eau de pluie à la cannelle où je pouvais boire par une paille..., et mes mains, après une matinée dans l'île, sentaient tout ce que sentent, le premier matin de son apprentissage au bar, les mains de la barmaid.

Pour que tout malentendu fût dissipé aussi entre la Providence des parfums et moi, la brise me vaporisait de toutes les odeurs de l'île. Il y en avait de familières, que je retrouvais aussi nettes qu'autour de leur flacon, Rose d'Orsay, Ambre Antique, le Mouchoir de Monsieur ; mais surtout de plus étranges, que je sentais pour la première fois et qui agitaient en moi, à défaut de vrais souvenirs, à vide, la mémoire d'une sauvage. Elles s'attachaient à vous, on devinait qu'elles n'étaient pas stériles, comme en Europe, qu'elles se déposaient sur vous dans un but choisi par la nature. Chaque parfum me poussant hors de son bosquet, comme si j'avais à le fuir. J'allais, prenant sans m'en douter l'île dans sa longueur, allant d'instinct vers le promontoire qui l'avait jadis rattachée au continent, et soudain au-dessus d'un rivage rompu, désespérée, en retard de milliers d'années... Mais la vie montait en moi avec le jour... Un beau soleil attaquait chaque fleur et la cascade d'une lance courtoise. L'oiseau-mouche avait le parfum de la dernière fleur visitée et le bec de sa couleur... Des lianes dorées, comme des tuyaux reliaient les massifs, et semblaient y faire circuler entre les arbres abonnés tous les agréments de l'Océanie. Tout le luxe était là, tout le confort que peut se donner la nature par fierté personnelle, dans de petites îles sans visiteurs ; une petite source chaude dans un rocher d'agate, près d'une petite source froide, dans la mousse ; un geyser d'eau tiède, qui montait toutes les heures, près d'une chute d'eau glacée ; des fruits semblables à des savons, des pierres ponces éparses, des feuilles-brosses, des épines-épingles ; les simulacres en quartz d'or d'une grande cheminée Louis XV et d'un orgue de style moins pur ; une caverne de cristal de roche, dans laquelle se prenait parfois une oiseau rouge qui la faisait scintiller comme

une ampoule ; et, suprême confort des îles, tout comme au fond des beaux sous-sols de Poiré et de Mam, au fond de chaque allée toute droite, pavée de corail de deuil et bordée de cocotiers où montaient et descendaient des crabes roses; amassées contre un petit mont central, des monceaux de plumes rouges et bleues... C'était bien une île. Errant le long de la grève, cherchant un gué, un gué à traverser le Pacifique, le soir j'en avais fait le tour... Deux milles peut-être en largeur, trois en longueur ; de biais dans l'Océan, à ce que le soleil m'indiqua. Le soir même, j'avais franchi les sept ruisseaux, obligée, pour le plus rapide et le plus large, de remonter à leur source; j'avais gravi la montagne, aperçu — pour que tout malentendu fût dissipé aussi dès le premier jour avec l'Espérance — à deux ou trois kilomètres au Sud une seconde île, un peu plus grande, et, à mi-chemin entre celle-là et l'horizon, pour que la route n'en parût point à mon regard même infinie, une troisième, scintillante de grandes lumières vertes comme les arrêts facultatifs des tramways, à Paris...

*
* *

Je rougis d'avouer à quoi se passa ma première semaine, quand je compare cette vie frivole à celle des autres naufragés. A part le coup de bec qui m'éveillait chaque matin et qui cessa du jour où je surpris et frappai l'oiseau, à part ce coup au front, pas beaucoup plus fort d'ailleurs pour celles de mon âge, qu'une forte pensée, je n'ai pas eu une douleur de l'île. Le second jour, je l'occupai à me faire, dans une des trois niches de la caverne de corail blanc, un lit avec les plumages dont l'île était jonchée. Le troisième jour, je retirai les plumes trop dures et amassai les duvets de gros oiseaux de mer, qui les perdaient en flocons au moindre vol et qu'un regard plumait comme une volée de plomb. Le quatrième jour, je triai les plumes d'après leur couleur, pour avoir trois divans, jaune, ocre, rouge. Le cinquième jour, je dus vider ces trois niches comme trois baignoires, pour retrouver une des bagues de Nenetza, que j'y avais perdue. Le sixième jour, je retirai certaines plumes vertes qui déteignaient et certaines pourpres qui piquaient. Après ces six jours de création, j'étais

juste arrivée à faire mon lit. Déjà cependant le lait avait jailli pour moi de l'arbre à lait, flattant l'arbre de la main, génisse millénaire dont le vent retournait parfois la crinière vers ma joue, je réussissais à emplir ma boîte de conserves ; déjà je savais que l'on peut boire à même l'arbre vin, mais qu'il faut que repose le suc de l'arbre cidre; déjà les fruits que l'on sèche et ceux que l'on mange frais. Puis, ma grève balayée d'un balai en vrai marabout, mon costume de ficelles et de plumes de paradis achevé, une fois tout vérifié, le soleil vérifié avec mes deux loupes d'où je tirais le feu le plus facile, vérifié le ruisseau plein de ces poissons qui n'avaient que deux cents mètres pour leurs ébats entre l'eau salée et le roc de la source, vérifiés trois échos dont le dernier répétait douze fois vos paroles, écho pour femme seule, vérifiées les huîtres, les moules, excellentes mais dont la nacre était molle de nouveauté, vérifiée l'herbe qui remplacerait pour moi le cerfeuil, celle qui serait mon échalotte, me sentant pour jamais sans occupation sur cette île parfaite, j'attendis...

Tant pis si je vous décris trop tôt les tortures de l'attente. Je passais mes journées au bord même de la mer, les pieds touchant l'Océan par je ne sais quelle superstition qui me condamnait à ne pas perdre son contact ; j'attendais pour le soir même, pour le lendemain au plus tard. Parfois, désespérée, je me reculais d'un mètre, d'un pas, c'est que je n'attendais plus le secours que pour dans six mois, dans un an. Par des additions, par des chiffres que je vérifiais tout le jour, gagnant quelquefois une semaine sur le total précédent, je trouvais le compte précis des mois, des années qu'il me faudrait subir dans l'île, à moins d'un hasard, avant qu'un navire fût envoyé à notre recherche. Mieux qu'un armateur qui construirait lui-même son steamer, je connais maintenant ce qu'un navire coûte de peine et de jours... Que de semaines encore, avant qu'on ait passé le mien au radoub, qu'on ait repeint (pourvu qu'il fasse soleil en Europe !) sa bande rouge, qu'on ait rassemblé dans son entrepont ces matelots que je voyais en ce moment au fond d'un cabaret du Saint-Brieuc ou dans un wagon de la gare de Gannat, sur cette diagonale de Brest à Toulon qui amène les équipages d'une mer à l'autre avec l'Auvergne pour écluse ; avant que ne soient embar-

qués ces moutons qui pâturaient encore en Nivernais, près d'une ferme dont on raserait les haies avant leur vente. Six mois de soleil continu en Europe m'auraient fait gagner deux ou trois jours ! Parfois je croyais sentir que le navire partait, peut-être partait-il, on mettait un navire gigantesque à la mer, j'avais de l'eau soudain jusqu'aux chevilles ; mais un soupçon se glissait en moi, un défaut se glissait en lui et je me sentais obligée de le ramener au port. Le bœuf de Salers, qui devait remplir ses conserves, je le voyais subitement, encore vivant et paisible, dans un chemin creux de Salers ; le troisième anneau de l'ancre de tribord, je le voyais abandonné sur une écluse du Creusot, — l'ouvrier avait la grippe, la pneumonie le menaçait... Tous ces objets infimes, mais plus nécessaires pour lui dans l'éternité que ses chaudières et ses cloisons, le flacon de pickles de la table du commandant, la breloque à double fond du second médecin, ils étaient celui-là à l'embouteillage, celle-ci au fond d'un tiroir d'horloger d'Angoulême. Que le second médecin n'eût pas une panne d'auto sur cette place d'Angoulême, n'eût pas à flâner, et j'étais abandonnée pour toujours. Enfin mon navire partait au complet, mais tout subitement m'en paraissait trop neuf ; il fallait qu'avant le départ trois verres de la cuisine fussent cassés, deux vergues (ah ! qu'un orage souffle vite sur l'Europe !) abattues, qu'un matelot fût amputé d'un doigt, un passager du lobe de l'oreille; dans ma hâte j'avais raccolé un équipage brillant, mais sans vie, de fantômes et je les débarquais, les relâchant vers les morsures et les accidents d'ascenseurs. Parfois c'était une saison entière qui se soulevait contre moi; la glace du garde-manger était encore un ruisseau ; le vin de l'équipage était encore raisin... Ou bien, au milieu du voyage, l'oiseau parti du cap Nord que sa vigie devait apercevoir au large de Terre-Neuve, l'algue déportée de Cuba qui devait même toucher sa quille, la tortue de Patagonie qui devait danser dans son remous aux environs des Açores n'arrivaient pas à temps sur sa ligne, et tous les fils de mon destin partaient d'un coup sous cette navette impuissante. Tant une Française du Centre est impuissante à faire la besogne de Dieu et doit lui remettre sa tâche... Que de fois, subitement, mon cœur s'est serré : c'est que je venais de voir,

grimpant à un orme en Savoie, le chat sauvage dont la fourrure entourerait le cou du timonnier mon sauveteur, ou, immobile au terme de la Dalécarlie (sur le fond de neige je ne voyais que les deux ou trois taches de son écorce), le bouleau qui fournirait le papier du premier *Petit Parisien* que je lirais à bord.

Le soir quand je m'endormais, et que je ruminais tous les sauvetages, de nouveaux calculs se posaient, que je ne pouvais non plus résoudre. Un sauvage abordait bien l'île, mais il était dans un canot qui ne pouvait tenir qu'une personne. Un petit sous-marin apparaissait, mais pas un de ses trois hommes qui ne fût indispensable à la manœuvre et pas de place pour un autre. Un ballon atterrissait bien, avec une nacelle de onze passagers, mais pas un, cette fois, qui ne fût indispensable non au maniement du ballon mais à la vie des dix autres, dans un engrenage plus nécessaire que celui des bielles, je renonçais à séparer la femme du capitaine de son ami le mécanicien ; du cuisinier, le médecin qui devait mourir le jour où il n'aurait plus son régime. Je ne voulais pas être cause de tant de désastres, je renonçais à trouver ma place parmi eux, et seule, à de tels moments, m'aurait remplie de joie sans mélange la vue du *Lusitania*. Je m'endormais, n'ayant plus d'espérance que dans le plus grand bateau du monde.

Parfois j'attendais sans parler, sans manger, sans espérer, étendue devant la mer comme un chien devant une tombe. Ce que j'éprouvais? le remords d'un enfant qui s'est fait écraser ou perdre. Toujours d'ailleurs j'avais été distraite, sans trop d'ordre. Au bord du Rhône, c'est le Joanne de la Loire que je retrouvais dans ma valise et je visitais le Château des Papes avec l'humeur de Chenonceaux. Dans mon cours de seconde année, je me passionnais pour les auteurs du troisième, et j'arrivais à l'examen, non pas avec Racine, avec Fénelon et Baudelaire, mais avec Dante, Shakespeare et Du Bellay, avec de faux témoins, qui m'abandonnaient lâchement au premier froncement du sourcil de M. Joubin. Or, ces matins-là, dans mon île, j'avais l'impression, non pas d'être séparée de tout, mais d'avoir tout égaré. Voilà que j'arrivais à vingt ans non avec les poiriers, les rossignols, mais avec les acajous et les cacatoès. J'étais à un faux rendez-vous : j'aurais dû consulter un agent, prendre un bon

bateau. Si bien que chaque arbre, chaque oiseau, je clignais des yeux en les voyant, pour en faire apparaître un plus vrai à leur place ou leur enlever cette forme exotique, qu'il faut cligner des yeux, en Europe, pour leur donner; j'avais égaré le pain, le vin, les hors-d'œuvre ; j'avais égaré les hommes, les enfants, les femmes; j'avais perdu les animaux, les légumes. Quel désordre ! Du haut du rocher, j'apercevais ces arbres à branches écrasées, ces lianes à bout perdu comme l'envers d'une tapisserie; j'avais mis ma vie du mauvais côté; j'avais retourné la mer sur sa surface déserte... J'attendais... Déjà dans ce temps éternel tout se dissociait de mon passé. Alors que, les premiers mois, j'avais gardé mes heures de prière, de repos, de repas, que je m'étais crue obligée chaque jour de déjeuner, de dîner, de souper,... maintenant je vivais de bananes ou de mangues heure par heure. J'avais au milieu de la nuit des heures de veille qui ne me semblaient pas prises sur le sommeil... J'attendais... Par bonheur les moments qui aiguisent l'attente en Europe n'existaient point ici. Pas de crépuscule, pas d'aurore. Nuit et jour se succédaient plus rapidement que par un bouton électrique. Alors que préparée à la mélancolie je m'asseyais au bord de la mer, la tirant doucement à moi d'un mouvement qui devait là-bas découvrir un tout petit peu le Pérou, doubler le Chili, face au soleil couchant, attendant toutes ces fausses couleurs du soir qui dans Bellac donnent à l'âme ses vrais reflets, attendant que la lagune devînt violette, les champs de nacre orange, les arbres pourpre, le ciel vermillon, à peine le soleil commençait-il à rougir qu'une main le lâchait et que tout n'était plus que nuit. Une nuit toujours éclatante, laiteuse, qui passait sur le monde sa couche de nacre, et qui soudain, au bout de douze heures, me donnait à un jour aussitôt pompeux et rutilant. J'étais déversée sans arrêt de cette conque d'argent à cette conque d'or. Toute la nuit tombait sur le premier appel de la mélancolie. Tout le jour se levait sur ma première angoisse. Ce monde en laque et en obsidienne n'acceptait pas plus le chagrin que la pluie. Donc bientôt ma tristesse, je l'oubliai et la laissai en moi s'arranger toute seule comme une tumeur.

Mais il est temps que je vous décrive mon île...

*
* *

Vous allez être déçus. Non pas qu'elle ne fût comble des arbres les plus beaux, de ces minéraux qui servent d'étalon pour juger les autres mineraux et sont à eux ce qu'aux métaux est l'or, de ces papillons sur la présence desquels se juge une collection. Mais je ne pourrais vous dire le nom de ces merveilles. On avait négligé à Bellac de m'apprendre la faune et la flore équatoriales. Sans trop de peine, j'identifiai les cocotiers, les oiseaux de paradis, mais ce fut tout. J'emploierai donc à tort, pour vous parler des plantes, tout ce qui me reviendra des mots exotiques, palétuviers, mandragores, mancenilliers, tout ce que m'a appris de botanique le grand opéra, et pour vous décrire la plus belle volière du monde, ou des mots un peu simples : la poule écarlate, la pie cramoisie, ou, pour que le décor ait l'air situé, les trois ou quatre mots que l'on retient par dérision, à dix ans, après une lecture de voyage en Guinée, et qui servent à surnommer des camarades, ptemérops, gourah Morandi et Mucuna.

Sur mon île, dessinée comme un signal à terre dans les camps d'aviation, première bordure en corail et en nacre, seconde ceinture de cocotiers, troisième de fleurs et de gazons, au centre deux collines dans des forêts vierges, les zones vertes étincelant le jour, celle des coquillages la nuit, à midi juste deux petits lacs s'allumant au faîte des mornes, tous les oiseaux du Pacifique venaient atterrir. Des milliers d'oiseaux inconnus flottèrent donc autour de moi comme une langue nouvelle. Toute l'île au moindre vent était ébouriffée. Chaque fois que je levais trop vite les bras, je semblais secouer un tapis rouge ou bleu, et, au réveil, en les écartant pour bâiller, le découdre. Le vent d'Ouest poussait vers la mer des balles de duvet qui flottaient comme de faux cygnes sur la lagune, jusqu'au point où le courant les prenait et les emportait compacts, en oreillers, vers le Khuro Shivo... J'essayai de m'orienter dans cette volière. La présence de quelque oiseau reconnu par Jules Verne ou par la classe de leçons de choses m'eût appris ma place dans le monde. Je savais que le casoar annonce une terre toute proche de l'Australie, car il est venu de Tasmanie à pied, mais je cherchai en vain mon casoar...

que l'outarde annonce l'Afrique du Sud, mais pas d'outarde... que l'Équateur peut encore recéler des oiseaux préhistoriques, et quand j'apercevais, m'épiant de derrière un arbre, quelque tête dénudée avec un bec en vieille corne, j'avais peur, je me demandais s'il n'y avait pas là pour la soutenir un cou de reptile avec des poils, issu d'un corps hérissé de pointes en sparadrap avec des pieds palmés. Mais cette île était aussi à jour, pour les espèces à la mode, qu'un jardin d'acclimatation, et, pour ses plumages, qu'une maison de modes. Partout des paradisiers, des aigrettes, et les plumes de marabout ou d'autruche piquées sur de petits corbeaux. Partout, semblant pendre aux cocotiers par un fil, comme les poignées d'un cordon à tirer un rideau, la tête en bas, des perroquets ignorants encore de la langue humaine et qui ne répétaient que les cris du premier perroquet, ou bien grimpant à dix par le bec, et s'arrêtant échelonnés sur le tronc en ampoules de résine bleue, jaune ou rouge. Des kakatoès qui allaient tous les soirs coucher dans la seconde île, délirants à la rencontre des gourahs qui venaient de là-bas coucher dans la mienne. De-ci, de-là, des oiseaux dont j'avais vu la photographie dans le *Journal des Voyages*, celui qu'on appelait l'Oiseau Muet, et qui se posait toujours juste sur la branche au-dessus de l'oiseau qui chantait, ouvrant le bec sans émettre un son; celui qu'on appelait le Plus laid du Monde, que je reconnus aussitôt, le plus laid, car il paraissait avoir toutes les petites maladies humaines, si humiliantes pour les ténors et les jeunes mariées, des cors à ses pattes, des oignons à son cou, un compère loriot, et qui éternuait; — qui s'apprivoisa d'ailleurs le premier, ayant, tout comme les hommes laids, la beauté de son cœur. Des moineaux dorés, noirs et rouges qui en se posant devenaient des boules incolores; des merles au vol blanc sale qui se posant devenaient des poires de pourpre et d'indigo; parfois, sur la grève, je tombais sur une basse-cour travestie, sur des oies vermillonnes; des canards bleu-blanc-rouge, des dindes dorées et vertes, des paons carmin, et au moindre de mes gestes toutes ces couleurs changeaient comme dans un kaléidoscope. Des coqs, des poules, des pintades, mais sous la casaque d'un propriétaire milliardaire. Parfois l'arbre où l'on couvait, aimé pour ses branches

horizontales, sur toutes des femelles accroupies et le mâle debout, tous comme empaillés sur un arbre de Noël, mais leurs couleurs de plus en plus vives et les espèces de plus en plus grosses à mesure qu'on arrivait plus près du faîte, et aux dernières branches, le nid ne pouvait plus contenir les queues des paradisiers. Parfois une Mucuna Benettii me heurtait, ou se posait sur moi, c'est qu'elle n'avait pas vu encore de créature humaine ; elle me becquetait, c'est qu'elle confondait peau et écorce ; je sentais que certains eussent aimé vivre sur moi, être pour une femme ce que dans d'autres climats ils étaient pour le crocodile ou le rhinocéros, gagnés par la douceur d'un grand être, ne demandant qu'à m'annoncer mes ennemis. Tous familiers d'ailleurs, se laissant presque tous approcher et caresser, et en ce point seulement mon aventure ressemblait à un vrai rêve. Parfois d'immenses conciliabules entre les myriades d'oiseaux qui tissent, ceux qui fauchent, ceux qui cousent et ceux qui secrètent, ceux qui plantent des joncs et ceux qui plantent des coquilles, comme s'il s'agissait enfin d'établir un modèle de nid commun. Parfois, au coucher du soleil, un vol de pigeons nains s'abattant à la hâte sur un manguier auquel les chauves-souris pendaient le jour par grappes et les condamnant à errer jusqu'au matin. Un perpétuel quatre-coins sur chaque arbre, qui laissait flottantes des centaines d'ailes. Parfois des arbres combles, d'où j'enlevais à la main le plus gros oiseau, comme un fruit mûr, pour sauver la branche. J'essayais de les effrayer par des cris; tous alors se tournaient vers moi sur leurs perchoirs, me regardant ; par des gestes, alors tous me tournaient le dos, veuves et paradis fleurissant soudain l'arbre. Des oiseaux que je croyais terriens tombant soudain comme des pierres au fond de la lagune. Les grandes attaques des ptemérops contre les poivriers en fleurs, et leurs jabots ensuite à caresser, gonflés de grains. Tous mes mouvements, toutes mes habitudes ayant une escorte ponctuelle de couleurs; quand je mangeai des bananes, deux perroquets bleus; quand j'ouvrais des huîtres, deux plongeurs bistre ; quand je cueillais des mangues, deux bergeronnettes orange qui volaient toujours l'une avec l'autre, s'élevant, se posant à la même seconde, séparées par le même espace, pour que chacun de mes regards eût son rayon.

Les premiers mois, cette volière me sauva de la solitude, car la tendresse qu'inspirent les plumages je la prenais encore pour la tendresse des oiseaux.

Mais peu à peu je dus reconnaître que nous n'étions pas, eux et moi, de la même époque du monde. Les vertébrés, les mammifères me manquaient comme des compagnons de déluge. J'étais lasse de voir inoccupés autour de moi tous ces gouffres d'air où l'on m'avait appris, dès mon enfance, à loger des esclaves de mon poids, des chèvres, des chiens, des chevaux. Le soir, dans chaque rameau, mille boules décapitées, et seul un oiseau veillant d'une oreille ronde et visible sur tant de corps sans têtes. Jamais d'autres compagnons. Jamais de compagnons avec des yeux obliques, des yeux ovales, des paupières, toujours ces deux petites cymbales qui se recouvraient la nuit de cuir blanc. Jamais de ruse, de tendresse, d'intelligence ; on sentait que le premier chat, la première mangouste n'étaient pas encore nés. Jamais, comme je le voyais émue à la campagne, les corps de femelles peu à peu doucement distendues, les chiennes avec leurs petits, les larges vaches avec leurs pis, les biches lourdes de leurs faons, et la vie ne se transmettait dans cette île, entre des êtres toujours maigres, comme une jonglerie, que par des œufs verts ou violets piqués de brun. Jamais d'êtres pesants, jamais même de ces petits animaux qu'on met sur un sentiment qui flotte comme un presse-papier, le blaireau sur la malice, l'hermine sur la douceur; les tortues avaient disparu quelques jours après mon arrivée, et je craignais, dès que les oiseaux s'assemblaient sur le rivage, ou s'alignaient sur les lianes comme sur des fils télégraphiques, qu'ils ne m'abandonnassent tous en une seconde. Je les sentais à la merci du moindre souffle qui annoncerait, à faux peut-être, l'hiver ou le typhon. J'en avais mis deux en cage, pour qu'il me restât du moins, s'ils partaient tous, deux compagnons vivants : je les changeais chaque jour, et je les avais quelques heures plus agités et plus ardents, comme si c'était seulement leur air et leurs couleurs que je changeais. C'était d'ailleurs peine inutile ; tous restaient là, butant à cinquante mètres de l'île contre une muraille factice. Oiseaux migrateurs au centre des saisons, affolés comme la boussole placée sur le pôle même.

Un geste de géant, et tout ce qu'il y avait de vivant dans l'île était balayé, à part moi. Je me sentais souvent à la merci d'une brouille subite avec ces oiseaux, qui ne comprenaient pas, et qui le jour où je les aurais vexés ou effrayés à mon insu, sans me laisser justifier partiraient pour d'autres îles, abandonnant leurs œufs. J'étais douce, avec chaque espèce, et méfiante et souple, comme quand l'on vit avec un dieu inconnu, flattant hypocritement par des éloges l'Oiseau Laid, félicitant tout haut le Muet de son chant. Mais, sans le leur dire, feignant de chercher quelque bijou, du même regard qui voulait un bateau sur la mer, je cherchais un animal dans l'île ; et il advint que je découvris (c'était tout ce que le Pacifique avait pu faire pour moi, c'était mon seul enfant avec lui) un oiseau qui avait des poils, un bec qui avait des dents, un bel ornithorynque.

*
* *

Ce n'est pas vrai qu'un navire passa, un matin, à peu de milles ; ce n'est pas vrai que je n'avais encore rien de prêt, ni projecteur, ni étoffe, pour lui faire signe. Je voyais trois bandes blanches à sa cheminée. Je pourrais aujourd'hui retrouver la Compagnie, et savoir les noms de ceux qui vinrent si près de moi. Je courus sur la grève en m'agitant, en faisant de grandes ondées d'oiseaux ; muette, sachant combien mes cris étaient inutiles. C'était l'époque où je portais encore une tunique; du promontoire, je l'agitai, la plus indigne des héroïnes; pour des hommes, qui du moins ne virent pas, je me mis nue.

Ce n'est pas vrai qu'alors je voulus mourir de faim. Que je m'étendis le corps dans l'eau, pour mourir aussi noyée. Que je laissai ma tête hors de la mer, contre un caillou, pour mourir aussi d'insolation. Que je pensai à tout ce qu'il y a de plus vil et de plus bas dans le monde, pour mourir aussi d'indignité. Que j'ouvris autour de moi toutes les morts comme des tuyaux à gaz, et j'attendis. Mais toutes les morts s'écartèrent, appelées vers des besognes plus riches loin de cette enfant seule. Le soleil disparut. La mer se retira. Tout le ciel me donna soudain des nouvelles d'Europe:

sur la nuit de grosses étoiles poilues tremblotaient, comme, sur le parapluie du camelot près de la Brasserie Universelle, les fausses araignées en laiton... Dieu me promit que je repasserais près de là, côtoyée par des autobus... Dieu me promit qu'un jour, dans ce magasin près de la Madeleine, j'irais acheter pour mes enfants de fausses araignées, de fausses sauterelles, des cigares qui éclatent... J'étais sauvée...

Ce n'est pas vrai que j'usais mes jours à me poncer les jambes et à les frotter d'une poudre de nacre qui les rendait d'argent même sous les rayons du soleil. Bientôt ce fut mon corps entier. Je n'avais plus qu'un grand chapeau ou une ombrelle. Après les quelques mois où le plus confiant s'entête à vivre en naufragé, toujours sur la grève, mesurant de l'œil les arbres comme de futurs bateaux, m'obstinant à chercher des hameçons pour ces truites qui se laissaient prendre à la main et des pièges pour ces oiseaux qui ne savaient pour vous éviter, comme en Europe sur votre fusil, que se poser sur votre bras même, je renonçai à être autre chose qu'une oisive et une milliardaire. Je tendis des écrans de plumes de cocotiers à cocotiers, y attachant parfois pour quelques heures des oiseaux vivants, car les plumes des plus beaux s'assombrissaient une fois tombées. J'eus des centaines d'énormes perles, que je pêchais à la plongée, que je ne savais pas percer et que je portais au cou et aux genoux comme des billes dans de petits filets. J'avais des parfums de résine fraîche mêlée aux pollens ; des lotions obtenues de mon arbre à sucre ; toujours trop capiteuses, mais, une fois enduite dans l'eau de la source et puis séchée par le soleil, j'étais certainement ce qui sentait le meilleur de l'archipel entier... J'avais mes onze poudres de riz, celle qui me rendait scintillante, de nacre pilée; celle qui m'assombrissait ; celle qui me teignait de rouge; celle, plus chair, que j'eusse mise à Limoges pour le bal du préfet, et je me séchais dans de grandes feuilles d'un bananier gris comme dans du buvard... Européenne sacrilège, tout ce par quoi les Polynésiens honorent leurs morts, je le faisais à moi-même. Ces châteaux de bois au faîte des arbres où se consument leurs cadavres, je m'y étendais, remuante, sujet d'étonnement pour de petits éperviers venus d'îles où l'on mourait ; je m'enduisais

d'huile de palme et de mica, et tous ces honneurs et soins qui calment les fantômes, j'en étais moi-même adoucie. Si je me négligeais un jour, par chagrin, mon fard s'écaillait vite, et mes plus petites tristesses semblaient des sorties d'orgie, mais cela passait vite. Et enfin vint le premier soir où, de calme, j'allai dormir dans le centre de l'île, au lieu de m'étendre près de la mer, parallèle à je ne sais lequel de ses mouvements, juste au centre de l'île, sacrifiant par paresse la moitié des hasards d'un sauvetage...

Ce n'est pas vrai que j'embrassais l'ornithorynque ; que je fouillais dans sa petite poche, que je n'y retrouvai rien, pas de lettre oubliée. Il se plaignait doucement par des cris de canard. Que je grattais le renflement près de son crâne. Il remuait la queue comme un chien. Que je le gavais de petits œufs. Il battait des pattes de devant comme un castor.

*
* *

Tous les jours maintenant je contournais l'île à la nage jusqu'au point d'où j'avais à la traverser dans toute sa largeur pour revenir au promontoire. Avant d'avoir franchi la zone de sable et de corail, j'étais déjà sèche. Puis venaient les cocotiers et cinq minutes d'ombre. Je faisais un détour pour aller appuyer ma main, les cinq doigts grands ouverts, dans cinq petits rameaux écartés de la même branche, qui formaient à s'y méprendre une main, avec phalanges et phalangettes, car tout ce qui ressemblait dans l'île à un être de ma race, j'en avais maintenant l'inventaire... Puis venait la plaine, coupée des trois ruisseaux, avec les secteurs alternés de gazons et de catleyas, semés de champs de tournesols pareils à nos topinambours où tous les perroquets prenaient leur pâture, les plus gourmands se précipitant, les ailes déployées, pour manger à même les soleils. Confondues autour d'un seul disque jaune, toutes les couleurs parfois de l'arc-en-ciel, chacune avec son cri. Puis, une fois contourné le balivier brisé par la foudre qui ressemblait à une statue d'homme, presque à un homme, après les petits marais taillés en plein corail d'où montaient en jets d'eau, avec un oiseau voltigeant au-dessus au lieu d'un œuf, des orchidées hautes de

dix mètres, une sorte de pré où mes pas étaient étouffés, où les oiseaux se taisaient, où les innombrables fleurs étaient sans parfum, et qui me donnait, surtout à moi si nue et si poudrée de nacre, un sentiment d'inexistence ou de champ des enfers. Des luttes sans bruit, et presque immobiles, et entre animaux que rien, même la haine, ne semblait devoir assembler, des oiseaux-mouches en débat avec des araignées, de petites oies le bec pris entre les lèvres de grenouilles géantes, des crabes de palmier enlaçant des couleuvres. C'est près de là que d'un tronc lisse sortait une hanche, une hanche de femme entière, toujours au soleil, chaude comme si la métamorphose venait juste d'avoir lieu, et je la caressais, un peu curieuse, comme si venait d'avoir lieu, à cette place, la faute qui vous fait changer en arbre, l'attaque par des dieux lascifs ou l'accès d'un trop grand orgueil. C'était l'endroit aussi où le bruit des cascades était devenu égal au bruit de la mer sur les récifs, et la forêt s'ouvrait par mille trous dorés comme un gâteau de miel. J'y pénétrais, inconsciemment, par celui d'où je voyais sortir le plus gros oiseau. Je marchais sur des catleyas quatre ou cinq fois plus larges qu'en Europe, mous et cassants sous mes pieds comme des cèpes. Je me hâtais suivant une liane de glycine, et arrivais par elle à des clairières de jasmins et de passeroses où j'aspirais de tout mon souffle, comme si c'était cela l'air, des parfums violents à tuer. Chacune était un cimetière, là un arbre au pied duquel étaient les cadavres d'énormes pies-grièches; là, un cercle de gazon sur lequel finissaient leur vie, après mille ans de voyages de l'un à l'autre pôle, les tortues. Il y en avait des dizaines, dont seules subsistaient les carapaces, toutes de même exacte grandeur, toutes mortes au même âge. L'œil, le vrai œil humain encastré dans le mancenillier, avec l'iris percé par moi, contemplait tout cela... Enfin la clairière centrale, avec de petits aigles dormant parés de deux taches aux épaules et qui semblaient des scarabées; avec des paonnes tristes gardant à peine autour du cou un peu de cette braise qui inonderait au printemps tous les paons de mon île... avec ce rocher d'où tombaient les lichens en chevelures de femmes; avec, à mes pieds, des morceaux de bois pourris qui avaient l'air de

mâchoires, d'arcades sourcilières, de coudes humains... Tout cela n'était point seulement imagination. J'ai vu depuis les noms donnés par les savants à ces apparences humaines; l'œil de bois fut bien nommé par Littré *nodus oculus*; le lichen *capilla Irenei* par Buffon, et ces deux fûts lisses et courbés, sur lesquels j'allais m'asseoir, dont j'enlaçais le haut tronc, Blaringhem les dénomma *osculus Rodini*... C'est de là que j'apercevais, lancés au-dessus de la forêt comme des torches échangées par des jongleurs, les oiseaux de paradis...

***

Telle était mon île, trop scintillante, avec des jours où la nacre, les coquillages étaient faits au Brasso ou au Faineuf, et tremblante parfois de petitst remblements de terre, quand un corail poussait plus vite que les autres ou que trois madrépores discutaient. Toutes ces couleurs, tous ces catleyas géants buvaient ma solitude et ma tristesse comme un buvard, Si bien qu'il me semblait souvent non pas être égarée, mais être morte. Mais avoir commencé cette migration qui vous entraîne d'astre en astre en modifiant vos molécules. Sur une étoile de millième grandeur, de quatre à cinq kilomètres, j'étais devenue fille-oiseau. Déjà pour dormir je me surprenais à mettre ma tête sous mon bras, et il ne me restait plus guère, de la contradiction humaine, que de me sentir, le jour, plutôt sœur des oiseaux de nuit, la nuit, sœur des oiseaux de jour.

V

Cette innocence de l'île, après m'en être réjouie, j'en fus déçue. J'eus moins de respect pour cette nature ; je fis sur elle, pour la taquiner ou l'insulter, toutes les expériences qui m'auraient coûté cher dans cette France qu'on proclame innocente. Je goûtai les baies qui ressemblent à nos baies empoisonnées, je me repus de belladone, de ciguë frite, sûre qu'elles ne contenaient qu'un suc niais et docile. Je dormis à l'ombre d'arbres à feuilles de noyer, je goûtai à de

grands champignons écarlates; en France j'aurais pris la tavelée, l'onglée, la paupiérite, mais la solitude vaccine contre tous les maux. C'était lassant de voir ces palmiers naïfs sur lesquels seul un crabe montait et redescendait, selon le soleil, comme un poids de pendule. Les larges feuilles piquantes dans lesquelles j'étendais mon bras jamais ne se refermaient sur lui, et pas une fleur qui essayât de mordre ou de retenir même mon petit doigt. Ces massifs d'héliotropes, ces bosquets de tournesols qui agitaient lentement et unanimement leurs têtes vers le soleil comme les girls dans les music-halls, ces perroquets qui faisaient un succès à mes moindres mots, ces échos, ces paradisiers familiers comme au paradis même, ces gourahs qui demeuraient paisibles sur leur branche même quand je criais, ou daignaient tout au plus se soulever, par politesse, de la hauteur dont on soulève un chapeau (pour partir affolés dès que leur parvenait quelque écho d'écho imperceptible pour moi), cette nature en somme qui ne gardait point ses distances avec un être humain, paralysée par le bonheur, par l'impuissance à faire venir des continents ses conduites de venin, et dont les réflexes, oiseau qui s'envole, lézard qui fuit, ne fonctionnaient jamais, même en frappant au bon endroit ; parfois elle m'exaspérait. Jamais un rayon coupé par un nuage, ou vous échappant soudain, tous trempant dans l'océan ou dans la terre et tenus par un pêcheur endormi qui jamais ne les relevait ; jamais un poisson fuyant devant vous, car le soleil ni la mer n'avaient non plus leurs réflexes, et il fallait chatouiller les truites pour tirer d'elles quelque vague révérence. Peut-être un homme eût-il obtenu plus de réaction de cette île qui restait sous moi placide comme un cheval sous un cavalier-femme. Pourtant je devenais un être plus fort et habile, je grimpais, je nageais, de petites boules rondes, des muscles glissaient à chacun de mes mouvements sous ma peau ; mais pour me donner des oiseaux peureux, des arbres esclaves, il eût fallu dix ans au moins de feu ou de massacre. Toutes ces racines qui étaient de la réglisse, toutes ces herbes folles qui étaient de la vanille, ces troncs qui étaient du lait, ces pierres qui étaient des perles, il eût fallu au moins un couple humain pour en refaire, comme en Europe, des

morceaux de bois stériles, ou de l'ivraie. Mon cœur aussi était devenu inoffensif... l'île s'était glissée entre le monde et moi comme un mastic non conducteur, une terre isolante, entre les joies humaines et moi, et même les douleurs...

Les joies, j'y avais renoncé, ou du moins j'y renonçais, les jours où provoqué par la prière ou l'espoir, j'entendais en moi ce déclic qui d'une âme modeste et médiocre la change en âme élevée, ou, comme la manette d'un Kodak, en âme avec nuage, ou âme à larges horizons. Mes joies, voir une ville un jour de foire ; voir dans la rue défiler une armée ; voir un théâtre et le corps nu de l'actrice touché par dix mille regards qui arrivent à ne pas se heurter dans ce réduit; voir les piscines, où l'on se précipite à vingt jeunes filles après un faux mouvement de la première qui vous a toutes traversées jusqu'à la dernière, voir les queues pour entrer au vélodrome, attendre vingt minutes debout dans un restaurant comble, voyager une nuit dans un train bondé, tout cela, mon Dieu, j'y renonçais ! Mais j'avais honte que ma seule souffrance fût justement d'être en dehors de la douleur humaine. Mon cœur était condamné pour toujours à battre sans à-coups, à n'être plus qu'une machine en moi, qui ne s'accélérait même plus tant j'était entraînée si je courais ou je nageais. Je contenais, je nourrissais un fils égoïste qui jamais ne naîtrait. Il est dur d'être bonne et charitable dans un paradis. J'essayais de me raccorder à distance avec cette tristesse, cette douleur que saisons et villes distribuent dans les pays sous une infaillible pression, j'allais chercher mes derniers souvenirs au-dessus de mon naufrage comme le bateau au-dessus de la place où il a à relever un câble ; en vain ; pas un battement de plus à mon cœur. C'était ici une malchance de n'avoir jamais été pauvre, battue, malheureuse, de n'avoir jamais vu un seul accident, de n'avoir jamais vu un seul mort. Ma pensée s'attachait à mon grand-père comme à celui qui me mènerait du moins aux environs de l'agonie, car il était mort deux jours après ma dernière visite. J'étudiais son visage. Je revoyais ce faible sourire quand je lui montrais un fruit ou un légume de son jardin, lui laissant croire que je l'avais cueilli au hasard, choisissant toujours le plus beau, de sorte qu'il pensât, toute l'année de sa mort, l'année bénie. Je le

revoyais détournant d'un mot, sans paraître les remarquer, les flatteries de ces voisins qui ne reculaient pas, pour le consoler, devant les consolations les plus viles, ne lui lisant dans le journal que les accidents mortels arrivés à des enfants, recouvrant de maladies à brève échéance les hommes les plus immunisés par la gloire : Rostand condamné par ses poumons, Clemenceau par sa rate... Il m'appelait au contraire à son chevet, moi qui étais alors un assez clair miroir de l'existence, il m'attirait au-dessus de son visage, voyait son souffle laisser sur moi une buée légère, une légère angoisse, souriait de cette faible preuve de sa vie... sourire qu'il appela trois fois sur des lèvres soudain détendues, le jour où je partis, où je rouvris la porte trois fois, quand la voiture vint me chercher, revenant du couloir, puis du seuil, puis du marchepied — trois fois, comme un cercueil... Grand-père, que pour moi j'ai enterré vivant ! Or, en vain je pensais à lui, mon cœur continuait sans hâte sa petite tâche. Comme j'étais peu faite pour le malheur ! L'imagination même m'en était interdite. J'étais d'une famille et d'une ville heureuses ; je n'avais voulu lire que les romans heureux; et maintenant, comme un enfant sans don devant un piano où il doit apprendre seul à jouer, j'essayais d'imaginer le malheur humain, maladroitement, avec un doigt... Un homme écrasé par un train... Une femme partant pour l'hôpital... Un enfant malade du croup... Un homme suicidé à son bureau... La femme arrangeant le couvert, l'attendant... Je déroulais en moi des sortes de litanies ; le fils perdu, le fils voleur, le fils assassin, le fils guillotiné ; la fille amputée, la fille idiote, la fille écrasée... En vain, pas un battement de plus à mon cœur... Je doublais, je triplais ces visions, comme l'hérésie le fait parfois du Christ lui-même, comme le font des hommes les grands romanciers, trois filles gâtées par les gendres et se détournant de leur père, trois filles noyées le même jour... trois fils se haïssant, trois frères écrasés... En vain. La pensée me venait qu'à Paris, dans le moindre visage aperçu dans la rue, j'aurais trouvé un rébus nouveau de malheur, je rappelais ces inconnus entrevus à des carrefours, ces vieilles dames hésitantes avec lesquelles on a dû polker une seconde sur le trottoir, ces ouvriers qui déjà pour me la cacher baissaient la tête, mais tous m'échappaient, ces

êtres que je voulais mener au malheur se débattaient avec obstination ; je les voyais au contraire se mettre à rire, gagner la poule au giblier, Du moins parfois j'essayais de croire que par télépathie j'étais renseignée sur le mal qui advenait ; ce clignement des paupières, c'est que mon tuteur (ici il était midi) s'éveillait brusquement à minuit, paralysé... Cette tristesse soudaine, c'est qu'Anne ne vivrait pas vieille... Mais que de fois seraient morts doublement ou triplement tous ceux dont je crus ainsi recevoir la dernière onde!.. Ces remous sur mon cœur comme d'une barque qui passe au large, des inconnus seuls, je commençais à le croire, me les envoyaient... ou alors, c'est qu'Anne dans certaines journées était morte huit fois, Simon dix... Alors, pour pouvoir enfin pleurer, je n'avais plus de remède que de penser à une broche (de corail justement le premier petit morceau que j'eusse vu de cet élément sur lequel je devais vivre), le premier cadeau qu'on m'eût fait, que j'avais perdu dans une fontaine, qui m'avait fait haïr tout un jour ces gens qui ne plongeaient pas pour me la rapporter, car je pensais si peu qu'elle dût s'épanouir ensuite dans l'Océan et me sauver.

***

Par bonheur, l'île eut à cette époque besoin de moi. Pendant quelques jours le courant qui contournait les récifs puis perçait la lagune pour effleurer le promontoire porta des amas de feuilles ou des îlots d'arbres entrelacés, tantôt à demi penchés, tantôt droits, comme dans les gravures le Mississipi. Ils avaient de larges fleurs... Peut-être le vent ne pouvait-il détacher leur pollen, peut-être était-ce des espèces que la nature devait approcher entières des autres espèces et des autres îles, plantes qui s'aimaient à la manière des hommes. Mais, du plus grand, je vis une liane se détacher, nager, accoster, s'enrouler autour d'un arbuste : un boa. Je le tuai le soir même, dans son sommeil, mais non sans qu'il eût mangé deux gourahs... Une semaine plus tard, c'est par en haut, comme les assiégés par les aviateurs, que je fus ravitaillée en crainte; un épervier, qui, lui, avant d'être atteint par ma fronde, eut le temps de goûter un spécimen de tous mes oiseaux. Puis, sur un de ces îlots dérivants, je

crus apercevoir une bête à pelage, ocelot ou couguar, que j'empêchai de se jeter vers moi en le menaçant tout le long de la grève d'une branche allumée...

J'étais touchée des dangers qu'avait enfin courus mon île. La seule attaque peut-être que devait y faire le mal, la Providence m'avait mandée de Bellac pour y répondre. Mon cœur avait battu trois fois, comme chez ceux qui vont aimer... Un jour aussi, je découvris un aligator de vingt centimètres ; je savais qu'il lui fallait bien des années pour devenir terrible, dix ans au moins pour mordiller avec fruit l'ornithorinque, vingt pour saisir par la patte un échassier; jusqu'à nouvel ordre je le gardai dans un bassin, puis il disparut, et il n'y eut plus d'hypothèque, même à dix ans, sur mon animal ou sur ma main, même à vingt ans sur mes oiseaux.

*
* *

Seule?... Pas tout à fait... Les personnages que nous inventions au couvent, celui qui claque les volets, qui agite les futaies, et que nous appelions le Novice... ; celui qui brise la vaisselle, qui se prend les pieds dans les cordes, qui renverse les tubs à minuit dans la villa endormie, et que mes cousins, du nom du fonctionnaire le plus maladroit de Limoges, appelaient le Contrôleur, ces deux-là, fidèles, à travers Atlantique et Pacifique, me rejoignirent. Un jour je fus réveillée de ma sieste pas des tôles tombant d'un toit.

— Le Contrôleur !

Toute une semaine en effet le Contrôleur sévit sur l'île, vite au courant d'ailleurs, et ce premier bruit inexplicable fut le seul bruit d'Europe auquel il eut recours. Mais des noix de coco tombèrent juste sur des crabes et les écrasèrent. Je trouvai une tortue éclatée, des oiseaux pris dans des lianes : il avait passé là... Puis, un jour, deux petits nuages partis de l'Ouest allèrent s'installer à l'Est avec autant de dignité que pour un quadrille, le vent se mit à souffler, et le Contrôleur passa la main au Novice. Les arbres furent éventés jusqu'au dernier fond de leurs troncs creux et par tous les trous il en sortait une fumée rousse avec les oiseaux. Tout ce qu'il se permettait en Limousin avec les feuillages, les

ramures, les frondaisons, le Novice le fit avec les feuilles de bananier, les palmes... Les oiseaux à plumages ras, seuls, osaient se poser au hasard, mais les queues des paradisiers et des veuves revenaient en rafale par-dessus leur tête à leur moindre faux mouvement. Toutes les plaisanteries qu'il se permettait là-bas avec mes robes, il les essaya sur moi nue. Et bien d'autres ensuite me visitèrent, de ceux qui se nomment dans les pensions de jeunes filles l'Architecte, Coco ou Casimir, qui pelaient en une seconde des régimes de bananes, qui changeaient en glu le sirop d'érable, qui faisaient reparaître sur moi, par rougeurs inexplicables, des traces de jarretelles, de corset ou d'épaulettes..., dont j'ignorais les noms, et qu'une vraie sauvage eût créés dieux, tant leur malice était vivante. Mille souffles, mille petits fracas, mille petites présences qui tournoyaient autour de moi, mendiant cette divinité qu'ils savaient par les livres de Spencer plus facile à obtenir en Polynésie que dans le reste du monde. J'étais assaillie de leurs ambitions. Je les comprenais d'instinct. Un bruissement dans les catleyas juste au lever du soleil qui eût voulu être dieu du rayon rouge. Une fulguration sur les tournesols, qui eût voulu être déesse du rayon vert. Une plainte dans la forêt, qui suppliait, qui demandait presque d'une voix humaine à être le dieu du silence. Un rugissement des grosses orchidées, comme d'un phonographe, pour la place de dieux des pollens... Quand je passais sous l'arbre à racines retombantes toujours un coup sur l'épaule, net, et brutal, de celui qui voulait devenir peut-être dieu des caresses. Une ambition sans bornes des moindres reflets dans les eaux, les sources, et qui gagnait des poissons isolés, soudain figés et ridicules. Les demi-appels, les demi-éclats des modestes qui ne voulaient être que demi-dieux. Une flatterie unanime qui me conviait à me croire d'essence royale pour que tous alors sous mon couvert pussent se précipiter à la curée des noblesses. Un nuage tout rond, quotidien, qui défilait vers midi devant moi, fardé et poudré, comme Esther devant son roi, avec la secrète prétention d'avoir un grade entre les cumuli; les brisants autour de l'île qui voulaient faire de moi avec leur bruit de feu une Walkyrie éveillée; la mer, qui parfois s'écar-

tait de l'horizon comme un gâteau de son moule, que je n'aurais eu dans ces moments qu'à retourner, déesse. Je me refusais à combler ces vœux enfantins. Le Novice et le Contrôleur gardèrent seuls une existence officielle au milieu de leurs rivaux du Pacifique. Je me détournais du nuage, du rayon avec l'humeur du prince qu'on sollicite. Je me gardais de certains gestes comme s'ils allaient conférer d'eux-mêmes, ainsi qu'il arrive parfois au roi d'Espagne s'il se couvre ou s'il tutoye, des titres à tous ces démons. Je disais vous aux oiseaux, à l'île. Je me méfiais aussi de moi-même, je savais que les femmes créent, même sans l'enfantement, et d'elles-mêmes, des êtres toujours plus grands qu'elles. Je ne voulais donner à aucune crainte, à aucun espoir, à aucun parfum dans l'île le droit de se dire mon égal. Souvent, le soir, quand toutes les forces déchaînées du vent, de la mer, de l'archipel m'assaillaient ; quand je les écoutais mendier, désorientée malgré tout comme une mère qui n'a pas donné de nom à ses nombreux enfants ; quand, petites et éternelles, elles me découvraient sous mes plumes ou mes feuillages et tiraient sur moi comme sur l'anneau de la trappe qui leur ouvrirait tout ; quand je me redressais au milieu de leur jubilation ; quand elles m'éventaient, me flattaient dans tous les recoins de mon âme, touchaient de vraies mains mon corps, caressant ma peau par sa doublure, mes yeux par leur envers, voyant dans cette fille de France leur unique chance d'arriver jamais à la divinité; et quand les parfums s'en mêlaient; et quand l'odeur des glycines devenait si forte que je fronçais les sourcils comme en Europe quand le gaz est ouvert ; et quand chaque futur démon, croyant me tenter en me laissant lui choisir jusqu'à son sexe, se mettait à ma merci pour son genre d'amour ; quand il eût suffi de mon consentement, d'un clignement de mes yeux pour leur faire cette liberté que seule, à mille lieues à la ronde, je pouvais donner; quand j'entendais soudain, au milieu de leur voix déjà familière, le cri nouveau d'un collègue venu du bout de l'Océanie, en m'apprenant ici ; quand ils m'assiégeaient, dédaigneux de quelque vraie reine polynésienne d'une île voisine, parce qu'ils me savaient, élève de la pension Savageon, plus riche en mots magiques, en noms illustres, plus nourrie de poèmes

et de gloires et qu'ils désiraient tout à coup un titre européen ; quand je chassais le vent de la main comme chez nous un insecte, la mer du pied comme chez nous un chien, mer imbécile qui s'offrait toute en ce moment même pour échanger son terrible nom plébéien contre un petit mot caressant ; quand je leur disais : tu ne me feras pas dire que tu es Eole, que tu es Orphée, tu n'es que le vent, tu n'es que le catleya, tu n'es que la mer ; et que le soleil et la lune au-dessus de ces vanités, leur nom de Phébus et de Phébé collés sur eux comme un nom sur une gare, m'approuvaient ; alors, parfois, faut-il le dire ? un regret me prenait de n'être point aussi avide qu'eux, une envie de sacrifier un peu de ces trésors en moi à mon éternité ; seule avec tant de mots merveilleux à mon service, un désir de choisir les cent plus beaux pour moi-même et, pour narguer tous ces démons anonymes, de couvrir d'appellations divines mes mains, mes genoux et jusqu'à mes pensées. Je succombais une minute à cette couronne qu'on m'offrait. J'étais malgré moi plus compassée, je me promenais d'un pas plus noble dans l'île, je forçais mon regard à plus d'éclat, plus de domination ; toute nue, j'allais comme avec une traîne. Déjà rusée comme un faux dieu, connaissant les habitudes des astres ou des éléments, comme les enfants qui comptent trois, pour faire partir le train, je disais « couche-toi » au soleil devant mes démons ébahis, quand le soleil touchait l'horizon. Mais le sentiment hiérarchique est le plus fort dans une âme latine. La pensée soudaine de ces gens en Europe que je sentais mes vrais maîtres, ces receveuses de tramways qui vous égarent, ces agents qui vous martyrisent, ces cochers qui vous enferment en des boîtes puantes, ces taxis, refuges et plateformes où je n'avais été et ne serais jamais à mon retour qu'une esclave payante, m'égayait et m'enlevait toute prétention, même en cachette, à être dieu. Je sortais du rayon où malgré moi je m'étais logée, comme d'un déguisement.

Les mois passaient. J'avais vite appris à compter par lunes. Je me réjouissais des pleines lunes comme d'un salaire, comme chez nous des fins de mois, heureuse d'avoir roulé de mes yeux cette boule à la maturité. Mais déjà j'étais à l'étroit dans ces époques trop petites. Ce désir trimestriel

de vagabondage qui me poussait autrefois aux couturières, aux modistes, je lui obéissais encore, c'était le désir de saisons ; mais je n'arrivais pas à en découvrir. Rien dans l'île qui m'eût permis encore de distinguer un automne ou un hiver. Parfois une frange rose aux feuilles d'un arbre semblait indiquer un arrière-printemps, un été à sa fin, mais l'arbre voisin n'en était que plus vert. Parfois la lune était mince et transparente, on voyait les étoiles au travers comme en été, mais le soleil n'était pas d'un degré plus fort, et tous deux ne vivaient pas ici aux dépens l'un de l'autre. On avait déposé au pied de chaque arbuste une année entière qu'il consumait lentement à sa guise. Je crus découvrir qu'une sorte de tilleul perdait son feuillage ; je m'en réjouissais ; ainsi je verrais du moins des bourgeons pousser, des rameaux verdir : je venais chaque jour ramasser chaque feuille, j'allumais le feu à leur tas, de cette loupe qui me faisait voir toujours deux ou trois fois grandeur nature l'objet que j'allais détruire ; je pus une minute voir une feuille morte trois fois plus grande, un automne trois fois plus grand que ceux d'Europe... mais bientôt je compris le malentendu, l'arbre était mort pour toujours. Pas de saisons. Je cherchais leurs traces des heures entières, dans les collines, dans les gazons, obtenant une minute un faux printemps grâce à mille perruches d'un vert nouveau sur un bosquet, un faux hiver toute une nuit grâce aux faux givres de la nacre... mais désorientée dans ma marche et mes promenades, comme si l'on m'avait enlevé, avec elles quatre, mes quatre points cardinaux.

Or, un matin, je fus éveillée par des cris d'oiseaux inconnus. L'île tout entière n'était que vacarme. J'essayais de voir ces nouveaux hôtes qui venaient de s'abattre par myriades autour de moi. Mais je ne distinguais, immobiles sur leurs branches ou à leur place habituelle, que les mêmes gourahs, les mêmes passereaux, les mêmes adjudants. Des improvisations entières de rossignols, des chants de merle, de canari, mais j'essayais en vain d'apercevoir les chanteurs. Enfin je compris... Ces cris partaient de mes oiseaux. Ces myriades de chanteurs étaient logés chacun dans un de mes compagnons muets. Ce sifflement à volutes sortait de ces pigeons qui d'habitude gloussaient. Ces cris de merle, de la demoiselle à aigrette

qui parlait jusqu'ici par des ricanements. Les paradisiers à cordes vocales en zinc s'étaient attendris soudain et modulaient. Ou j'assistais à un miracle, ou je voyais se délier une corde dans le gosier et le cœur des oiseaux, y compris les ptemérops, qui donnaient un bruit d'accordéon. Ou bien (mais quel miracle plus grand encore !) c'était le printemps...

J'étais un genou en terre, à l'affût de ma saison. C'était bien la lumière si pure qu'un moucheron y paraissait une bulle dans une vitre, mais les oiseaux s'occupaient bien des moucherons ! C'était bien le soleil à la fois d'un demi-degré plus frais et plus tiède, et le moucheron, laissant tomber l'île comme un lest, plein d'aventure, s'envolait directement vers le soleil ! Sentant l'herbe pousser, les branches craquer de sève, les oiseaux évitaient de se poser et voltigeaient chacun au-dessus de ce qui allait être un bourgeon nouveau. Les outardes alanguies couvaient des oignons de renoncules comme des œufs. La jeunesse se posait sur les coraux, les perroquets, les baobabs. Le mot jeune s'ajoutait dans ma pensée à chaque mot, comme une baladeuse, au printemps, s'ajoute à chaque tramway d'Europe : la jeune Océanie millénaire, les jeunes vieux kakatoès ; mon chagrin, mon désespoir je les sentais en moi devenir des chagrins, des désespoirs jeunes et forts. A un bleu plus pâle on reconnaissait les gouffres les plus profonds du ciel. C'était l'espoir attaché à la queue de chaque oiseau comme ces papiers roulés dans les classes aux pattes de la mouche. C'était l'eau de mon ruisseau le plus placide soudain frétillante et froide comme une eau de montagne. En une nuit, les carapaces des tortues, les peaux des lézards, étaient plus claires et frottées que des peignes ou des portefeuilles, ceintes aussi de gribiches d'argent et d'or. Tout ce avec quoi se fait le printemps en France, la neige, les glaciers, il sembait qu'un dépôt en fût caché au centre de l'île. Un afflux vert partait de l'attache des feuilles de bananiers et poussait la sève jaune vers le haut de la feuille, comme dans une chevelure teinte la vraie couleur. Tous les insectes à tous les arbres grimpaient droit comme des coccinelles. Ces carabes lumineux de nuit voletaient en plein jour comme des lampions qu'on a oublié d'éteindre au lendemain d'une fête, mais leur petite flamme

était la seule chose obscure. Les feuilles des palmiers s'ouvraient toutes en craquant comme les mains du squelette qui ressuscite. Les poissons, devinant cette couche de jeunesse abattue sur la mer, la déchiraient de leur nageoire dorsale toute hors de l'eau. Dans la coupe des vagues, on apercevait des bancs de harengs affleurer l'air même de tous leurs flancs argentés, et soudain, preuve suprême, — de quel oiseau partait ce cri, de quelle grue de Numidie, de quel colibri, de quel martin-pêcheur ou de quel adjudant — j'entendis le coucou !

Trois jours dura ce printemps. Trois jours où les plantes et les oiseaux s'exaspérèrent. Tous les feuillages des cocotiers, des palétuviers, toutes les tiges s'étaient relevées, et je n'en reconnaissais plus les ombres. Au-dessous de ces branches retroussées, les oiseaux apparaissaient plus nus et plus vifs comme des dessous irritants. Les lianes resserraient une étreinte défaite par l'année écoulée d'un centimètre. Pour la première fois, les oiseaux-mouches volaient par couples, le mari signalant les parfums défendus. Sous les fourrés, de grosses taches d'un soleil tango, c'étaient les roues des coqs qui se battaient. Parfois, arrêtée par un de ces fils blancs qui barrent en mai nos vergers, je ne bougeais plus, je m'entêtais à rester prise dans ce filet d'Europe. Puis, le soir du troisième jour, tous les paradisiers luttèrent ; un seul, le plus faible et le plus petit, fut tué, et, comme si la plus légère proie de l'île lui avait suffi, le printemps disparut. Les fleurs déjà perdaient de leur éclat comme les plumes d'un oiseau tué. Heureuse encore si d'ici le printemps prochain j'avais trois jours d'hiver !

***

D'autres mois passèrent. Celui où je fus mordue par un poisson, celui où je me coupai le doigt, et ils marquaient sur moi comme des coches. Entre les eaux pures et les fruits j'avais maintenant ces habitudes ou ces sciences qu'on prend en Europe entre des vins et des cuisines. Il y avait une source que je préférais ; je savais mon meilleur bananier, ma meilleure mangue. Ce que l'on ne peut distinguer sans diplôme, je le confondais peut-être encore ; je fus malade, et me crus triste. Je grelottai de fièvre et crus que j'avais froid. Soudain je

sentais des ressorts de mon âme, insoupçonnés, éclater comme des baleines dans une étoffe qui vieillit, et me révéler mes vraies qualités. Je découvris un jour que j'étais brave, de cette façon, à un craquement en moi. Désormais je renonçai à la peur. Un autre jour, je me fis honte, — car je ne souriais plus, j'étais sans vivacité et toute terne, délaissant mes poudres et mes onguents; je m'insultai; je me répétai que je n'étais tout de même pas une Russe, une Allemande pour prendre ainsi au tragique ma vie. J'avais à jouer le rôle d'une Française seule dans une île ; j'avais, en me prenant le pied dans une liane, à faire mille grâces aux lianes ; je décidai qu'un jour par semaine, du lever au coucher, quel que fût le temps, je serais gaie. Je fixai même cette première fois au lendemain, et j'attendis avec angoisse, comme un rendez-vous avec un inconnu, cette entrevue avec mon ancienne gaieté... Nuit longue, visitée par toutes ces ombres qui se précipitent sur les cœurs un peu éclairés... mais au terme de laquelle je sentis un sourire manger par le milieu mon visage. Le soleil se levait de la mer sans débat... Près des cacaos embaumés, je m'éveillai comme jadis près de mon chocolat... Je souriais, mes yeux se plissaient, mes joues se pinçaient, ma gaieté se pendait à mon visage par mille pinces comme un linge qui va flotter... Mais ce n'était pas la gaieté qui me revenait seule, c'était une pudeur que je ne connaissais plus. Jamais Américaine, jamais Italienne seule dans une île ne regarda avec plus de bienheureuse gêne, dans la loupe son unique glace, son corps, son unique corps. Une mangue que je pressais trop fort, éclata, m'inonda. Jamais Cubaine, jamais Liménienne, jamais Orientale nue ne reçut sur elle avec plus de rougeur une mangue éclatée... et toutes les coquetteries qu'une Française vêtue de plumes rouges peut faire au soleil levant, je les fis jusqu'à midi... C'est ainsi qu'en moi rien n'obéissait plus très bien aux commandes, que je trouvai je ne sais quelle variété d'innocence en cherchant la gaieté, et, la semaine suivante, en cherchant la piété, je ne sais quelle ardeur d'architecte qui me fit transporter des arbres, tisser des lianes ; puis de peintre, qui me fit découvrir dans cette étendue étincelante les trois ou quatre points sensibles qu'il fallait percer et par où les couleurs particulières se donnaient

vraiment aux hommes : un coquillage, qui donnait le vermillon, une fleur, qui donnait le bleu, et une petite carrière qui donnait un blanc de céruse; car l'île toujours ne se crut obligée de sécréter que cette résine française, et je n'en usai d'ailleurs que pour accentuer toutes ces apparences dont je vous ai parlé et qui semblaient humaines, pour souligner de violet tous ces yeux contenus dans les écorces ; teindre de blanc les branches qui ressemblaient à des bras ; les vers, les chenilles, les insectes furent tenus par ces couleurs à l'écart des hanches en mancenillier, des cous en palmes ; tous les chemins par où la pensée pouvait gagner un corps humain avaient ainsi leurs écriteaux... Pauvre compagnon, épars dans le bois vivant, yeux, bouches, lèvres bousculés par la sève végétale... seul compagnon...

*
* *

Il devait y avoir plus d'un an que j'étais naufragée, quand je pus enfin partir pour l'île d'en face. J'étais devenue bonne nageuse, et plusieurs fois déjà j'avais pris ce départ, mais toujours le courant m'avait ramenée à la grève. Je découvris un jour qu'après avoir fait le tour de mon île, ledit courant s'infléchissait à nouveau vers l'autre. C'était un chemin facile, indiqué d'ailleurs par des bandes d'oiseaux qui suivaient les poissons. Je partis curieuse, mais sans espoir. La fumée qui montait de là-bas, j'avais vite deviné que c'était celle d'une source chaude, comme dans mon île. J'avais seulement l'impression de changer de plateau dans une balance, pour vérifier je ne sais quelle pesée de moi-même. Je partis. Tous les ennuis d'ailleurs qui s'accumulent pour le lancement d'un grand bateau, je ne les évitai pas avec mon seul corps. Un jour j'eus une crampe et dus rentrer. Le lendemain, je déchirai mes pieds à un récif et dus attendre la guérison. Enfin, un matin où le courant se jalonnait d'oiseaux dormants comme de bouées, la mer toute opalisée comme de l'eau de Cologne où l'on a versé de l'eau, trop d'eau, je partis, escortée jusqu'au large par mes oiseaux favoris. En évidence près de ma grotte, sur une planche, j'avais écrit, comme la concierge qui s'est absentée une minute, en anglais et en français, — comme une concierge instruite : Je suis dans l'autre île, je reviens...

VI

Mon voyage fut facile. Pour parler comme les protestants dans leurs récits de naufrage, Dieu fit qu'un gros poisson que je croyais torpille en me heurtant n'éclatât pas. Dieu me fit couper des assises de belles ablettes étagées et immobiles comme des élus dans un Tintoret. Dieu (non sans avoir empli ma bouche à deux reprises de sa grande humeur salée) me fit découvrir à travers les récifs un canal, prendre pied, ma tête dépassant, sur une lagune, et soudain, comme si Dieu ouvrait enfin ces deux oreilles condamnées depuis un an au seul chant des oiseaux, Dieu me laissa entendre aussitôt des clameurs, des glapissements, des sifflets et des aboiements. Puis Dieu, pendant que je secouais ou débouchais du petit doigt mes oreilles pleines d'eau, fit miauler, hennir, barrir et trompeter. Tous les cris des animaux les plus bruyants, celui de l'hippopotame, du chat, de l'onagre, et des cris inconnus qui devaient être ceux de la girafe ou du yack, m'accueillaient, mais ils partaient du sommet des arbres. J'étais déconcertée de trouver si peu d'harmonie, pour la première fois où elle daignait me reparler, dans la voix de la nature. Ainsi le sourd dont la guérison arrive un jour à la salle de concert, alors que l'orchestre entame la symphonie cubiste. Tous les cocotiers ronflaient comme des tuyaux d'orgue.

— Oh ! Oh ! — criai-je... Mais déjà j'avais deviné. Je n'avais pas peur.

A ma voix l'orchestre se tut. Tous les oiseaux de l'île volèrent et se réfugièrent derrière moi ; reconnaissant la reine des oiseaux et celle dont la présence partage les espèces volantes des espèces invisibles. Mais, à l'extrême cime des arbres, reprenait déjà son vacarme toute une faune ventriloque de rhinocéros et de zèbres. Je levai les bras, et, comme si ce geste de reddition déclarait ici la guerre, je fus bombardée aussitôt de noix de coco, de bananes, de noisettes et de tous les échantillons de ce que je pourrais jamais manger dans cette nouvelle île. Mais je ne pouvais voir aucun des singes. Je ne m'éloignais pas du rivage, prête à plonger si c'était une race trop grosse. Les plus gourmands et les moins dévoués à la

patrie des singes, au lieu de noix et de bananes pleines, m'envoyaient des coquilles et des pelures qui, elles, flottaient. Puis j'entendis des cris d'enfant qu'on bat et je vis, dégringolant de liane en liane sans qu'aucune pût le retenir, un singe ridicule, à peine plus gros que les singes pour orgues de Barbarie (le dernier que j'avais vu de cette taille était habillé), qui se tournait de face vers moi, qui ne put même garder cet équilibre, et dont je vis soudain le derrière bleu. Tous les autres, indignés de voir trahir ainsi à la fois leur présence et leur secret, s'enfuirent, et la verdure fut trouée de cent taches indigo. Je les vis d'arbre en arbre sauter, comme un ramoneur surgir de chaque cocotier, se poursuivre chacun comme le dénonciateur, disparaître. Puis, dans le voisinage, je les entendis pousser ensemble la même clameur, une exclamation provoquée sûrement par quelque autre bête, mais cette fois unanime, et dont l'accord prouvait que passait là-bas un être sur lequel les singes ne sauraient avoir d'avis et de cris mélangés comme en ce qui regarde une jeune fille de Bellac... un boa peut-être, ou un fauve... Mais je n'avais pas peur, j'avançai...

Joie, pour qui ne sait plus ce qu'est un œil, sans gaine blanche, un œil autre que l'œil des oiseaux, un œil enfin décousu par le vrai canif, pour qui a cherché des semaines un poisson à yeux ovales, d'apercevoir à chaque minute, né d'une minute de silence, un petit animal neuf, une paire d'yeux. Des rats, qui bondirent à la mer, annonçant faussement que l'île allait sombrer. Des cobayes. Des musaraignes. Je les suivais d'un regard étonné d'avoir à ne point s'élever, habitué par les oiseaux à une vie verticale dont j'étais ce matin sortie... Sur le sable, sur la partie de l'île où j'aurais eu le plus de chances de trouver une trace humaine, j'avançais, essayant de la démêler dans mille empreintes de singes avec la patience de celui qui cherche, dans un champ de trèfle, le trèfle à quatre feuilles... De loin j'entendais d'ailleurs encore les singes, — à nouveau discordants, c'est qu'ils pensaient à moi... Puis j'entrai, la zone des cocotiers franchie, dans un haut gazon planté de tiges de rosiers, toutes sèches — des hommes jadis avaient passé là — et partout, au lieu de ces taches colorées et stupides qui m'accompagnaient hier encore, des glissements, et bientôt, me regardant de ce regard par

lequel dans mon enfance il avait pris ma confiance, rabaissant cette oreille qui avait conquis ma tendresse, remuant ce nez qui lui avait donné mon amour, un lapin... Partout, me regardant à travers un animal, à travers ce décor de mon existence ancienne qu'était une antilope, un chat, une fouine, les deux yeux d'un petit acteur. Partout, au lieu de ces bruits fripés de plume, des bruits de pas, de trot, de galop, un rythme d'Europe qui me redonnait la lenteur et la vitesse. De beaux oiseaux rouges et verts montaient à chaque instant sous mes pas, tout droits, comme les fusées italiennes qu'on lance pour distraire un criminel de son crime, un savant de son travail, mais je ne levais plus les yeux. Je heurtais du pied de gros œufs orange, placés là pour retarder ma course vers le lièvre ou le blaireau, mais je ne les ramassais plus. Toute ma journée se passa à tourner à rebours un cinéma de mon enfance qui me rendit les cochons d'Inde, les écureuils. Quand j'entendais les herbes froissées, quand un buisson ondulait, au lieu de n'avoir à penser comme dans mon île : c'est le vent d'Est, c'est le vent d'Ouest... de ma mémoire s'échappait, la raclant doucement s'il avait des piquants, un nouvel animal : — C'est un pécari, me disais-je... C'est un iguane... C'est peut-être un tatou... Chaque insecte, chaque plante me donnait, comme à un créateur, l'image, l'attente de l'animal qui vivait d'eux : des blattes? ma mangouste n'était pas loin... Des abeilles? attention aux petits ours... Des carabes dorés? j'allais voir un carabier. De naufragée, d'épave, j'étais promue Alice aux pays des merveilles. Plus qu'elle encore j'éprouvais ce délire intérieur que donne l'idée du singe bleu, et cet apitoiement sur le mal humain que donne le tatou, et ce dévouement pour la patrie que donne la petite antilope grise, et cet amour des savants, des poètes, que donne l'antilope rayée. Chaque motte de l'île tombée à la mer devenait un rat musqué, une loutre, et la regagnait aussitôt, lui redonnant en vie et en poil tout ce qu'elle perdait de roche et de feuillage. Un élan encore de l'île, et j'allais voir les racines plongées dans l'eau s'agiter, devenir des trompes, le tronc tacheté des viellis devenir un cou de girafe. Puis, comme si les fruits étaient vivants, d'un arbre que je secouai, entre vingt fruits, un écureuil tomba sur

mon épaule. Déjà, il avait glissé le long de mon corps, je n'avais attrapé qu'une prune écrasée, mais j'avais enfin été frôlée par autre chose qu'une aile et qu'une écaille, par un de ces êtres qui donnent plus à l'homme que des chapeaux et des peignes, par un de ces êtres destinés à orner, non plus notre tête, mais notre corps, par un être de ma chaleur.

Je vois maintenant qu'il eût été trop violent, trop dangereux pour moi de retrouver tout de suite, sans intermédiaire, des hommes... Mais un beau soleil, ce jour-là, projecteur d'Europe, projetait sur ces bêtes de petits défauts, de petites qualités qui ne me rendaient qu'à une douce et enfantine humanité. Tous les animaux des fables étaient là, qui m'avaient, à dix ans, quand je croyais les humains sans défaut, amenée à croire au mal, à la légèreté, à l'égoïsme ; les mêmes, lapins, rats et belettes. J'étais à nouveau dans un pays où mon esprit et mon cœur d'autrefois se monnayaient et avaient cours. Que sert-il d'être bonne, avec des poissons torpille et des truites arc-en-ciel? D'être obstinée avec des ptemérops et des gourahs? D'être voluptueuse avec des paradisiers et des poules? Je sentais qu'ici, en ce moment, chacun de mes gestes, observé par mille yeux, servait à faire battre un cœur et à me rendre déesse dans un cerveau d'antilope ou de musaraigne, et je ne refusais plus sur ce poil la royauté que j'avais dédaignée sur les moussons et les coraux. Puis une chevrette passa, une patte boiteuse, mal soudée à la cassure mais garnie d'un tampon goudronné : et, comme si je reconnaissais à une greffe sur un arbre le passage d'un homme, je me sentis, — le chat sauvage aussi y contribua un peu, surgissant tout à coup, ouvrant sa gueule rose, crachant vers moi, — inondée de tendresse...

C'était bien la tendresse d'Europe qui consiste à caresser un animal vivant, point celle d'Asie qui est de se tuer pour son chef, point la tendresse américaine, qui est de feindre, en dansant, d'avoir le pied pris à du chewing gum tombé à terre et d'amuser ainsi sa danseuse. J'essayai de saisir une de ces mille bêtes. Mais les plus familières à mon cœur s'enfuyaient le plus vite, et il ne me resta après une heure de course qu'un tatou, dont je ne savais que faire et qui attendait, stupide, comme au colin maillard quand on vous a fait prendre un passant inconnu. Je cherchais, à défaut d'eux-

mêmes, à atteindre leurs petits, à trouver un nid de chats sauvages, de renards, de blaireaux ; en vain. Une sarigue passa, que je ne pus fouiller. Les singes continuaient leur vacarme, tournant autour de l'île et s'ameutant de distance en distance comme les fanfares, au premier janvier, dans les bourgs, qui vont souhaiter la bonne année aux membres d'honneur. Parfois à un craquement, je les devinais au-dessus de moi, silencieux et immobiles jusqu'à la seconde où l'un d'eux, après un faux geste, devait choir, obligé de revenir chercher presque jusqu'au sol son adresse de singe. Alors ils battaient en retraite assourdissante... Mais déjà, attirée par des bananes toutes décortiquées dont je semais ma route, par des tranches de noix de coco entières, une guenon boiteuse me suivait. Je me retournai vers elle soudain, et alors au lieu de fuir, se roulant sur le dos, de trois pattes, la patte boiteuse écartée de cet honneur, elle me tendit son enfant. Il criait, mais ne résistait pas. Il me faisait des grimaces, mais il m'embrassait. Il me battait, mais regardait déjà par-dessus mon épaule comme d'un rempart, et, au premier geste berceur que je fis, dans un élan pour m'échapper, il s'endormit.

***

C'était bien dans la vie que je rentrais, car ma journée du lendemain, au lieu d'être faite d'heures interchangeables, se morcela en épisodes, comme en Europe. Il y eut l'épisode du tremblement de terre, celui de la mort de la guenon, celui du trésor.

Déjà le jour renaissait. Les feuilles de bananier combles de rosée chaviraient l'une après l'autre. C'est cette eau que j'aimais boire chaque matin après avoir pressé un pamplemousse au-dessus de la feuille même. Le son métallique que mon île rendait parfois était ici plus marqué encore. Des scies grinçaient, les feuilles de palmier se heurtaient au fracas du zinc ; avec les cris des singes autour de moi qui jouaient à eux seuls toutes les fables de La Fontaine, se rencontrant de face sur une liane au-dessus d'un gouffre et ne cédant point, tirant par la queue une guenon sur le dos qui étreignait une noix, l'un d'en bas parlant à l'autre d'en

haut qui mangeait une banane ; j'avais plus encore aussi cette impresson de me réveiller dans un jardin public, le matin, non loin d'une usine. Une mangouste passa au galop, j'eus le sursaut qu'on a au Jardin des Plantes quand la mangouste s'échappe, du regard cherchant je ne sais quel gardien... Mon petit singe passait de mon épaule à ma poitrine, comme la goutte d'eau d'un niveau, chaque fois que je me levais ou m'étendais... Je voyais sur la mer ces moutons et ces flocons que les appartements rendent le matin, gloire des femmes de ménage. Au-dessus de ces échafaudages invisibles que sans relâche bâtissaient les singes pour repeindre devant les cocotiers une invisible façade, avec leurs clameurs quand tombait une planche invisible, prise dans le filet que traçaient autour de moi martres, bigans et hérissons, les oiseaux-mouches heurtant des sphinx, qui modéraient leurs hélices puis rebondissaient vers le ciel... toute l'île travaillant pour moi comme un chantier... c'est alors qu'eut lieu le tremblement de terre...

Le soir, quand tout fut calmé, quand je n'ignorai plus, pour les avoir vus éperdus, aucun des animaux de l'île, quand les singes attirés par la lune d'un arbre se penchèrent vers la mer, glapissant lorsqu'un singe pâle tendait de l'eau la main vers le plus hardi d'entre eux, quand les antilopes s'endormirent d'épuisement, agenouillées, quand les familles d'écureuils chassés des troncs d'arbre erraient encore, couchant enfin chez des oiseaux, quand la mer, toute la journée secouée et battue, fut saisie aux quatre angles et tirée, tendue à craquer ; quand le jet d'eau de la source d'eau chaude baissa peu à peu ; à l'heure en somme où j'aurais dû être expulsée de ce jardin public, alors mourut la guenon.

Alors cette île ennemie, dont les petits à-coups terribles n'avaient pu me désarçonner, accrochée que j'étais à tous ses arçons, aux lianes, aux racines, voulut se venger dès le lendemain en m'humiliant, et en m'offrant, jouée par des animaux grotesques, la revue des deux grands jeux humains, que jamais je n'avais vue jouée par des hommes même, l'amour avec des tatous, la mort avec une guenon. Au milieu d'une clairière ronde pour l'amour, sur un rivage ouvert pour la mort, avec toutes les précautions de clarté et d'évidence de la nature

quand elle veut gagner au matérialisme un académicien, je vis les tatous s'aimer, la guenon mourir. Mais du moins la guenon mima en grande actrice ce qu'est en Europe la mort d'un ami d'un jour. Les amis d'un jour qui meurent le soir, relient dans leur esprit leur mort et votre rencontre, croient mourir de cette dernière, vous pardonnent. Ils vous montrent du doigt la place où ils souffrent... Ils acceptent la banane avec enthousiasme, la laissent tomber en frémissant de dégoût, embrassent votre main... Ils cherchent par contenance de petits poux sur votre grand bras nu et lisse... vous supplient on ne sait de quoi, de leur donner vite un nom, de ne pas les laisser mourir sans avoir du moins, une minute, un nom ; ils pleurent... Cette souffrance que les draps là-bas cachent et qui s'amasse sur leur tête, je la vis s'emparer du corps entier de la guenon comme une ciguë, ses pieds devinrent froids, puis ses genoux, ses mains firent le geste de plumer un oiseau, elle sacrifia un perroquet à son dieu des médecines, et, mourut, guenon, de la plus grande mort...

(A suivre.)

JEAN GIRAUDOUX

LA

DÉCOUVERTE DE L'ANGLETERRE

PAR LES FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE

I

On sait que le comte de Cominges, notre ambassadeur à Londres, lorsqu'il fut chargé par Louis XIV de lui faire connaître les grands hommes du pays, ne put trouver à signaler que des ouvrages en latin, et un certain Miltonius, plus célèbre d'ailleurs par son fanatisme politique que par ses talents d'écrivain. Bien que la fondation de la Société Royale eût fait quelque bruit et que la réputation scientifique et philosophique des Anglais commençât à naître, l'Angleterre était vraiment alors, pour un Français, une *terra incognita.*

L'émigration huguenote qui suivit la révocation de l'édit de Nantes fut le point de départ d'un commerce d'idées plus actif. On traduisit des ouvrages anglais et, en particulier, le *Spectateur,* qui fut longtemps pour nos pères le bréviaire de la vie anglaise. Des revues comme la *Bibliothèque anglaise,* la *Bibliothèque britannique,* se fondèrent en Hollande, dans l'intention expresse de faire connaître en France les publications d'outre-Manche; on y préconisait la tolérance religieuse,

à l'instar de l'Angleterre. Rapin de Thoyras exposa doctement l'histoire des Anglais, élucida les arcanes de leur Constitution et débrouilla le jeu des partis. Des voyageurs français ou suisses, protestants pour la plupart, décrivirent le pays et firent connaître ses mœurs. Mais il faut bien avouer qu'à l'exception des *Lettres* assez piquantes de l'« ingénieux M. de Muralt », dont Voltaire se souviendra, ces travaux, écrits le plus souvent en style « réfugié », ne pouvaient guère exercer une influence décisive sur l'opinion publique.

La vogue ne commença qu'avec Voltaire et l'apparition des *Lettres philosophiques*. Quoique les idées qui s'y trouvent exprimées se rencontrent déjà presque toutes chez des écrivains antérieurs, Voltaire n'avait pas tout à fait tort de se vanter — ou de regretter, suivant l'humeur du moment — d'avoir révélé l'Angleterre à la France. On pouvait ignorer les dissertations de Rapin de Thoyras et d'Armand de la Chapelle ; il était impossible de ne pas lire les *Lettres philosophiques*. Il fut donc entendu désormais que l'Angleterre était la terre classique de la liberté, que les Anglais étaient une nation de philosophes, que leur littérature était inégale, mais originale et puissante, qu'ils avaient le génie du commerce et qu'ils savaient honorer les gens de lettres comme il convient. Voltaire n'était peut-être pas convaincu que tout fût aussi parfait en Angleterre qu'il l'avait dépeint; mais on le prit au mot, et ce fut bien pis encore lorsque Montesquieu eut démontré, mieux que les Anglais eux-mêmes, toute l'excellence de la Constitution britannique.

Une anglomanie universelle s'empara de la nation. On traduisit à force tout ce qui pouvait se traduire, le bon, le médiocre et le mauvais, Richardson comme Milton et Lillo comme Shakespeare. On eut des fracs à l'anglaise, des courses à l'anglaise, des conversations à l'anglaise — où l'on se regardait sans rien dire — et même, assuraient les esprits chagrins, des suicides à l'anglaise. Vers la nouvelle Salente, c'était uu pèlerinage ininterrompu, que la guerre même ralentissait à peine; nos défaites n'avaient d'autre résultat que d'augmenter notre admiration pour nos vainqueurs ; tout au plus leur reprochait-on de nous montrer avec un peu trop d'ostentation dans l'abbaye de Westminster, le monument où le général

Wolfe foulait aux pieds le drapeau fleurdelisé. Presque tous les personnages marquants du siècle prirent l'un après l'autre la route de Londres. L'abbé Prévost y commença la publication de son journal, *le Pour et Contre*, et y recueillit la matière de maint épisode de ses interminables romans. Après Voltaire et Montesquieu, Buffon, Helvétius, d'Holbach, Brissot, madame Roland, Rousseau même y firent un séjour plus ou moins prolongé. Mirabeau, quelques années avant la Révolution, songeait à s'y fixer pour toujours. Linguet y faisait paraître les premiers numéros de ses *Annales*. Et à côté de ces noms connus, combien d'écrivains moins illustres qui revenaient en France avec des *Lettres* sur l'Angleterre, comme l'abbé Le Blanc ou madame du Bocage, avec un *Londres* en trois volumes, comme Grosley, avec un *Voyage philosophique* en deux volumes, comme La Coste ! Plus encore qu'un voyage en Italie, un voyage en Angleterre paraissait indispensable à tout esprit cultivé. Tout le monde s'écriait avec l'*Anglomane* de Saurin :

Avons-nous des hommes en France?
Des colifichets, et c'est tout.
Les précepteurs du monde à Londre ont pris naissance,
C'est d'eux qu'il faut prendre leçon.
Aussi je meurs d'impatience
D'y voyager. De par Newton,
Je le verrai, ce pays où l'on pense !

***

Ce n'est pas sans inquiétude, néanmoins, que l'on se décidait à franchir le détroit. Les Anglais, dit l'abbé Prévost, sont séparés du continent « par une mer dangereuse » ; c'est même, à son avis, la raison pour laquelle ils sont restés longtemps si peu connus et insuffisamment admirés. La plupart des récits de voyage s'ouvrent, en effet, par la description des tempêtes que leurs auteurs ont essuyées en passant la Manche. Pour une bonne traversée, comme celle de madame Roland qui eut un temps « tel que les dieux l'accordent dans leur sérénité », que de périls et d'aventures ! Parti de Rotterdam, César de Saussure resta huit jours en mer avant de parvenir à l'em-

bouchure de la Tamise. Mirabeau nous assure que son bateau faillit sombrer en entrant au port. Lorsque madame du Bocage arriva devant Douvres, la mer était si grosse que les marins décidèrent de transporter les passagers dans une barque jusqu'au petit port de Deal. Et tandis que son « compagnon de voyage » — c'est son mari qu'elle désigne par cet euphémisme — courait à la recherche des bagages, le matelot qui portait la poétesse pour la déposer dans l'embarcation laissa choir son précieux fardeau. Peu s'en fallut que la *Colombiade*, poème épique en dix chants, ne fût jamais écrite. Par bonheur, madame du Bocage tomba dans la barque même, où son mari ne tarda pas à venir la rejoindre et tous deux parvinrent enfin jusqu'à la côte, « mourants de faim, de froid et de peur ».

Dès qu'on avait mis le pied sur le quai de Douvres, on reconnaissait à un signe certain qu'on n'était plus en France ; les douaniers étaient polis, presque obséquieux. A vrai dire, les droits d'entrée étaient extrêmement élevés, mais ils n'étaient pas perçus « à la française » et ne se présentaient point comme une « exaction de commis ». On ne restait à Douvres que le temps nécessaire pour faire les préparatifs de départ ; la ville est peu intéressante, et les hôteliers ont la réputation d'exploiter les voyageurs. Grosley tomba dans une sorte de coupe-gorge, où il dut aller chercher lui-même son beefsteak à la cuisine et où on voulut l'obliger à se lever à trois heures du matin pour céder sa place à de nouveaux arrivants ; il s'y refusa d'ailleurs victorieusement.

Aussitôt donc qu'on a retenu sa chaise de poste, ou, si l'on voyage plus modestement, sa place dans la « machine volante » qui fait en un jour le trajet de Douvres à Londres, on se hâte de quitter cette ville inhospitalière. Le parcours se fait aussi commodément que si l'on avait à sa disposition son propre équipage. Il n'y a point de monopole, comme en France, et la concurrence est tout à l'avantage du public. Les voitures sont confortables, les chevaux excellents. Au lieu de les frapper à tour de bras, comme on le fait sur les diligences françaises, le cocher se contente, pour les exciter, de les toucher avec « une très longue baleine recouverte de crin et terminée par une cordelette », qui n'est le plus souvent

entre ses mains que « ce qu'est en hiver l'éventail dans celle de nos dames » : elle ne lui sert que de contenance. La route ne ressemble point à nos routes royales, larges, pavées et rectilignes. Elle circule capricieusement entre les domaines, en évitant de les morceler ; car la propriété est en Angleterre « une chose sacrée », à laquelle on ne touche qu'en cas d'extrême nécessité. Mais cette route étroite et sinueuse est bien entretenue, sans ornières, bien qu'il n'y ait ni corvée des chemins ni « génie des chaussées » ; on ne pense aux corvoyeurs « que pour gémir sur les lieux où ils sont connus ». Sur le côté du chemin, un espace est réservé pour les piétons, preuve évidente que les lois anglaises « n'ont pas uniquement pour auteurs et pour surveillants des gens à carrosse ». Parfois même un banc permet au voyageur fatigué de prendre quelque repos. La Coste, qui a lu Jean-Jacques et le *Voyage sentimental*, en est tout ému ; il fait arrêter sa voiture devant un de ces bancs qui lui rappelle les « soirs hospitaliers attribués aux peuples pasteurs » et soupire « d'un soupir délicieux ».

La campagne est admirable. Parsemée de bouquets d'arbres, coupée de haies vives que l'on taille avec soin, elle présente presque partout l'aspect enchanteur « d'un vaste et magnifique jardin ». La verdure y est plus belle qu'ailleurs, car

> ... l'Anglais sérieux à son ciel chargé d'ombres
> Doit des gazons plus gais et des pensers plus sombres.

Peu ou point de ces « palais fastueux dont les jardins d'agrément condamnent à l'inaction et à l'indigence le cultivateur dépouillé du champ qu'arrosèrent les sueurs de ses pères », mais des maisons de plaisance entourées d'un parc où la nature n'est point forcée, d'opulentes métairies autour desquelles de nombreux troupeaux paissent en liberté dans les champs, de jolies maisons de paysans, bâties en brique et couvertes en tuiles ; les « halliers couverts de chaume » sont l'exception. On sent que l'agriculture n'est pas, en Angleterre, écrasée d'impôts et que le paysan, libre de toute servitude, est maître chez lui. Ceux qu'on rencontre sont bien nourris, vêtus de beau drap, une bonne « redingote » sur le dos, et s'en vont à cheval, comme des gentilshommes. Les villageoises ont « un teint de lis et de roses » et, avec leur

costume de toile peinte, leur mantelet d'écarlate et leur chapeau de paille, elles font penser à nos bergères de roman. A côté du nécessaire, le superflu apparaît partout ; les maisons sont entourées de fleurs : « chaque chou a son rosier ». Tout se ressent de l'air de liberté qu'on respire ; il n'est pas jusqu'aux oiseaux, qui, sur le bord de la route, ne semblent annoncer par leurs chants « qu'ils sont nés *british subjects* ».

Par Cantorbéry, Chatham et Rochester, on gagnait ainsi Dartford où l'on couchait souvent lorsqu'on arrivait à la nuit tombante. Les abords de Londres ont, en effet, la réputation d'être fort dangereux après le coucher du soleil. Ils deviennent alors le domaine des brigands de toute sorte, « gentilshommes de la route », qui opèrent à cheval, ou simples *footpads*, qui travaillent à pied. La liberté anglaise s'oppose, paraît-il, à ce qu'on prenne des mesures efficaces pour en débarrasser le pays ; il faudrait une police nombreuse et bien organisée, qui pourrait devenir entre les mains d'un gouvernement peu scrupuleux un instrument de tyrannie : on préfère les brigands. Ceux-ci forment donc une institution reconnue, dont les Anglais ne parlent pas sans une certaine fierté ; on se contente, lorsqu'il faut traverser une zone dangereuse, de préparer à leur usage une bourse spéciale, la bourse des voleurs, qu'on leur jette dès qu'ils se présentent à la portière avec leur politesse habituelle, le chapeau dans une main et le pistolet dans l'autre. Ceci n'empêche point, d'ailleurs, qu'on les pende sans miséricorde chaque fois qu'on peut mettre la main sur eux, et La Coste, grand partisan des idées humanitaires qui avaient cours à la veille de la Révolution, trouve même qu'on est bien dur à leur égard. Ils tuent rarement, en somme, car « l'Anglais, perverti par le besoin, ne cesse cependant jamais de ressentir la pression des préjugés moraux »; et puis, n'est-ce pas la société qui est, au fond, la vraie coupable? « Il y a de l'absurdité, et même de la cruauté, à punir ces misérables du crime de la nécessité qui les force au brigandage. »

En dépit de ces beaux sentiments, La Coste coucha prudemment dans l'excellente auberge de Dartford ; il ne vit donc pas de brigands. Grosley non plus, car il avait pris soin de voyager le dimanche, jour où l'on en rencontre rarement,

à ce qu'il prétend : les « gentilshommes de la route » observaient sans doute, en bons Anglais, le repos dominical. En définitive, le seul qui ait aperçu ces redoutables bandits, dont on parlait tant, est Mirabeau; encore ne les vit-il que de loin, car ils eurent peur :

Nous avons eu en voyage des *gentlemen*. Combien le peuple a de sens! le sobriquet des voleurs est ici le mot gentilhomme! Ils ont observé et tâté deux ou trois fois notre petite troupe. J'étais décidé à ne leur accorder rien, parce que je suis loin d'avoir trop d'argent; j'avais mis les dames en avant, seules dans une chaise, trois hommes dans celle qui suivait, et un cheval (*sic*). Notre ordre de bataille était si bon et notre contenance armée si simplement fière et ostensible, qu'ils nous ont laissé passer.

De Rochester jusqu'à Londres, la route longeait presque continuellement la Tamise, sur laquelle montaient et descendaient majestueusement des felouques, des bâtiments marchands, des vaisseaux de haut bord, « leur mâture et leurs voiles agréablement confondues avec le feuillage ». On ne tardait pas à apercevoir dans le lointain, sur les collines de la rive septentrionale, la « ville souveraine... qui montre la Tamise et son port superbe, et semble dire : Qu'oseriez-vous me comparer? que l'Océan, que les mondes apportent ici leurs tributs ! » Ce n'est pas sans émotion qu'on la contemple; on se croirait volontiers « transporté sur les bords du Tibre, au temps où il donnait des lois au monde ». Malheureusement, l'entrée dans Londres est une déception. En traversant le pont de Westminster, qui mène à la ville neuve, on se précipite à la portière pour apercevoir le magnifique panorama que doit former l'immense chenal de la Tamise. Hélas ! les Anglais, gens utilitaires, se sont préoccupés avant tout d'empêcher les suicides et ont, à cet effet, surmonté leur pont d'une balustrade très haute, très massive et très serrée. Les désespérés en sont quittes pour se jeter dans le fleuve à un autre endroit, mais la Tamise est devenue tout à fait invisible pour les passants.

Reste maintenant à s'inquiéter du logis. Les hôtels à la française sont rares et coûteux : « le mot hôtel indique la grandeur et la dépense ». Il convient donc d'adopter les habitudes anglaises, c'est-à-dire de louer, au mois ou à la semaine, une chambre meublée chez des particuliers. Pour un prix qui varie

entre une demi-guinée et une guinée par semaine, on trouve sans peine une chambre convenable dans le quartier français qui est situé, comme maintenant, aux abords de Leicester Fields et de Soho Square. On peut prendre ses repas à la taverne ou au café, ce qui n'est pas l'usage en France pour les gens comme il faut. Les Anglais « se moquent de ces sortes de délicatesses » ; un ministre traite ses invités à la taverne ; un député à la Chambre des Communes, s'il a faim, entre, comme un homme libre qu'il est, dans le premier restaurant qui se trouve sur son chemin. Mais les tavernes et les cafés de Londres sont assez chers et le deviennent de plus en plus. On signale bien encore, vers 1780, un établissement, situé « dans Princes Street, vis-à-vis le clocher de Sainte-Anne », où l'on peut avoir pour un shilling, à 2 heures 5 minutes, un « dîner de poète, à crever » ; c'est une exception. Un « modeste dîner » que fit La Coste en 1784 nous donne une idée des prix auxquels il fallait s'attendre :

Bouillon sans corps, quoique à la purée de pois, un schilling	1 livre 2 sous 6 deniers
Une tranche de bœuf grillé, du poids de 4 ou 5 onces, un schilling	1 livre 2 sous 6 deniers
Deux côtelettes de mouton sur le gril, un schilling	1 livre 2 sous 6 deniers
Quatre pommes de terre et une saucière de beurre, un demi-schilling	11 sous 3 deniers
Une carafe de vin de Porto, deux schillings et demi	2 livres 16 sous 3 deniers
Total	6 livres 15 sous

Pour vivre économiquement, il est préférable de prendre pension dans la maison que l'on habite. Le *boarding house* est déjà une des institutions fondamentales de Londres, et moyennant 15 à 20 shillings par semaine, on sera convenablement nourri, mais à l'anglaise : « De la viande de boucherie rôtie ou bouillie, des légumes bouillis (jamais fricassés) assaisonnés sur l'assiette d'une sauce au beurre et du jus de rôti, des pommes de terre, quelques jours de la semaine le rôti froid, et du fromage pour dessert ; rarement du poisson, voilà l'ordinaire. »

Il faut renoncer à boire du vin. Non seulement il est très cher à Londres — une bouteille de porto coûte de 2 à 3 francs,

une bouteille de bourgogne 7 francs — mais il est de qualité plus que médiocre. Les marchands de vin de la capitale sont « les premiers chimistes d'Angleterre » ; ils ne se contentent pas de « multiplier » le bourgogne, le bordeaux ou le porto, ils le fabriquent. Grosley prétend tenir d'un « maître de l'art » la recette du vin de Londres qui, suivant lui, a pour base « un jus de navets bouillis jusqu'à entière dissolution », additionné de jus de griottes et de mûres sauvages, d'un peu de bière et d'un peu de litharge. Ce mélange donne, « après une légère fermentation, le vin de porto que consomment les cabarets et les guinguettes ; on le fait entrer, *suivant l'art*, à plus légère ou plus forte dose, dans les vins de Bordeaux et même dans le vin de Bourgogne ». A ces compositions trop savantes, un Français préférera le « vin du pays », la bière forte ou *porter*, qui est nourrissante et qui, en tout cas, ne fait pas de mal ; si l'on en boit avec excès, elle ne produit que « l'effet d'un purgatif très doux ».

*
* *

Le gîte et le couvert assurés, on peut entreprendre l'exploration de la grande ville. La première impression que l'on éprouve est celle de l'immensité : Londres, qui ne couvrait peut-être pas alors la dixième partie de la surface qu'il occupe aujourd'hui, faisait à nos pères l'effet d'une colossale agglomération de bâtisses et d'êtres humains. Des rues nouvelles, des quartiers nouveaux surgissent de tous les côtés, surtout à l'ouest ; et Linguet ne plaisante qu'à moitié lorsqu'il suggère l'idée d'établir des relais de poste pour parcourir ces vastes étendues. Mais si Londres est, sans contredit, plus grand que Paris, a-t-il également une population supérieure? Sur ce point, les avis diffèrent et chacun défend son opinion d'autant plus aisément qu'aucune statistique digne de foi n'existait ni à Londres ni à Paris. La majorité penche cependant pour Londres, avec raison d'ailleurs.

A défaut de relais de poste, on dispose pour parcourir la ville des moyens de locomotion les plus variés. Sur la Tamise qui est encore, comme au moyen âge, le « chemin silencieux » entre Westminster et la Cité, quinze mille bateliers, dit-on,

se tiennent à la disposition des voyageurs. Les barques, munies d'une petite tente d'étoffe écarlate qui protège les passagers contre le soleil ou la pluie, sont élégantes et légères. Les bateliers les conduisent avec adresse au milieu des autres embarcations qui se croisent en tous sens, « presque en aussi grand nombre que les hommes sur les trottoirs des rues » ; on ne trouve à leur reprocher qu'une verdeur de langage toute « républicaine », qui n'épargne même pas les personnages les plus considérables et qui leur avait valu, comme aux marchands de poisson de Billingsgate, une réputation universelle.

Sur terre, quatre cents chaises à porteur attendent le client dans le « quartier de la Cour » et plus d'un millier de fiacres offrent leurs services au passant. Ces fiacres qui, dans les temps anciens, n'étaient pas toujours d'une propreté méticuleuse, sont devenus fort convenables à la fin du siècle. Les chevaux sont bons, l'allure est rapide, — trop rapide même, car le pavé est formé de « roches presque rondes », telles qu'on les tire de la carrière ; de sorte qu'une course au grand trot dans les rues de Londres est un exercice qui rappelle à l'excès le fameux « trémoussoir » de l'abbé de Saint-Pierre [1]. Nos ancêtres se plaignent continuellement d'être « roués ». Cet inconvénient mis à part, il n'y a que des éloges à faire de la corporation des cochers. Ils circulent au milieu d'un trafic intense avec une habileté consommée et ces embarras de voitures qui sont la plaie de Paris n'existent pas à Londres. Quand deux voitures s'accrochent, ce qui arrive tout de même quelquefois, les cochers restent calmes et n'échangent point d'injures ; « chacun descend de son siège, porte les roues, les dégage avec des peines incroyables, sans prononcer une parole inutile ». Les cochers de Londres sont donc polis, du moins entre eux. Ils sont également fort honnêtes, et comme le tarif est très compliqué et qu'on ignore généralement la langue, le mieux est de leur présenter la main pleine de pièces de monnaie, pour qu'ils y prennent leur dû. L'abbé Coyer va plus loin ; il se porte garant non seulement de l'honnêteté des cochers de Londres,

1. Le trémoussoir ou fauteuil de poste était un appareil inventé par l'abbé de Saint-Pierre pour imiter, par un mouvement horizontal et vertical, les secousses d'une chaise de poste, agitation que les médecins assuraient être un remède à la mélancolie, aux vapeurs, à la bile, aux obstructions du foie et de la rate, etc. Il eut son heure de célébrité, et Voltaire l'expérimenta.

mais de leur sobriété : ils n'ont, affirme-t-il, « jamais soif » !

Malgré tout, le meilleur moyen de voir la ville est encore de s'y promener à pied. Il est vrai que les rues de Londres ont en France une fâcheuse réputation. On raconte que la populace est « la plus insolente canaille » du monde, qu'elle s'amuse à pousser dans la boue tous ceux que leur costume fait reconnaître pour des Français, que les enfants s'installent aux fenêtres pour cracher sur les étrangers qui passent, que l'on ne peut faire quatre pas dans la ville sans être insulté, sans être obligé de se battre à coups de poing et sans risquer d'être assommé. Il y a dans ces racontars une forte part d'exagération. Le peuple de Londres aime à s'amuser et ses divertissements, il faut l'avouer, ne sont pas toujours du meilleur goût. C'est ainsi que le domestique de Grosley étant allé voir pendre quelques coquins à Tyburn « fut assailli par deux ou trois polissons » et fit spectacle pour la foule. « Sir Jaquett (Jack Ketch), maître des hautes-œuvres, prit part lui-même à ce badinage et, entrant dans le cercle, il frappa de la main l'épaule du patient. » On commençait à le tirailler par les basques de son habit et par sa cadenette, lorsqu'il fut délivré par trois déserteurs des gardes-françaises qui buvaient dans un cabaret du voisinage.

Mirabeau fut victime d'une mésaventure du même genre un jour qu'il se promenait en compagnie de « son Henriette » (madame de Nehra) et d'une autre dame, toutes les deux empanachées à la mode de Paris. Un certain « Aristophane de cabaret » se mit à chanter devant eux, « avec les gestes les plus démonstratifs et les expressions les plus libres, des cantiques très peu spirituels » qui divertirent infiniment l'assistance. Les voyageurs furent tirés de ce mauvais pas par un Français qui les fit monter dans un carrosse et harangua la foule ; celle-ci se dispersa paisiblement, et madame de Nehra en fut quitte pour remplacer à l'avenir ses immenses panaches par un petit chapeau qui faisait dire sur son passage — c'est Mirabeau qui l'assure — : « Oh ! la belle Anglaise ! »

Il n'y a rien là de très inquiétant, en somme ; la populace de Londres n'est pas aussi mauvaise qu'on le dit. Si en toute occasion elle manifeste contre nous son « antipathie nationale », tout se passe presque toujours en paroles. Assurément, il

n'est pas très prudent de s'exhiber en public avec un habit galonné et une épée, ou avec un parapluie, ni de s'obstiner, « pour l'honneur de la liberté française », à tenir son chapeau sous le bras, suivant notre usage, au lieu de l'enfoncer solidement sur sa tête, conformément à l'usage anglais. Mais à condition de ne pas se singulariser, de s'habiller à l'anglaise, ou à peu près, et de ne pas ameuter les badauds en criant après ses valets comme le font en France les gens de qualité, on peut circuler sans crainte dans les rues de Londres. Au pis aller, on s'en tirera avec un *French dog* (chien de Français). C'est l'injure consacrée, au moins depuis la guerre de Cent ans; Eustache Deschamps la mentionne déjà ; elle est plutôt « d'usage et de mauvaise habitude que de méchanceté » ; il n'y a qu'à passer son chemin.

Il ne faut pas s'attendre à rencontrer au cours de ses promenades à travers les rues de Londres ces magnifiques hôtels qui font l'ornement de Paris. Les grands seigneurs anglais habitent la campagne pendant une bonne partie de l'année et réservent tout leur luxe pour leurs châteaux de province ; ils ne considèrent leur maison de Londres que comme une sorte d'hôtellerie, dont ils s'accommodent tant bien que mal pendant les sessions du Parlement, si bien qu'un duc est souvent « logé plus à l'étroit que beaucoup de bourgeois ne le sont à Paris ». C'est à peine si l'on trouverait à citer « une douzaine de prétendus palais » qui ne seraient à Paris que « de grandes maisons, et où nos opulents trouveraient bien à refaire ».

La maison londonienne est une assez chétive construction de brique, où souvent « des brins de sapins tiennent lieu de poutres ». Le plan en est presque invariable : « qui en a vu une les a toutes vues ». Cette ennuyeuse uniformité, qui fait songer aux cellules des moines, et même aux « terriers des renards » et aux « rabouillères des lapins, » n'est pas, comme le crut d'abord l'excellent La Coste, l'expression « d'une société qui a conservé son égalité primitive, malgré l'inégale répartition des richesses », mais l'effet des baux emphytéotiques, par suite desquels « la durée de la construction se mesure sur la durée du bail comme la chaussure sur le pied ». La décoration intérieure est rudimentaire : les murs

de la pièce principale, le *parloir*, sont parfois revêtus de boiseries de sapins; les autres pièces sont tendues soit de toile, soit le plus souvent de simple papier peint. Deux ou trois glaces ovales dans le parloir, fort chargées de dorures, mais de petites dimensions ; une « garniture de feu » assez coûteuse en acier et cuivre, quelques objets d'ornement plus ou moins précieux sur la cheminée ; et c'est tout, dans la plupart des habitations. Le mobilier est à l'avenant : « des sièges d'un bois brun, garnis d'un coussin de crin noir, avec des tables du même bois, et de petites armoires très chères et très rares, toujours de ce bois mélancolique, et des rideaux d'un damas grossier, moitié soie et moitié coton, retroussés dans le haut de la croisée, voilà ce qui fait, pour les trois quarts de la nation, un ameublement complet ». Les lits de sangles, couverts d'un simple lit de plumes, sont, avec leurs rideaux de toile ou d'étoffe très ordinaire, d'une austérité spartiate. Quelle différence avec Paris, où « les étoffes les plus riches couvrent nos murailles », où « la soie brille jusque sur les sièges qu'un usage journalier fatigue », où le simple bourgeois « se trouve dénué si dix glaces ne répètent dans son appartement aux femmes qu'il y rassemble les charmes de leur figure » ! Décidément, les Anglais sont encore à cent ans de notre luxe, « qui perd toute l'Europe ».

De cette simplicité, le climat est la cause essentielle. Les terribles brouillards de la Tamise qui couvrent tout en hiver d'une espèce de « bave noire » et la fumée de charbon qui pénètre partout s'opposent impérieusement à toute transformation. Dans une ville où les « pluies d'encre » font la fortune des dégraisseurs, il ne saurait être question de tendre les murs d'étoffes somptueuses ni de s'entourer du mobilier fragile et délicat qui est de mode à Paris ; il faut se contenter du solide. Le véritable luxe de la maison anglaise est, en définitive, la propreté, une propreté « hollandaise », qui oblige à des lessivages continuels. L'eau est abondante et à portée de la main ; car tandis que nous payons au poids de l'or les quelques seaux d'eau que notre Auvergnat veut bien nous monter de temps à autre, un savant système de canalisations amène tous les deux jours dans chaque maison londonienne la provision d'eau nécessaire, que l'on conserve

dans des tonneaux de bois cerclés de fer. Aussi la maison tout entière est-elle chaque jour lavée, écurée, frottée. Hommes, femmes, enfants travaillent chaque matin à enlever la poussière de la veille et recommencent le lendemain. On sait que nos aïeux n'étaient pas si difficiles; Chateaubriand avoue qu'en rentrant en France, après ses années d'émigration, une de ses premières impressions fut de trouver son pays natal particulièrement malpropre.

Dans la Cité, qui est le quartier du commerce, le rez-de-chaussée des maisons est occupé par de fort belles boutiques, « toutes fermées de grandes glaces, toutes brillantes et par les choses qui s'y vendent et par leur élégante disposition ». La Coste ne trouve à leur comparer, « et encore très en raccourci », que celles de la rue Saint-Honoré, au moment de la nouvelle année. Il n'est pas jusqu'aux magasins des entrepreneurs de pompes funèbres qui ne soient attrayants et coquets. Personne n'ignore que les Anglais, peuple mélancolique par excellence, ont la passion des beaux cercueils, ornés de clous et de plaques d'argent ou de cuivre. Les marchands en ont pour tous les goûts et pour toutes les vanités ; « ils les étalent dans leurs boutiques, de manière qu'ils ont l'air de vouloir tenter ceux des passants qui peuvent être dégoûtés de la vie ». Ils offrent aussi des tombeaux en tout genre, d'après les meilleurs modèles, et surtout d'après « M. Boucher, qui a l'imagination galante ».

Ces boutiques de la Cité, devant lesquelles on pourrait rester en contemplation des journées entières, sont peut-être, au dire d'un bon juge, « ce que, dans le détail, Londres offre de plus frappant aux yeux d'un étranger ». On ne saurait dire, en effet, que la ville soit riche en monuments d'architecture. Le Parlement est logé dans de vieilles bâtisses, indignes d'un grand peuple ; le palais du roi à Saint-James n'est qu'une antiquaille « très gothique », indigne d'un grand souverain. Westminster même n'a guère « d'autre beauté que sa grandeur » ; cependant, depuis les *Lettres philosophiques*, on ne manque pas d'y faire un pèlerinage et d'admirer les monuments que la reconnaissance de la nation érige à ses grands hommes, tout en remarquant à part soi que la compagnie y est un peu mêlée. L'arsenal de la Tour vaut une visite ; outre les colonnes et les

pilastres, formés de fusils et de pistolets disposés de cent façons qui offrent le plus magnifique coup d'œil, on peut y voir la hache qui servit à décapiter « la belle Anne de Boleyn » et, si l'on est sensible, la baigner de ses larmes en maudissant la tyrannie des rois, comme le fit le baron de Wimpfen en 1788. Quant à la cathédrale de Saint-Paul, elle est sans contredit « ce qu'il y a de plus beau à Londres », et « la plus grande et la plus magnifique église de l'Europe » après Saint-Pierre de Rome ; on la quitte cependant volontiers pour aller voir tout près de là la Bourse et la Banque, qui sont l'expression la plus parfaite du génie mercantile du peuple anglais.

L'architecture de la Bourse n'a rien de très remarquable ; mais l'intérieur offre un spectacle extraordinaire. Là, sous les portiques qui entourent la grande cour et dans la cour même se trouve rassemblée une foule immense, au travers de laquelle on a peine à se frayer un passage. Toutes les nations, toutes les langues, toutes les religions y sont représentées, car la Bourse de Londres est vraiment « le trône de la tolérance » : « on n'y tient pour hérétiques que les banqueroutiers et les fripons ». Les négociants circulent de groupe en groupe, tenant à la main ces petits carnets qui sont « les plus solides fondements de la richesse de la nation », qui « couvrent de vaisseaux les mers des quatre parties du monde », qui « suscitent les guerres et qui les soutiennent ». L'agio sur les fonds publics n'est pas la seule ni même la plus importante occupation de la Bourse : on y vend tout, on y achète tout, et il est rare qu'on ait besoin d'y retourner deux fois « pour venir à bout de quelque dessein que l'on ait en fait de négoce ». Pour faciliter les transactions, chaque nation, chaque spécialité commerciale a sa place adoptée, « de manière qu'on va chercher les Hollandais à tel pilier, les Français à tel autre ». Les affaires les plus considérables se traitent en quelques minutes, sans discussions inutiles. Tout donne l'idée d'une activité prodigieuse ; on a l'impression d'être au « centre d'où partent tous les rayons divergents du cercle général du commerce ». La Coste n'a vu nulle part « un aspect aussi imposant que celui de cette réunion d'hommes qui, d'un point de la terre, donnaient le mouvement d'industrie et, pour ainsi dire, la vie à tous les autres ».

Les architectes de la Banque ont encore moins sacrifié aux Grâces que ceux de la Bourse, ce qui n'empêche pas madame Roland de penser que, dans la grande rotonde, « on pourrait donner des fêtes qui, par les seules beautés du local, seraient bien au-dessus de notre Colisée et des autres chiffons de cette espèce ». Mais ce n'est point pour y voir donner des fêtes que les étrangers, avec une curiosité mêlée de crainte et d'admiration, pénètrent dans le grand hall de la Banque ; c'est pour y voir « remuer la monnaie avec de petites pelles », pour y examiner « avec quel empressement on y apporte son or pour le convertir en papier ». Ce n'est pas sans inquiétude qu'ils regardent ces petites feuilles, « minces comme une toile d'araignée », que les Anglais acceptent sans difficulté des mains des commis de la Banque, en échange de leurs espèces bien sonnantes et trébuchantes. La catastrophe du Système a rendu nos ancêtres défiants. Tout cela est-il bien sûr? N'y a-t-il aucun danger? La Banque emprunte à 6 p. 100 à des particuliers et prête à 3 p. 100 à l'État ; elle dispose, à vrai dire, de l'argent des dépôts, sur lesquels elle ne sert aucun intérêt. Mais pourrait-elle, dans un moment de crise, payer à vue le montant des billets qu'elle a mis en circulation? Non, probablement. Et pourtant, ici, tout le monde a confiance dans cette « caisse commune de la nation » dont, il est vrai, « le roi n'a point la clef » — point important, que l'on signale sans qu'il paraisse nécessaire d'y insister davantage. Tout le monde s'empresse d'apporter ses richesses ; l'or afflue dans les caisses de la Banque « comme le sable » sur le rivage de l'Angleterre ; « l'empressement de placer son argent est si grand qu'on est obligé de le refuser ». Il faut convenir que, si l'avenir est peut-être incertain, le crédit de la Banque est actuellement « une des plus grandes forces » du pays. Malheureusement une institution semblable est impossible chez nous : vouloir en doter la France, ce serait « planter de la vigne en Angleterre ».

*
* *

Si les monuments de Londres ne sont pas comparables à ceux de Paris, Londres a, d'autre part, des beautés qui lui sont particulières : ses parcs, sa Tamise, — et ses trottoirs.

Ces derniers, je n'exagère point, sont avec la Constitution anglaise ce que le XVIIIe siècle a le plus admiré chez nos voisins. On les décrit minutieusement, pour des lecteurs qui n'en ont jamais vu et qui n'en soupçonnent peut-être pas l'existence [1]. Ce sont des sortes d'allées, placées de chaque côté de la rue et surélevées de huit à neuf pouces par rapport au niveau de la chaussée; leur largeur atteint quatre, cinq et même huit ou dix pieds. Elles sont pavées de larges dalles fort unies, qui rendent la marche facile, et protégées contre le choc des roues par une bordure de granit. L'administration a même porté « ses égards pour le peuple » jusqu'à faire pratiquer dans les rues transversales « des passages traversiers de quatre ou cinq pieds de large, en dos d'âne, sur lesquels ne peut séjourner la boue », et qui permettent de rejoindre aisément le trottoir d'en face.

Ces trottoirs sont réservés exclusivement aux piétons. Pour plus de sûreté, on a placé de distance en distance des poteaux de bois qui en marquent exactement la limite et qui en interdisent l'accès aux voitures. A l'abri derrière ce rempart, l'honnête homme à pied n'a rien à craindre du faquin en carrosse ; il peut aller à ses occupations, flâner devant les boutiques de marchands d'estampes, sans être réveillé brusquement, comme à Paris, par le « gare donc ! » d'un cocher pressé dont l'attelage fond sur lui. Tout au plus risque-t-il, s'il s'attarde, d'être coudoyé un peu rudement par des passants qui courent à leurs affaires, ou par des porteurs de chaise dont il n'a point entendu les objurgations ; tandis qu'à Paris « le moindre passage d'un quartier à l'autre est plus dangereux souvent que le revers d'une tranchée », le moindre faux pas peut « coûter la vie à chaque instant ». Linguet lui-même, le sarcastique Linguet, devant lequel ni la liberté anglaise, ni l'industrie anglaise, ni la cuisine anglaise n'ont trouvé grâce, est obligé de convenir, après avoir écrit les lignes qui précèdent, que, « de ce côté, la supériorité appartient tout entière à Londres ». Mirabeau déclare tout net que, malgré la grandeur et l'admirable propreté de la ville, rien ne l'a plus étonné, une fois la Tamise franchie, rien même ne lui a fait plaisir, si ce n'est les trottoirs.

1. A Paris, les premiers trottoirs paraissent avoir été établis une dizaine d'années avant la Révolution dans une rue du quartier de l'Odéon.

Dans les trottoirs de Londres, en effet, nos pères voient non seulement une des commodités de la vie, mais un symbole, le symbole de l'égalité « républicaine » des Anglais. Le piéton est « respecté » en Angleterre ; sa vie paraît aussi précieuse que celle du grand seigneur qui passe à côté de lui, à toute vitesse, dans un *whisky* élégant. Ce n'est pas en France, hélas ! que l'on veillerait ainsi à la « conservation des jours du plébéien ». On racontait que le bon La Condamine, arrivant à Londres, était tombé à genoux sur le trottoir en s'écriant : « Béni soit Dieu, voici un pays où l'on s'occupe des gens de pied. »

Nous comprenons plus aisément l'enthousiasme de nos ancêtres pour les parcs de Londres, qui « font entrer la campagne dans la ville », que leur admiration pour les trottoirs. Hyde Park leur fait un peu l'effet d'un « champ ordinaire, hors quelques beaux arbres », mais le parc Saint-James les ravit. C'est « un endroit champêtre et beau », avec des gazons très verts, des bouquets de grands arbres, de majestueuses allées, « triples au moins de celles des Tuileries pour la longueur », et, vers le milieu, un canal bordé d'arbres, sur lequel nagent des oies et des canards. Du côté de Westminster particulièrement, « c'est la nature toute brute, c'est une prairie irrégulièrement coupée et arrosée par des canaux, plantée de saules et de peupliers jetés au hasard ». Des troupeaux de daims apprivoisés, des vaches « abandonnées à elles-mêmes, ou paissant, ou buvant, ou ruminant, les unes debout, les autres couchées » donnent à ce paysage « un air de vie qui en bannit la solitude », lorsque le parc est désert, et, quand il est rempli de visiteurs, forment un contraste piquant avec le luxe et l'opulence de la ville. Cette grande simplicité n'est donc pas sans charme, et l'on approuve fort le jardinier Le Nôtre qui, sollicité par Charles II d'embellir le parc de Saint-James, décida, après mûr examen, qu'il valait mieux ne pas y toucher. A la fin du siècle même, les idées de Rousseau ont si bien fait leur chemin qu'on serait tenté de ne plus trouver le parc assez sauvage. Madame Roland, par exemple, se plaint de n'y pas voir « de ces parties solitaires et charmantes que les promeneurs mélancoliques ou studieux aiment tant à pratiquer ».

Le matin pourtant le parc est fort tranquille, et l'on n'y va guère pour se faire voir. Le dames s'y rendent sans faire de toilette, avec un petit chapeau de paille et un tablier blanc, vêtues comme les femmes de chambre qui les accompagnent. On les trouve délicieuses ainsi : « elles marchent comme des nymphes », dit madame du Bocage. Vers midi, il est de mode d'aller près de la porte qui donne sur le quartier de Whitehall boire le lait que l'on fait tirer devant soi. Le soir, la scène change. C'est l'heure de la promenade, et les « fiers enfants de Londres », comme dit Delille, viennent oublier pendant quelques heures au milieu de ce décor champêtre le bruit et la fumée de la grande ville. Le dimanche soir surtout, il y a foule sur le Mail et dans les allées du parc. Les promeneurs sont, en général, des marchands et des bourgeois, dont la manière d'être et le costume dénotent la solide aisance. « Les hommes sont vêtus avec la plus grande simplicité, en habit de drap tout uni, veste blanche, le chapeau toujours sur la tête ». Les femmes sont plus parées, bien que, semble-t-il, la simplicité des ajustements soit devenue, dans ce cas, de plus en plus à la mode. Au temps de madame Roland, elles « portent beaucoup de robes blanches en mousselines très belles, faites absolument comme celles que nous avons empruntées d'elles; elles ont toutes des bonnets, grands ou petits, sous le chapeau ». Le petit peuple n'est pas exclu, comme il l'était aux Tuileries. Les portes du parc sont ouvertes à tous, et l'on y rencontre des gens en sabots, ou même pieds nus. A Kensington, qui est pourtant un jardin royal et où les entrées sont plus sévèrement gardées, « on ne refuse la porte dit un *Guide* de la fin du siècle, qu'aux gens en veste et à ceux qui portent un mouchoir de soie autour du cou ». Aussi le baron de Poellnitz, en véritable *Junker* prussien, trouve-t-il que le monde est trop mêlé, « ce qui gâte beaucoup la promenade »; il lui paraît intolérable que « la livrée et le petit peuple » coudoient impunément les gens de qualité.

Tout ce monde se promène avec ardeur, comme s'il accomplissait une tâche obligatoire, et marche très vite. Muralt le remarque déjà et en trouve la raison dans le climat de l'Angleterre qui ne permet pas de s'y bien porter « sans agir beaucoup». Les femmes elles-mêmes, ajoute-t-il, « vont cons-

tamment en avant, sans que rien puisse les amuser ou les détourner de leur chemin ; je ne sais si elles se baisseraient pour cueillir une fleur qui se trouverait sous leurs pas ». Fontanes, qui séjournait en Angleterre quelques années avant la Révolution, est plus sévère encore, et même peu galant : « Quand je vous ai dit, écrit-il à son ami Joubert, que ce peuple était barbare, j'avais raison ; il n'y a qu'à le voir marcher. Les attitudes de nos riches fermiers du pays de Caux ressemblent absolument à celles de l'Anglais le mieux élevé : nulle grâce, nulle élégance. Toutes les Anglaises ont des pieds et des jambes insupportables ; elles marchent absolument comme les hommes... » Mais il faut être juste. Le futur grand maître de l'Université était alors très mécontent des Anglais et des Anglaises, parce qu'ils refusaient obstinément de s'abonner à une revue qu'il voulait fonder à leur intention, avec la collaboration de Joubert. Son verdict n'est pas sans appel.

La Tamise pourrait être, avec les parcs, l'« ornement capital » de Londres ; elle pourrait offrir « le coup d'œil merveilleux qu'offre le grand canal de Venise » ; mais les Anglais ont négligé de la mettre en valeur. L'esprit mercantile s'est emparé du fleuve. Dépourvu de quais, bordé sur toute la longueur par des entrepôts, des tanneries, des teintureries, et d'autres bâtisses vulgaires, il est si peu visible qu'on pourrait « parcourir Londres entier dans tous les sens pendant bien longtemps avant que de se douter où les Angais ont caché la Tamise ». Il faut, pour la voir, prendre une des barques qui stationnent aux abords de Westminster, et se faire conduire jusqu'à l'hôpital maritime de Greenwich, qui est un but d'excursion presque obligé. Aussitôt que l'on a franchi les arches resserrées de London Bridge, on entre dans « l'espèce de rue à la vénitienne que forment sur une étendue de trois milles les vaisseaux de toutes les nations, rangés par cinq ou six de front des deux côtés de la Tamise ». Les deux rives sont « chargées de navires sur le chantier ou en radoub, occupant tout un peuple d'ouvriers ». Des milliers de barques circulent constamment sur le fleuve.

Là, pour s'opposer à la fraude, erre autour des bâtiments de l'Inde et de l'Amérique l'avide suppôt des droits de la

Couronne, tandis qu'impatient de revoir sa famille, le passager enrichi prodigue l'or et trouve encore trop lent le bâtiment qui vole et le conduit au port. Ici, dénué de forces, épuisé par les chaleurs de la Jamaïque, le matelot laisse tomber les balles de coton, les boucauds de sucre et les caisses d'indigo dans le chaland qui doit les transporter. Là, nu, noirci comme un Cyclope, fort comme un géant, l'Irlandais enlève et dépose avec aisance sa charge de charbon de terre...

Le spectacle est inoubliable. On se rend compte alors que « c'est véritablement sur la Tamise qu'est toute la grandeur du peuple anglais ».

Sans être aussi beau que notre Paris — les plus anglomanes ne vont pas jusqu'à le prétendre — Londres ne manque donc ni de beautés ni d'agréments. Ce n'est point la cité lugubre et désolée, digne séjour de la mélancolie anglaise, que l'on se figure trop communément. « Des trottoirs larges et commodes, écrit le prince de Ligne, des boutiques superbes, une propreté inouïe partout, des promenades illuminées, des jardins superbes, une rivière qui ajoute à tout cela une variété et mille spectacles différents; il n'y a pas là une seule raison pour s'y pendre. »

Et cependant les Anglais y vivent tristement et, comme chacun sait, ils s'y pendent.

(La fin prochainement.)

D. PASQUET

PARFUMS DU LIS ROUGE

A UN AMI

Cette commode italienne
Porte, peints en fraîches couleurs,
Des rubans, des feuilles, des fleurs ;
Elle est massive et ancienne.

Depuis quinze ans j'ensevelis
Dans le tombeau des tiroirs sombres,
De joie ou de deuil blancs décombres,
Des papiers froissés ou pâlis.

Parfois, loin du front et des armes,
Usant d'un repos de dix jours,
Curieux de vieilles amours,
De vieux plaisirs, de vieilles larmes,

Ressuscitant les jours de paix,
Au hasard, de cette commode,
Je retire un sonnet, une ode ;
Le Passé dit : « Tu m'oubliais... »

Mais non, la mémoire est fidèle
Et ces faibles trésors perdus
De l'instant qu'ils me sont rendus
Trouvent une force nouvelle.

Je les aime différemment :
Ils sont les témoins d'un autre âge ;
Le plus fragile coquillage
Contient la voix de l'Océan.

La leur, sans doute, est moins profonde,
Mais cet accent, vague, assoupi,
Pour nous, n'est-ce pas, mon Ami,
Est l'écho cher d'un autre monde.

Nous revoyons tout ce qui fut,
Qui ne pourra jamais plus être...
Edmond, regarde t'apparaître
Cette Ombre qui, jadis, nous plut !

— Et si mon « neuvain » semblait rance
Au lecteur sans qui nous chantions,
Qu'il songe que nous possédions
Dans le cœur ton printemps, Florence !

(1918)

I

SAN LORENZO

Des touristes riaient devant les Michel-Ange
Dans la chapelle Saint-Laurent ;
Bientôt ils sont partis, et, dans sa « pose étrange »,
La Nuit, ivre de sa ténébreuse vendange,
A repris son rêve puissant.

Son sommeil est peuplé de profondes tortures
Car, dans un ciel intérieur,
Son œil, rempli de pleurs, fait de telles lectures
Qu'elle garde à jamais, au front des sépultures,
Un visage gonflé d'horreur.

O chapelle où le ciel et l'enfer sont ensemble !
Coupe tragique du destin !
Il semble que sur toi l'azur qui pèse tremble,
Et qu'un même poison dans la mort y rassemble
Le Crépuscule et le Matin !

II

TUBÉREUSES

Que cet envoi de tubéreuses,
O mon Amie, évoque, hélas !
Les époques aventureuses
Où mes pas croisèrent vos pas.

Vous aimiez ces hampes cireuses
Riches d'un parfum lourd et las
Qui brûlaient comme des veilleuses
Dans notre alcôve de damas.

La marchande est toujours la même,
Sous une voûte, près du quai.
Croit-elle encor que je vous aime?

Ce voyage n'est pas très gai :
Le passé remplit de sa cendre
L'hôtel où j'eus tort de descendre.

III

L'INCONNUE

Je me souviens de cette jeune Italienne
Qui portait une robe noire, et un chapeau
Couleur de pourpre, orné de plumes dont les pennes
Se recourbaient, dans ses cheveux, contre sa peau.

Dans le Jardin-du-Cavalier, grande et tranquille,
Elle marchait, sans s'occuper de ses amis,
Qui, près d'un bassin rond, regardaient sur une île
Au pied d'un socle blanc trois singes de plomb gris.

Elle avait au visage une volupté triste ;
Ses regards, dont le feu couvait sous des cils longs,
Semblaient chercher au loin une angoissante piste
Où soudain ils partaient comme des étalons.

Ces grands éclats brisés, ces brusques retours d'ombres
Dénonçaient un cœur lourd, blessé mais non vaincu ;
Astre dans l'ouragan, rose sur les décombres,
On sentait cet amour par la douleur accru.

Je n'ai pas oublié ce visage de fièvre,
Et quand, comme aujourd'hui, je viens dans ce jardin,
Je revois des yeux noirs, de frémissantes lèvres,
Et rêve d'un tragique et ténébreux destin.

IV

L'HÔTEL

Le maçon bâtit dans la cour
Un périlleux échafaudage
Pour des travaux de ravalage
Qui troublent la paix du séjour.

Ma voisine n'est pas très mûre,
Et son chignon semble en or clair ;
On le voit, fugitif éclair,
En se penchant à la serrure.

Comme il fait chaud ! Le sommelier
Est sans doute cataleptique.
Pourtant la sonnette électrique
Fait bien du bruit sur le palier.

Je voudrais tremper dans la glace
Le dard léger d'un chalumeau
Et goûter la saveur d'une eau
Que le jus d'un citron agace.

C'est dans ma chambre à papier bis.
Que je vois aujourd'hui Florence.
Tu sais tout le bien que je pense
De la ville au Lis de rubis :

Le Lung' Arnô, les ponts, le Dôme
Et la via Tornabuoni...
Ah ! que m'importent, cher Ami,
Les monuments qu'on doit à Cosme !

Ma chambre est fraîche ; le maçon
Se tait, vaincu par la paresse ;
Et sur le seuil, non qu'il se presse,
Apparaît, enfin, le garçon.

La citronnade est un peu douce.
Septembre brûle sur le quai.
Dans quelque temps, je sonnerai
Deux fois, pour la servante rousse.

V

SAN-MINIATO

Le soleil, riche et lent, coule sur la verdure.
Quittons la grande place où parvient la voiture
Et montons jusqu'en haut ; la route n'est pas dure.

Par le large escalier ombragé de cyprès
Puis par l'étroit sentier qui fait de mols lacets
Nous gagnerons l'église où tu te reposais.

Dans sa coupe, à tes pieds, Florence aussi repose.
La ville a les couleurs qu'en séchant prend la rose ;
Le rayon du couchant, abeille d'or, s'y pose.

Reconnais les palais, les dômes et les tours ;
L'Arno trace au lointain d'étincelants détours.
Je revis près de toi nos rapides amours.

Le mendiant poursuit les vieilles demoiselles
Qui, chaque jour, ici, lavent des aquarelles.
Je baisais ton bras nu dans les plis des dentelles.

Tous les clochers, bientôt, vont sonner à la fois,
Celui de Saint-Laurent, celui de Sainte-Croix.
Dans quels échos perdus vont s'étouffer leurs voix?

Ce soir, une colombe éplore le bocage.
Mon cœur t'a délaissée, esclave du voyage ;
Que l'ombre, en s'élevant, submerge ton visage !

VI

CHANSON A BOIRE

Les verres sont pleins, cette nuit,
En votre honneur, ô Florentines !
Voyez comme y remue et luit
Le sang de vos belles collines !

Vous dansez. Le bruit sec et dur
D'un instrument à mécanique
Est tel qu'il fait trembler le mur
Sur sa fondation antique.

Hélas ! ce bal n'est pas pareil
A ceux dont parlent les vieux livres ;
Ne troublons donc pas leur sommeil,
Puisque le même vin rend ivre

Et que sa flamme dans vos yeux
Brille, comme sur vos visages
Le soleil brûlant et heureux
Qui fait vivre ces paysages.

VII

BIBIANINA

Comme elle m'apparut en l'an mil neuf cent onze
A côté du Palais,
Près de la vasque, au pied de la nymphe de bronze,
Son ombre m'attendait.

Elle n'a pas changé, elle est toujours jolie ;
Entre ses riches cils
Ses regards où l'amour vainc la mélancolie,
Rêvent d'ardents périls.

La nymphe longue et nue, élégamment assise,
Paraît être sa sœur...
— D'une amie oubliée une forme précise
Ressuscite en mon cœur !

Le souvenir furtif tourne dans ma mémoire
La clef d'une prison :
Je revis par l'esprit la courte et simple histoire
De notre liaison.

Et j'écoute une voix aux vibrations chaudes
Qui murmure en chantant ;
Je regarde deux mains qui sans cesse échafaudent
Un grand chignon croulant.

Notre éphémère amour, avare de paroles,
S'enivrait de baisers
Que suivaient le repos des paresses créoles,
Les soupirs apaisés.

Nous nous voyions souvent, sans beaucoup de prudence,
Le jour, la nuit aussi ;
Ses parents demeuraient au centre de Florence,
Non loin des Uffizi.

Nous déjeunions parfois ensemble dans la salle
De Doney et neveux ;
Elle aimait cette odeur de fleur sèche qu'exhale
Le vin d'Asti mousseux.

Ah ! je la revois bien, accoudée et pensive,
Les yeux un peu meurtris,
Heureuse de sentir sur sa lèvre inventive
Le froid des granitis.

Je la revois dans une robe que bigarre
Un rouge âpre et criard.
Je la revois, hélas ! sur le quai de la gare,
Le jour de mon départ...

VIII

BILLET D'AUTREFOIS

« Pour aller tous les deux jusqu'au bout des Cascines
Venez avant le soir me retrouver ici.
Nous pourrons regarder, entre les deux collines,
Le soleil se coucher dans l'Arno cramoisi.

« C'est un endroit tranquille où ne passe personne.
Je mettrai ce chapeau de satin qui vous plaît ;
Et je disposerai, faible et lâche Gorgone,
Mes cheveux en serpents, selon votre souhait.

« Vous me ferez beaucoup de sincères parjures
Que je feindrai de croire et croirai même un peu.
Puis vous m'embrasserez sous les sombres verdures.
— Vous partez mercredi. Notre amour n'est qu'un jeu. »

IX

LE MARCHÉ

Le grand sanglier du marché
Broutait ce matin des narcisses ;
Par l'odeur des fleurs alléché
Un bourdon courait sur ses cuisses.

Les raisins noirs dans les corbeilles,
Les courges et les gros melons,
Disposés par d'aimables vieilles,
Faisaient loucher les mascarons.

Une déesse sans chemise
Sur son socle levant les bras,
Des grappes jaunes du cytise
Ornaient ses plantureux appâts.

Les doigts poissés du jus des figues
Une fillette aux yeux fiévreux
Cherchait sous les feuilles prodigues
Des trésors frais et savoureux.

Les échos des grêles arcades
Répétaient les cris des vendeurs
Qui surveillaient les promenades
Des plus hésitants acheteurs.

La senteur des roses nouvelles,
Celle du lis, du réséda
Rencontraient, venant des ruelles,
Les parfums de la polenta.

Un juif me vantait ses turquoises,
Songeant que je t'en ferais don ;
Toi, de tes belles mains narquoises,
Tu saisis un accordéon :

J'entends encor les aigres plaintes
Que tu tirais de l'instrument...
Las ! ces musiques sont éteintes,
Et nos flammes pareillement !

JEAN-LOUIS VAUDOYER

PARMI LES LIVRES

LA NUIT FINIRA — PERSÉPHONE

Un romancier français accomplit le plus souvent un cycle de trois phases : dans la première, où il est jeune, il fait parler la passion toute pure; dans la seconde, il substitue au drame individuel le drame collectif, et il écrit des romans sociaux; dans la troisième, obéissant à l'instinct moraliste de la race, il corrige les mœurs qu'il a décrites, et il compose, selon son tempérament, des ouvrages de direction ou des évangiles.

Cette courbe définit Zola. Mais il arrive que les deux dernières phases s'intervertissent : ainsi M. Bourget, après ses romans d'amour, a écrit ceux de la conscience ; et il est venu ensuite seulement aux romans sociaux : chez lui la forme de l'évolution est : *Mensonges*, *Cosmopolis*, *l'Étape*. Chez M. Barrès, il manque la première phase où le roman n'est qu'un poème et une aventure : dès le début, il est préoccupé de se faire une règle des mœurs, qu'il appelle le culte du moi ; ensuite se dessine, avec *les Déracinés*, le système de la société.

M. Marcel Prévost, selon la loi commune, a peint d'abord les tourments et les peines qui sont la récompense de l'amour, et quelques-unes des *Lettres de femmes*, d'un ton si poignant, resteront sans doute son chef-d'œuvre. Il est venu ensuite aux affaires de conscience; mais tandis que la plupart de ses contemporains cherchaient leur voie en gémissant, une heureuse disposition paraît l'avoir exempté de ces troubles de l'âme, et il s'est principalement intéressé aux inquiétudes des autres. Ces jeunes douleurs toutes chaudes devant lui, il

les comprend, il les plaint et il les renifle. Même ses premiers ouvrages prennent volontiers l'aspect de confidences. Soit qu'il écoute, soit qu'il observe, il assemble des documents, dont il compose un tableau : *les Demi-Vierges*. Et aussitôt, il devient moraliste et il écrit *les Vierges fortes*. Mais au rebours des autres, il n'abandonne pas une manière à mesure qu'il en prend une autre. Il y a chez lui acquêt plutôt qu'évolution. Je ne crois pas que M. Bourget puisse récrire aujourd'hui *Cruelle énigme*, ni M. Barrès *l'Ennemi des Lois*; mais M. Marcel Prévost pourrait certainement écrire encore *Cousine Laura*.

Aussi ne voit-on pas chez lui succession, mais plutôt juxtaposition de manières. Cet homme intelligent peut, comme beaucoup de ses camarades de l'École, résoudre avec la même aisance des problèmes très divers. Aussi est-il très difficile de classer la partie de son œuvre qui va des *Vierges fortes* à l'année 1914. On y trouve à la fois des ouvrages d'analyse pure, des exercices spirituels (les *Lettres à Françoise*) et des peintures de mœurs (*les Anges gardiens*). Dans l'ensemble, le goût de la femme se mêle au plaisir de la diriger. M. Marcel Prévost, c'est Lovelace disciple de Rousseau.

Voici qu'il nous donne un roman nouveau, *la Nuit finira*. Il l'a construit en deux volumes ; à l'aise dans ce vaste édifice, il a pu y faire circuler l'air de l'Albret et passer une lumière qui éclaire les visages. C'est cet ouvrage qu'il nous fautre garder de près aujourd'hui.

*
* *

L'auteur l'a écrit, si je ne me trompe, sur les lieux mêmes de l'action, dans ce pays d'Albret qui est le sien, là où le sable touche le terrefort, au milieu des pins et des vignes. Une gentilhommière gasconne s'y élève, dont les chambres sont décrites si exactement qu'on y croit être, et que l'auteur y était certainement. Les travaux des champs se succèdent dans leur saison, et sont représentés avec une exactitude quelquefois lyrique. Telle est la scène du dépiquage. Il est visible que M. Marcel Prévost a composé ces *géorgiques* avec amour. Il aime le pays, les gens, l'air qu'on respire. Il y a dans son livre des matinées heureuses qui sont moins peintes que senties et qui nous sont à nous-mêmes sensibles. Il y a une jour-

née qui ne ressemble à aucune autre journée, dont la lumière n'a pas été imaginée, mais captée, et qui brille encore sur le blanc de la page.

« Les pluies hivernales avaient cessé. La lumière de ce matin de février s'épandait limpide et pâle. Elle argentait les troncs et les branches des arbres nus, lustrait le brun-violet des labours, détachait en blanc de céruse les murs des maisons semées dans la campagne. Les arbres à verdure persistante semblaient repeints à neuf, tellement leur feuillage luisait. A peine les lointains étaient-ils embrumés, d'une brume si transparente qu'on eût dit d'une poussière de lumière. Les forêts de la lande superposaient leurs plans comme des décors snccessifs, franchement verts ou bleutés, suivant l'orientation des pentes. Le ciel, presque blanc à l'horizon, fonçait sa nuance vers le zénith : au zénith il était d'un beau bleu pur, et si l'on regardait quelque arbre vert. chêne-liège ou pin franc, profilé sur ce bleu, on avait une brève vision de juin. C'était un matin d'hiver du Sud-Ouest, d'hiver finissant, le doux hiver qui n'est point, comme ceux de la Riviera, une violente contrefaçon de l'été, mais qui ressemble à un printemps emmitouflé de gazes transparentes, gazes bleuâtres, gazes blanches, jaloux de ne se point montrer encore, mais adolescent déjà et n'ayant plus qu'à rejeter ses voiles pour apparaître dans sa jeunesse glorieuse. » Le paysage est certainement peint d'après nature, et il est charmant. Jules Lemaître accusait jadis M. Marcel Prévost de mal écrire. Il faut s'entendre. Il n'écrit pas élégamment, au sens où l'on dit que le latin d'un humaniste est élégant. Sa dernière phrase, dont les morceaux pendent les uns au bout des autres et qui est accrochée au « c'était » du début, n'est pas propre à ce balancement, par quoi le joli style communique les plaisirs du roulis. Il emploie des mots qui ne sont pas tous bien catholiques. « Le ciel fonçait sa nuance » serait condamné dans l'académie de Philaminte, et Trissotin observerait qu'il est malaisé de voir un arbre profilé sur le zénith. Mais l'impression est frappante. On voit la coupole du ciel sortir des vapeurs brillantes. On voit ce paysage net qui succède à la pluie, la vapeur d'eau faisant lentille : de sorte que non seulement le tableau est joli, mais il est exact et contrôlé.

***

Il faut donc pour comprendre le roman se représenter l'auteur dans son pays d'Albret. Il s'intéresse au sulfatage des vignes, qui sont, je crois, les siennes. Les gens qu'il peint, il les a vus. Les paysages sont sous ses yeux. Les meubles sont peut-être ceux de sa maison. La réalité et la fiction se mêlent sous ses yeux. Les distingue-t-il? Il s'assied devant son bureau, il s'imagine qu'il est une jeune femme, séparée de son mari après sept mois de mariage, et il écrit savoureusement : « Tant de jours passés, mon mari bien-aimé, près de six mois entiers sans toi, et qu'il faille toujours t'écrire : Service des routes, secteur 117... » O bienheureuse condition du romancier, autour de qui la réalité échauffe les vapeurs de mille fictions, qui traverse mille aventures, revêt mille personnages, et joue le rôle de Protée, et même de Tirésias.

C'est à ce mélange du vrai et de l'inventé — et aussi au talent de l'auteur — que le livre doit son pouvoir d'hallucination. Ce pouvoir est surprenant. Les personnages sont réels. On les rencontre, on entre dans leur maison, et les contrevents pleins ne laissent filtrer qu'un T de lumière. Il fait frais ou chaud. On ploie en marchant les petites branches des pins, et une odeur de baume flotte autour de la forêt ensoleillée. Cette vérité est parfois gênante. A la première page, on assiste au lever d'une jeune fille ; et on a si bien le sentiment du réel, qu'on se sent indiscret, et qu'on voudrait se retirer, ne fût-ce que pour éviter des accusations malséantes.

Le livre a été écrit pendant la guerre ; mais elle n'y sert guère que de machine ; elle rend réels et trop véritables les départs et les morts. De plus, M. Marcel Prévost a noté quelques aspects du pays, quelques idées communes, et il a décrit, avec une éloquente justesse, quelques-uns des sentiments qui animaient alors tous les Français. « Au lendemain de la mobilisation, la menace commune suspendue sur leurs têtes fit mieux sentir aux Français qu'ils étaient une famille. Quelque temps, on cède au désir de s'entraîner dans l'amour commun de la patrie. État de sensibilité aiguë qui ne pouvait durer, mais qui n'était pas encore près de s'atténuer au milieu

du mois d'août 1914. Une douceur apostolique régna donc sur le dîner du château... »

Sauf par quelques allusions de cette sorte, la guerre intervient peu dans le récit. La substance même du roman est un roman d'amour qui se passe en 1914, mais qui aurait pu aussi bien se passer en un tout autre temps. Une orpheline, Claire de Ribière, élevée par son oncle et par sa tante qui ont dessin de la marier promptement, accepte d'épouser Charles Tesseydre, qui est veuf, brave garçon, bon, économe et un peu empâté. Claire a de l'affection pour son mari, et elle a un vrai chagrin quand, le quinzième jour de la mobilisation, il part pour Épinal, souqué dans son uniforme d'officier de réserve du génie. Elle l'aime bien, mais enfin elle n'est pas amoureuse. Comprenez ce que parler veut dire. C'est un mariage que la nature n'a pas confirmé, et qui, malgré tous les serments, reste un pacte fragile.

Or Charles a gardé près de lui un frère de sa première femme, un enfant nerveux, Alain. Alain a d'abord détesté Claire ; peu à peu il s'est apprivoisé ; au moment du départ de Charles, il a eu un nouvel accès de sauvagerie. Mais à quoi bon vous faire attendre ce que vous avez deviné? Alain et Claire vont s'aimer, et c'est là le roman.

Les personnages sont dessinés avec beaucoup de soin ; Claire, un peu rougeaude, et de trop belle santé, point rêveuse, mais sensible, dévouée, patiente, capable de gouverner un domaine, est une figure commune en France. Alain est bien doué et timide, sauvage et même insupportable, mais charmant s'il est en confiance, et farouchement chaste. Mais ces caractères eux-mêmes pourraient être différents,sans que changeât la vieille aventure qui autrefois déjà, dans le château du vieil Arkhel, a uni Pelléas et Mélisande. Ainsi commande l'immortel amour.

Alain est pieux, et ceci sert étrangement M. Marcel Prévost. Très clairvoyant lui-même, il a voulu que son héros le fût, et pour les mêmes raisons. C'est une excellente préparation au profane métier de romancier d'avoir été élevé dans les pratiques chrétiennes, et préfet de congrégation à larue des Postes. L'examen de conscience quotidien et la confession fréquente, l'effort vers la perfection, la lutte contre le défaut dominant, comme les jésuites la font pratiquer à leurs élèves, sont

d'excellentes leçons d'analyse. Parce qu'il surveille et examine son cœur, Alain va découvrir dès l'origine les premiers symptômes de son mal. Il nous les fera connaître, puisqu'en fin de compte c'est à nous qu'il se confesse ; et l'auteur y aura un double avantage : d'abord cette analyse faite par le coupable lui-même, sera plus pathétique; de plus, le drame, s'écrivant en clair sur la page de la conscience, aura un air de fatalité plus émouvant.

Au moment où la guerre éclata, Alain, après les premières résistances, s'accoutumait à vivre avec celle qui avait pris la place de sa sœur. Le départ de Charles provoqua chez lui une crise qui se changea en rancune contre Claire. « Comme une fille nerveuse, il s'en prenait, de son déboire, à l'être qu'il voyait le plus désarmé et qu'il savait pouvoir tourmenter. » Fuyant l'Orme (c'est la propriété de Charles), il se réfugie au presbytère. Le curé, son ancien professeur d'humanités, homme intelligent et pieux, ramène cet enfant malade à d'autres sentiments : Alain ne peut formuler aucun grief contre Claire; elle est frappée autant que lui; il doit retourner à l'Orme. Il y retourne en effet le lendemain, malgré sa répugnance. Et il s'y trouve mieux à l'aise qu'il n'était, Charles présent. Il aperçoit aussitôt cette différence. « Je préfère donc, pense-t-il, qu'il soient séparés? » Sentiment obscur, qui est encore une forme de sa rancune contre Claire. Claire a supplanté une morte qu'il aimait : mais elle en est moins la rivale quand Charles est absent. Alain s'accuse de ce sentiment qu'il ressent. « Tâchons de vivre avec elle, puisqu'il le faut », pense-t-il. Il juge Claire comme une bonne ménagère, de peu d'esprit et de forte santé. Et il sent déjà que sa propre faiblesse se raccrochera à cette force et à cet équilibre.

Cependant la vie en commun avec Claire est moins pénible qu'il n'a cru. « Nous rions souvent, écrit Claire à son mari, à nous souvenir que nous avons tellement redouté d'habiter ensemble, lui comme moi. A présent je ne pourrais plus me passer de lui. » Mais elle ajoute aussitôt cette raison : « Qui me parlerait de toi comme lui, mon chéri? »

Alain se transforme. L'enfant chétif devient un homme. Il a encore des heures de silence ; mais c'est aujourd'hui mélancolie, et non plus méchanceté, Ces heures sombres, il

essaie lui-même de les faire oublier. Revenu à lui, il est gai, prévenant, actif. Il amuse sa belle-sœur. Il l'aide. « Il m'épouvante en me mettant en face de mon abîme d'ignorance. De son mieux, il essaie de le combler. Il n'est pas un maître des plus patients, mais il excelle à donner le goût d'apprendre. Et puis, il connaît tout ; il a le savoir d'un homme fait. Moi, je m'applique de mon mieux. Faute de grande intelligence, j'apporte à mon professeur une bonne volonté sincère. Non que je me soucie de devenir savante, mais je voudrais au moins n'être pas trop indigne de mon cher mari. »

Ainsi Claire rapporte tout à son mari. Mais enfin, elle prend du plaisir à se trouver avec Alain. Celui-ci, plus habile à lire dans son cœur, s'aperçoit le premier du danger. Un matin, comme on parle de permissions, Claire dit innocemment : « Si Charles pouvait revenir avant le printemps... » Voici comment Alain raconte l'impression qu'il ressent à ces mots : « J'ai senti mon cœur se congeler, pour ainsi dire. J'ai voulu me persuader que c'était l'imprévu de la nouvelle, l'émoi de revoir Charles... Mais j'ai trop l'habitude de me regarder vivre et penser pour m'être leurré longtemps. Le retour de Charles, c'est la fin de ma solitude avec Claire. Or maintenant, j'ai besoin de tous les instants qu'elle me donne. La possibilité du retour de Charles m'a forcé à penser : mais ce n'est pas moi qui ai le droit de les demander, ces instants de sa vie? »

Il n'a assurément aucune pensée impure, et il n'a pas été effleuré d'une tentation. Mais le curé, plus clairvoyant, l'avertit crûment. Sans qu'il s'en doute encore, la transformation qui le change d'adolescent souffreteux en homme est pour quelque chose dans ses scrupules. « Vous aurez les appétits d'un homme... C'est de cette minute-là que j'ai peur pour vous, mon enfant. Le désir peut s'abattre sur vous comme la foudre : et je sais qu'alors, même si tout se borne à une tentation, vous aurez horreur de vous-même. » Il conseille donc le départ. Alain, devenu vigoureux, s'en gagera.

Mais les formalités font un délai. Et chaque jour l'amour d'Alain et de Claire s'accroît, comme un fruit qui se noue entre le printemps et l'automne. Un jour, ils surprennent dans un fourré une paysanne que son amant cajole. Ils en ressentent

plus qu'une gêne, une confusion telle qu'ils n'osent plus se regarder, ni parler. « Les mains d'Alain tremblaient ; deux larmes coulaient sur les joues de Claire. Émoi instinctif que d'abord ils ne s'expliquèrent pas à eux-mêmes : ils eussent été surpris eux-mêmes, au lieu de surprendre autrui, que leur bouleversement n'eût pas été pire. » Phrase profonde; mais en vérité n'ont-ils pas été surpris en effet et l'image du péché dans leurs yeux n'a-t-elle pas reconnu quelque image, encore inconnue d'eux, au fond de leur cœur?

L'arrivée de Charles qui vient en permission semble d'abord les guérir. Alain est heureux du retour de son frère, heureux du bonheur de Claire. C'est donc qu'il est pur. Il n'a été tenté que par le scrupule. Ce qui a passé sur sa conscience, c'est l'ombre vaine et fuyante des ailes du Malin. Mais la présence de Charles ne change point la destinée. Lui-même est différent, plus décidé, plus affamé aussi d'un amour dont Claire partage la tendresse et non pas le plaisir. Et quand il repart, Claire, malgré son chagrin, éprouve une sorte de soulagement. Elle ose parler d'un sujet si délicat avec Alain. Et Alain prend pitié de la pureté de Claire, sa sœur chérie, crucifiée par les désirs d'un mari. Quand on en est là... A partir de ce moment, dans le progrès du sentiment commun, c'est l'évolution de Claire qui compte. Comme au temps de l'Éden, c'est la femme qui va tenter l'homme.

La tendresse s'est glissée dans les cœurs du beau-frère et de la belle-sœur. Ils la croient pure, et ils se disent avec joie qu'elle est pure, ce qui est déjà un principe d'impureté. Ils sont joyeux comme des enfants. Autrefois, ils craignaient même d'étreindre leurs mains. Maintenant cette gêne farouche a disparu. Et tandis qu'ils se croient tout esprit, la nature sournoise fait son ouvrage. Le printemps victorieux inonde les champs. Claire, si froide, a des curiosités troublées. Dans des rêves, elle se voit auprès de son mari, et ce mari est Alain. On dirait que la mort même se fait complice de l'amour, car une nuit, au chevet d'un oncle tout près de l'agonie, à l'heure où le jour naît, elle ressent tout à coup ce que M. Marcel Prévost appelle un étrange bonheur. « Cet étrange bonheur, qui prenait sa source au fond d'elle-même et s'amplifiait de seconde en seconde, devint si intense qu'il supprima pensée

et volonté : elle attendit, comme enchaînée sur place, un accomplissement qu'elle ignorait, mais qu'elle pressentait et que maintenant elle souhaitait de toutes les forces de sa jeune vie. »

Dès lors la pente du roman est décidée. Pour la première fois, elle se dit, pensant à Alain : « Nous ne faisons rien de mal en nous aimant bien, puisque Charles le sait et qu'il le veut. » Cette petite phrase « Nous ne faisons rien de mal » quand elle est prononcée marque une grande étape franchie; à ce moment commencent les accommodements de conscience, et l'adaptation sournoise de la morale au désir. Quant à ce qui se passe au vrai, M. Marcel Prévost l'a résumé dans une maxime : « Il y a quelques hommes naturellement chastes. Il y a des hommes qui s'imposent une chasteté contre laquelle proteste leur tempérament. Il y a beaucoup de femmes naturellement chastes; il n'est pas sûr qu'il y en ait de chastes, malgré leur tempérament. »

La fin de l'ouvrage est une suite obligée, qui va du premier baiser d'Alain à la mort de Charles, et qui me paraît de moindre prix ; par un heureux hasard on apprend que Charles a été tué deux jours avant la faute, de sorte qu'Alain et Claire ne sont pas adultères; et l'ouvrage s'achève par une intuition, venue de Dieu lui-même, et qui fait présager le mariage des coupables : c'est l'oracle des tragédies.

***

Les Grecs ingénieux, en voyant l'hiver dessécher les plantes, crurent qu'une mère désolée parcourait la terre en cherchant sa fille, et que sa douleur faisait cette stérilité. Ils inventèrent le joli conte de Perséphone, qui, cueillant un narcisse dans la prairie de Nyssa, fut tout à coup engloutie et saisie par Hadès. Sa mère Deméter la cherche en vain, jusqu'au jour où les dieux, émus de voir la terre dépouillée de son manteau de fleurs, la rappellent au jour. Mais elle a eu l'imprudence de goûter à une grenade et un charme la contraint à revenir chaque année six mois sous la terre. Ainsi alternent les saisons : quand Perséphone remonte au jour, le printemps naît ; quand elle redescend pour le sombre voyage, tout se fane et attend son retour.

Au ve siècle, Claudien fit sur ce sujet un poème dont

nous ne possédons plus que le début, et qui est prodigieusement dépouillé de tout sentiment du divin. Ce ne sont plus, sous les noms des dieux, que des aventures purement humaines, un complot de Pallas et d'Aphrodite, qui sont deux espèces de dames mûres, tenant par la main la jeune Proserpine. Rien ne fait mieux comprendre que ce petit poème comment le paganisme s'est écroulé, pareil à un arbre qui ne tient plus que par l'écorce. De la vieille religion de la nature, il n'y subsistait plus aucun vestige, et la mythologie du XVIIe siècle n'est pas plus froide que celle de Claudien.

Il faut venir jusqu'à notre temps pour que les dieux anciens reprennent vie, et soient reconnus éternels, étant les forces qui nous entourent. Jupiter ne mourra qu'avec le dernier chêne. Mais dès lors, leur histoire se renouvelle autour de nous. Car c'est la condition des dieux de ne connaître qu'un éternel présent ; et ce qui est passé cesse aussitôt d'être divin. Il faut donc, si les dieux ne nous trompent point, que toute leur aventure se déroule encore sous nos yeux.

Il ne s'agit pas de les faire descendre au rang des hommes. Ce sont les hommes au contraire, qui, s'élevant sur le plan divin, renouvellent dans leur cœur l'histoire des dieux. Et c'est ainsi que madame Marcelle Tinayre vient de nous montrer l'histoire de Perséphone, revécue de nos jours. Stéphane Montayran aime une jeune femme, dona Marie, qu'un tyran, plus jaloux qu'Hadès aux cheveux bleus, emmène comme Perséphone disparaît à l'automne. Et comme ceux qui ont aimé la déesse la retrouveront, consolatrice des morts, dans la prairie sans ciel où croît le cyprès blanc, — ainsi cette vivante image de Perséphone vient dans un atelier désert où ils ont vécu ensemble, après la mort de Montayran, consoler l'ombre de celui qui n'est plus. Et le vieux mythe revivant par cette interprétation nouvelle, l'homme reprend sa place dans la nature. Les douleurs qu'il croyait siennes reprennent leur rang entre les souffles de l'air, entre la pluie et le soleil. L'absence qui nous fait souffrir, la terre en souffre chaque année. Elle se dépouille comme une âme qui languit, et nous ne savons plus si la peine de l'amour est une souffrance humaine ou un hiver du cœur.

HENRY BIDOU

LA RÉACTION ANGLAISE
CONTRE LE MOUVEMENT IRLANDAIS

J'ouvre le carnet où je note docilement, au jour le jour, les événements politiques en Irlande. Suppressions de journaux, interdictions de meetings ou de foires, arrestations, sentences, évasions, grèves, fusillades... D'un tel papillotement, quand on pense qu'il va falloir tirer un dessin d'ensemble, limpide et simple, le découragement vous prend. Les mesures de détail se croisent, se chevauchent, s'enchevêtrent. On dirait d'un boxeur puissant et gauche, que houspille un « poids-plume » scientifique, rapide, acharné, et qui, sans tactique préconçue, encaisse, bloque, riposte à lure-lure, de son gros poing malhabile. Et c'est bien ce qui s'est passé ici. Et c'est très anglais. C'est l'éternel *wait and see* britannique ; c'est le fameux empirisme tant admiré de Taine ; pour tout dire, c'est le même manque d'imagination constructive qui fait prendre aux Anglais les choses au jour le jour, sans prévoir ni prévenir, combattre les symptômes sans ausculter les causes, et, pour parler franc, n'avoir pas le goût de comprendre. De cette incuriosité vient une certaine lenteur mentale. Pendant des années l'organisme anglais, peu cérébral, s'en fiant, pour l'avertir, à son système nerveux, n'a pas saisi l'imminence ni la grandeur du péril : il se savait si incomparablement

supérieur en force à son minuscule adversaire ! Aussi a-t-il longtemps agi négligemment, sans application ni suite, comme on chasse, d'un geste réflexe, un moucheron qui vous taquine. A quoi bon plus de peine? Et puis il y avait l'espoir que c'était là un ennui éphémère, une crise sans lendemain, cette maladie irlandaise qui s'attaquait à la santé britannique. Enfin, avec la profondeur obscure de l'instinct, l'Angleterre sentait qu'à se refuser l'usage entier de sa force, elle acceptait un désavantage, mais qui lui conférait, au moral, l'incomparable avantage de ne pas s'avouer, devant le monde, en guerre ouverte avec un membre du Royaume prétendument Uni.

Tant qu'elle a pu, elle a ménagé cette attitude. Mais voici que l'abcès s'aggrave. De mois en mois il absorbe des forces nouvelles, sans que vienne le mieux, au contraire. Un beau matin, elle se réveille avec la sensation de n'être vraiment pas bien, une sensation inconnue où se mêlent un étonnement scandalisé, de l'effroi, de la colère sourde. Et de ce jour où pour la première fois elle conçoit de l'alarme, elle réagit avec d'autant plus d'énergie et de crainte qu'elle a plus tardé. L'adversaire ne pliant pas, elle tend ses muscles à la mesure de cette résistance inattendue. Un coup plus sensible amène une riposte plus violente. Et peu à peu, indignée de ne pas avoir le dessus plus vite, elle en vient à l'acharnement aveugle. Les causes de la querelle, les cures possibles sont sorties du champ de la conscience. Elle frappe.

Au reste, si l'équipe qui la mène a la tête plus froide et moins le sang aux yeux, comment ces hommes pourraient-ils agir autrement, dominés qu'ils sont par les élections générales? Voulues par Lloyd George au lendemain de l'armistice, dans le vertige de la victoire, elles ont traduit la rétraction sur soi-même, l'égoïsme exaspérés dans la nation par la guerre et par le danger. Elles ont fait entrer à Westminster une majorité compacte de 400 Tories qui n'ont souci que d'une chose au monde : l'intérêt anglais, conçu de la façon la plus unilatérale et la plus raide. Et à présent, tel le sorcier de Gœthe enveloppé dans ses propres charmes dont il n'est plus maître, le Premier Ministre, victime de son excessive astuce, esclave à présent des passions chauvines qu'il a lui même déchaînées, peut bien voir les dangers du chemin où il

s'engage ; n'importe, sous peine de chute immédiate, il lui faut y marcher.

Comment reproduire cette obstination irritée du combat? cette rudesse croissante des coups? surtout cette action et réaction des deux lutteurs l'un sur l'autre? Si l'on perd cela, si on ne le rend pas sensible, la vie disparaît. Si l'on s'entête à montrer l'interdépendance chronologique des faits, on se noie dans un chaos de petits événements clignotants, et c'est la clarté qui souffre. On voudrait une méthode qui courût entre deux...

Au Parlement, l'action principale dirigée contre l'Irlande fut la discussion du nouveau Home Rule. En 1914, on s'en souvient, les Orangistes d'Ulster, par leur recours à la révolte, aidés d'ailleurs par la sédition militaire et la connivence des Tories, avaient arraché à la faiblesse d'Asquith la mutilation du Home Rule. Même ce Home Rule mutilé, on en avait, dès septembre, remis l'application aux Calendes grecques, à six mois après la fin de la guerre. Mais enfin le moment allait sonner où, automatiquement, il allait entrer en vigueur. C'est alors qu'on mit un autre *projet* sur le tapis, ce qui permit, d'abord et définitivement, d'écarter la *loi déjà votée*. En octobre 1919, un comité de Cabinet fut appointé pour préparer le nouveau projet. Dans ce comité, pas un Irlandais. En revanche, à côté de M. Bonar Law, signataire, en 1914, de l'Accord entre les Orangistes d'Ulster et les Tories anglais, on y trouvait M. Walter Long, premier lord de l'Amirauté ; M. Shortt, ministre de l'Intérieur et ancien secrétaire d'État pour l'Irlande; le colonel Sir James Craig, secrétaire parlementaire pour l'Amirauté ; le lord-chancelier Birkenhead qui, au temps où il s'appelait Frank E. Smith, avait gagné, aux revues de Belfast, le surnom de *Galloper Smith*, bref tout l'état-major de Carson lors de la révolte ulstérienne, et qui, depuis, avait fait son chemin...

On conçoit quel Home Rule put élaborer un comité pareillement composé. Son projet, renvoyé au Cabinet le 11 novembre, exposé aux Communes par le Premier Ministre le 22 décembre, reçut ses traits définitifs le 28 février. La partition de l'Irlande était imposée : les six fameux comtés d'Ulster — dont

deux, Tyrone et Fermanagh, venaient en janvier de voter pour le Sinn Féin — recevaient un parlement de 52 membres, les vingt-six autres comtés un parlement de 128. Au-dessus, un conseil supérieur de 40 membres, dont 20 fournis par l'Ulster et 20 par le reste de l'Irlande : le Nord-Est, un cinquième au plus de la population, et d'opinion divisée, y recevait donc une représentation égale à celle des quatre autres. Enfin l'Irlande n'aurait plus, à la Chambre des Communes, que 42 députés au lieu de 105. Suivait une énumération interminable, et presque exhaustive, des questions que Londres exceptait formellement du Home Rule. Même aux Communes, le 22 décembre, le projet reçut un accueil plutôt réservé : l'énormité même de la farce gênait. Dans nombre de cercles, bien éloignés d'être irlandais, ce fut un *tolle*. Le *Times* protestait contre la scission de l'Irlande, propre à y perpétuer les haines, contre la mesquinerie des mesures financières envisagées. L'*Irish Times*, organe unioniste de Dublin, écrivait le 18 février : « Le bill n'a pas été conçu dans le véritable intérêt d'un arrangement avec l'Irlande. On n'a consulté à son sujet aucune section du peuple irlandais... La politique dénaturée de la partition est forcément fatale à la paix et à la prospérité de l'Irlande. Le bill n'a de partisan dans aucune sphère, hors Downing Street. » M. Asquith, pendant sa campagne électorale à Paisley ; le docteur Bernard, prévôt de l'université protestante de Dublin ; les évêques catholiques d'Irlande ; l'*Antipartition League*, organe des Unionistes du Sud, avaient beau condamner à l'envi ce projet bancal et difforme : qu'importait? Le Conseil de l'Ulster, réuni le 10 mars, estimait le projet de 1920 meilleur que celui de 1914 — *Ulster is safe*, l'Ulster est à l'abri, disait-il, — et le 1er avril, aux Communes, Sir Edward Carson daignait déclarer que, tout en préférant le *statu quo*, il ne combattrait pas le bill. Quant au Sinn Féin, pendant la parturition du monstre, rendons-lui cette justice, il s'était contenté de sourire ; et maintenant il rappelait simplement que, le 13 février 1917, le Premier Anglais, selon le rapport secret de Sir Horace Plunkett, disait à la Convention irlandaise : « Il est vain de proposer à présent la partition. Il nous faut accepter l'unité de l'Irlande comme un bloc. Toute autre idée *conduirait à*

un échec. » Déclaration d'hier qui mesurait la sincérité d'aujourd'hui.

C'est à promener ce cadavre de loi que se borna, pendant toute l'année, quant à l'Irlande, l'activité parlementaire. Que le bill fût mort-né, que personne des intéressés n'en voulût, non pas même les féaux de l'Angleterre, on était décidé à l'ignorer. « Aux Irlandais, » disait imperturbablement Lloyd George le 1er avril — jour symbolique ? — « de donner chair et os au Home Rule ». Le 3 août, il répétait à Devlin, député nationaliste de Belfast, qui l'interrogeait ironiquement, qu'il persistait à faire voter son bill. On sait qu'à bout de patience, le même Devlin, à la tête des sept Irlandais siégeant encore à Westminster, quitta enfin la salle des séances, pour laisser une chambre au moins vide absolument d'Irlandais étrangler les dernières libertés de l'Irlande. Fin septembre, cinq ou six cents notables, surtout du parti constitutionnel, s'étaient réunis à Dublin en « Conférence de la Paix » pour étudier certaines modifications au projet et les soumettre au Premier Ministre ; si pacifiques soient-ils, ils viennent de découvrir que, avec quelques amendements qu'on l'imagine, le bill n'est pas viable. Mais c'est par là peut-être qu'il est si précieux. Il bloque la voie à tout arrangement, et l'Ulster ne lui demande rien d'autre. « Le bill, écrit le *Truth*, est le vrai obstacle à tout règlement. Mais Carson a promptement informé qui de droit que le gouvernement a pris envers lui des engagements, engagements inclus dans le bill, et que lui, Carson, ne se laissera pas rouler, Il est le maître de la situation. »

C'était donc, pratiquement, la carence voulue du Cabinet et des Communes. L'Irlande, cependant, restait livrée au Château, c'est-à-dire au vice-roi, au secrétaire d'État pour l'Irlande, et au commandant en chef des troupes britanniques dans l'île. Ils étaient armés de pouvoirs illimités par la *DORA* (Defence of the Realm Act), indéfiniment prorogée en Irlande depuis la fin de la guerre, puis par la Loi Martiale, enfin par la Loi sur la Restauration de l'Ordre (septembre 1920). Cette loi, votée en un tourne main par les deux Assemblées, et dont un chef, entre autres, supprimait le jury pour y substituer le conseil de guerre, provoqua un scandale,

bien rare, à la Chambre Haute : un conseiller privé — et le titre n'indique pas un extrémiste ! — se leva, emporté par l'émotion, et déclara à Leurs Seigneuries que le bill pourrait tuer l'Angleterre, mais non pas l'Irlande. Puis il quitta la salle.

Obliques ou directes, brutales ou insidieuses, les mesures les plus diverses s'ingéniaient à passer la camisole de force à l'Irlande insurgée. Une des plus innocentes en apparence fut l'*Education bill* du secrétaire d'État Macpherson. D'après son projet, les trois Directions de l'Enseignement, organes semi-indépendants et semi-irlandais, cédaient la place à un triumvirat tout-puissant de fonctionnaires britanniques, dont le secrétaire d'État lui-même. A cette occasion, de sérieuses améliorations seraient apportées au traitement des maîtres, qui à cette époque mouraient de faim. Ces maîtres, surtout ceux de l'enseignement secondaire, avaient souvent pris la tête du mouvement national. Pearse en était un, et Mac Donagh ; Mac Sweeney, le lord-maire de Cork, en est un autre. Il était donc capital de mettre la main sur eux. Là était la malice, de lier la réforme de l'enseignement à celle des salaires ; et Macpherson le signifia bien nettement aux délégués des maîtres secondaires ; point de loi, point d'argent. Il leur donnait à choisir entre l'obéissance et la misère. Déjà des discussions s'élevaient entre eux ; comme partout, et plus excusablement ici, il y avait des don Quichotte et des Sancho. Mais la résistance de l'opinion s'organisait contre une mesure qui, nécessairement, tendait à dépouiller l'Église de son contrôle traditionnel sur l'éducation : le 10 décembre, les évêques y mettaient leur veto, tout-puissant en la matière ; le 13, les Conseils de comtés suivaient ; les protestations pleuvaient ; Macpherson tomba (avril), et son bill resta en suspens.

D'autres mesures, plus franches, s'abattaient sur le pays ; par exemple la pression économique, dont les Anglais, parce qu'ils y eussent été, plus qu'à tout, sensibles, comprenaient, surestimaient peut-être, la puissance, et n'avaient garde de se priver. Dès l'automne dernier, à titre de sanction, des comtés sont mis en état de siège, ce qui implique l'arrêt

absolu des transactions. Le fermier ne peut plus vendre son bétail ou ses pommes de terre, la fermière son lait ou ses œufs. En octobre 1919, interdit le marché de Cashel ; interdites, les foires de Nenagh, de Carrick-on-Suir, de Clonmel, la foire aux cochons de Thurles. Cela va si loin qu'en décembre les landlords du comté de Clare, — qui sont loin d'être Sinn Féiners, ai-je besoin de le dire? — le colonel Tottenham, Sir Michael O'Loughlen, lord Inchiquin protestent publiquement : « Sur 51 foires, deux seulement ont été permises : prohibitions qui ne diminuent pas d'un seul le nombre des meurtres, mais ruinent et exaspèrent le pays. » Une députation de magistrats va trouver, dans le même propos, le capitaine Williamson, commandant à Tipperary; il répond que « les foires de Tipperary ne l'intéressent pas le moins du monde : tout ce qu'il a à faire est d'envoyer les soldats aider la police ». Et quelques heures avant l'ouverture, l'Aonach ou foire irlandaise qui se tient, pour Noël, à l'hôtel de ville de Dublin, est brusquement interdite.

Cependant venait d'être lancé le *Motor Permit Order*. Désormais nul ne pouvait conduire ou posséder une auto, à moins d'une autorisation que la police octroyait ou refusait sans appel. Une grève de protestation, qui n'alla pas toujours sans incidents violents, s'ensuivit parmi les chauffeurs ; elle dura deux mois, jusqu'en février, sans obtenir d'amendements sensibles au régime. Justifiable en apparence — il s'agissait de priver d'autos l'armée républicaine, et depuis, elle n'en a jamais manqué — l'*Ordre* était une mesure qui, dans l'application, pouvait devenir draconienne. Voici par exemple un garagiste, Mac Donnell, de Virginia, comté de Cavan, à qui la police refuse tout permis et, de plus, intime l'ordre de vendre, sous un mois, ses voitures à une personne agréée par l'inspecteur : pour le pauvre diable, qu'est-ce autre chose que la ruine? Quant au trouble que subissaient les transports, pour les industriels, commerçants, médecins même, dans un pays où 80 p. 100 des électeurs étaient suspects, je le laisse à imaginer.

D'ailleurs, les uns après les autres, tous les moyens de transport allaient être touchés; et comme bien on pense, chaque coup retentissait durement sur les affaires. Au printemps, les

cheminots refusèrent de plus admettre dans les trains soldats, policiers ni munitions ; des centaines furent suspendus ; et il y eut, en juillet, des moments où l'Ouest était bientôt isolé du reste de l'île. Récemment, le gouvernement anglais, alléguant les troubles, a interdit l'escale de Queenstown aux transatlantiques américains, ce qui, une fois de plus, coupe tout lien direct entre les États-Unis et l'Irlande.

L'hostilité à l'enrichissement du pays se marquait plus crûment encore, et l'*Irish Times* lui-même protestait là contre (10 février). Par exemple, les planteurs d'Ulster voyaient taxer leur lin 290 livres la tonne, quand les planteurs anglais en vendaient d'inférieur à 600 et que, selon le *Morning Post*, le lin irlandais sur un marché libre en eût valu 720. Ou bien encore, l'exportation des peaux était permise, mais seulement à destination de la Grande-Bretagne (les prix continentaux auraient été à peu près doubles) ; l'importation interdite.

Des subventions étaient versées par le gouvernement impérial à certains corps, par exemple aux municipalités : ce n'était pas, bien entendu, générosité, les impôts payés par l'Irlande compensant, et au delà, les sommes reversées. Après les élections de janvier, les conseils municipaux, devenus en masse républicains, refusèrent de soumettre leurs comptes aux auditeurs du roi. Londres riposta en suspendant les subventions. Le coup était rude : pour Dublin seul il s'agissait de 200 000 livres, 10 millions au cours du change ; il fallait ou bien supprimer le repas de midi aux enfants des écoles, jeter à la rue tuberculeux et incurables, etc., ou bien doubler les taxes municipales, déjà énormes : si patriote qu'on suppose le peuple, ce sont toujours là des pilules impopulaires. Ailleurs, c'était pire : à Ballinasloe, faute d'argent, le comité de l'asile d'aliénés et son président l'évêque de Clonfert décidaient de mettre en liberté les fous inoffensifs, et menaçaient de lâcher, le 10 octobre, les fous atteints de manie homicide. Sur qui, en fin de compte, retombait la menace ? sur la population irlandaise. Cette fois le Château tenait le bon bout, et, aux plaintes que lui portaient les administrations des hôpitaux de Dublin, Sir Hamar Greenwood, secrétaire d'État depuis avril, répondait avec un inflexible sourire.

Restreindre les recettes, augmenter les dépenses, tels étaient donc les deux moyens par où s'exerçait la pression économique. La pression militaire, elle, n'avait pas cessé depuis la rébellion de 1916, non pas même à l'armistice, puisqu'il n'avait pas donné la paix à l'Irlande. Chaque jour c'était une mesure nouvelle de bon plaisir : suspension de journaux, le *Cork Examiner* en septembre (quarante-deuxième périodique dans ce cas), le *Freeman* en décembre ; interdiction de meetings; suppression progressive, d'abord locale, puis absolue, des organisations par où s'exprimait l'opinion anti-anglaise : en septembre le *Dáil Eireann*, la Ligue gaélique ; en octobre, le Sinn Féin, les Volontaires irlandais, le *Cumann nam Ban* ou Ligue des femmes irlandaises, pour Dublin, ville et comté ; à la fin de novembre, les mêmes organisations, mais pour tout le pays. Plus tard, ce fut, dans les banques, une enquête sur les dépôts que le parti pouvait y avoir. En même temps la police, à présent protégée par la troupe, effectuait, la nuit, dans les maisons cernées, descentes et perquisitions. A Limerick, à Galway, à Cork, surtout à Dublin, les razzias se succédaient : le 12 décembre, 40 hommes arrêtés et déportés, par mesure administrative, à la prison de Wormwood Scrubbs près de Londres ; le 13, 9 autres ; le 2 février, 30 ; le 5, 19 ; le 6, 5 de plus. A la date du 9 février, 80 Sinn Féiners avaient été arrêtés, 60 déportés. Un nombre énorme, recherché, était *on the run* [1]. Et le 9 mars l'*Irish Bulletin*, faisant son tableau d'honneur, pouvait écrire que, de 73 députés républicains élus en 1918, tous étaient ou avaient été en prison ou recherchés, sauf 9, dont 6 avaient toujours été en mission à l'étranger. Le siège officiel du parti fut à diverses reprises perquisitionné, enfin vidé, clos et scellé ; la Banque sinn féin supprimée ; même les bureaux d'une Compagnie d'assurances purement irlandaise, la *New Ireland*, fermés le 3 janvier.

1. L'alderman Thomas Kelly, lord-maire désigné de Dublin, avait été déporté un des premiers. C'était un vieil homme, surtout appliqué aux œuvres de charité sociale, d'esprit paisible et de pauvre santé. Les émotions subies lui firent perdre la tête, et il fut relâché au printemps ; mais il n'a pas recouvré la raison. Quant aux prisonniers de Wormwood Scrubbs, dont le nombre monta à plus de cent, ils furent, comme d'autres internés à Mountjoy, libérés après de sensationnelles « grèves de la faim ».

Naturellement, Londres cherchait de tout son pouvoir à renforcer ses garnisons, en nombre et en esprit. L'effectif de la police était porté à 14 000 hommes, son budget à presque *le dixième du revenu total* tiré de l'Irlande, à peu près 3 millions et demi de livres sur 37. L'armée s'enflait à vue d'œil. Dès le 23 octobre, M. Winston Churchill déclarait aux Communes 55 000 hommes, qui coûtaient par semaine 210 000 livres : la profusion des machines, tanks, mitrailleuses, aéroplanes, en double aujourd'hui la force. La flotte même prenait la faction : des navires s'embossaient à Queenstown, à Galway, à Londonderry, dans la baie de Dublin. Et comme l'avantage demeurait aux républicains, avantage de l'attaque, de l'initiative, et du patriotisme, comme armée et police s'avéraient impuissantes contre la guérilla, de nouveaux coups étaient portés, et de pires : lourdes sentences rendues contre les Sinn Féiners : six mois de prison au député Mac Cabe pour propagande en faveur de l'emprunt irlandais, trois ans de *travaux forcés* au député Barton, ancien officier britannique, pour menaces verbales, au cours d'une harangue, contre le vice-roi ; deux ans de travaux forcés à Terence Smith, trouvé en possession d'un revolver ; six mois de prison à Patrick Devane, trouvé en possession du journal des Volontaires, et ainsi de suite ; — rapts d'enfants, comme celui du petit Conors, de Greenane, séquestré deux mois à Phœnix-Park, et relâché, après six interrogatoires, la tête un peu dérangée par la frayeur ; — exécutions féroces comme celle de Michael Darcy, de Cooraclare, qui, poursuivi, se jeta dans le Shannon, où il se noyait ; comme quatre paysans accouraient à son aide, la police tira sur eux, et l'homme, à bout de forces, coula.

Des têtes étaient mises à prix, et à prix énorme : 10 000 livres, ou 500 000 francs, pour les meurtriers de Forbes Redmond. Des espions étaient à l'œuvre, tels ce Quinlisk et ce Byrne que l'on retrouva dûment fusillés. En septembre dernier, Arthur Griffith, vice-président de la République, entouré de leaders du Sinn Féin, recevait un certain Hardy, qui se déclarait prêt à indiquer un dépôt d'armes anglaises à enlever : qu'on lui fît seulement voir les chefs : n'étaient-ils point dans l'assistance? Soudain, coup de théâtre ! Griffith commence

tranquillement à lire les états de service de Hardy, repris de justice qu'une influence mystérieuse vient de faire prématurément sortir de la prison de Belfast, agent provocateur qui cherche à connaître, tenter et livrer les têtes de l'armée républicaine. Quant aux prétendus leaders du Sinn Féin ici présents, ce sont des reporters américains, espagnols, français, anglais même, spécialement convoqués pour voir démasquer le traître devant eux. Scène édifiante dont, sauf exception, la presse anglaise n'a pas soufflé mot.

Et puis, la rage gagnant les forces britanniques, la lutte dégénérant en vendettas, on riposte aux attentats sinn féiners par des contre-attentats policiers. Le 19 mars, à Cork, un groupe d'hommes, la nuit, tire à bout portant sur le professeur Stockley, de University-College, protestant anglais devenu catholique et Sinn Féiner, alderman de la ville ; le voyant tomber, ils le croient tué, s'en vont. Par miracle, pas une balle n'a porté. Mais le lendemain à deux heures du matin, quelques hommes de haute taille, probablement les mêmes, envahissent la maison du lord-maire Mac Curtain, lui arrachent le bébé qu'il a dans les bras, le criblent de balles et lui cassent la tête à coups de crosse. L'enquête du *coroner* ne laissa guère de doute — et des gens de Cork, qui sont très loin d'être républicains, en ont douloureusement convenu devant moi — que les coupables fussent des policiers : pas un ne fut inquiété. Certains organes anglais, et le Premier lui-même, essayèrent bien d'insinuer que Mac Curtain, trop modéré, aurait été victime des Sinn Féiners extrémistes [1]; mais à un défi de l'évêque de Cork, à un autre de Griffith, demandant une enquête impartiale, il n'y eut jamais de réponse. Le 29 mars, à Thurles, Mac Carthy était tué dans des conditions analogues : là encore, aucune recherche sérieuse. Rapprochons (du point de vue non pas moral — les circonstances diffèrent — mais politique, le seul qui m'intéresse ici) rapprochons de ces meurtres la décision, nouvelle en soi, de laisser mourir en prison le lord-maire Mac Sweeney, succes-

1. Aussi quand les autorités britanniques (cf. *le Temps* du 22 septembre) établissent une différence entre les Sinn Féiners « modérés » et « constructeurs », du type Griffith, et les extrémistes qui les terroriseraient, la propagande républicaine voit-elle immédiatement, dans cette discrimination à vrai dire inattendue, une arrière-pensée sinistre.

seur de Mac Curtain, et les onze internés de Cork, qui font la grève de la faim. Ce n'est, je pense, qu'un cas particulier d'une décision plus générale, qui a été longue à prendre, parce qu'elle demande de l'estomac, mais qui semble bien prise : celle de se débarrasser, n'importe comment, des leaders nationaux. En voici un autre signe : fin septembre, un certain Lynch, bien connu dans l'Ouest comme juge aux cours républicaines, et qui craignait pour sa vie, se réfugiait à Dublin dans un hôtel. La même nuit, policiers et militaires, revolver au poing, surprenaient le portier, se faisaient montrer le registre des voyageurs, montaient à la chambre de Lynch, et le tuaient raide. Le lendemain un communiqué officiel affirmait que Lynch avait tiré le premier. Nombre d'indices, trop longs à rapporter, plaidaient là contre. Surtout le général Sir Nevil Mac Ready, commandant en chef, qu'à point nommé la loi sur la Restauration de l'Ordre investissait de nouveaux pouvoirs, interdisait, spécialement pour cette affaire, l'enquête légale du *coroner* et réservait l'instruction à des juges militaires. Devant cette volonté évidente d'étouffer toute lumière, les soupçons s'aggravaient. Il serait toujours aisé de tirer sur les gens, et de dire ensuite, sans avoir réellement à en faire la preuve, qu'ils avaient commencé. Une interview récente du général n'était pas pour dissiper cette impression : « Il faudrait fusiller une cinquantaine d'individus, avait-il dit, et tout rentrerait dans l'ordre. » Beaucoup pensent que la chose est en train ; et tel, qui se serait laissé arrêter sans résistance, n'y est plus disposé à présent : tué pour tué, autant se défendre. C'est ce qu'ont fait dans la nuit du 10 octobre, à Dublin, deux hommes qu'on venait appréhender : ils ont fusillé les deux officiers du raid, et pris le large.

D'ailleurs ces procédés, si énergiques qu'ils fussent et si désespérés — car, en un sens, ils tournaient à l'expédient — étaient insuffisants pour amener la décision. Ce qui faisait la puissance du Sinn Féin, militairement si faible, c'était la connivence populaire. Il fallait trouver des moyens plus amples, plus généraux, à la dimension du péril. De là la double idée d'exercer des sanctions d'ensemble sur la popu-

lation irlandaise et de s'appuyer sur une autre population tout entière.

On ne pouvait pas compter sur les Unionistes épars dans le Sud et l'Ouest, noyés parmi les Irlandais, et qui avaient à les ménager. Mais les Ulstériens, bloc compact de quatre ou cinq cent mille âmes, étaient là. Épouvantés de voir les familles nombreuses des catholiques les supplanter peu à peu dans les comtés — « Ces gens-là pullulent comme des lapins », disait à un reporter français un notable protestant, effrayé tout ensemble et dégoûté —, exaspérés par les désastreuses élections de janvier, ils ne demandaient pas mieux que de recourir aux armes. Des armes, ils en avaient, car les peines pour détention d'armes, écrasantes en pays républicain, se réduisaient (et, du point de vue anglais, on le comprend) à cinq shillings d'amende pour les gens féaux. Ainsi éclatèrent les bagarres de Londonderry, qui durèrent, avec des accalmies, pendant mai et juin, et firent — autant qu'on peut savoir, car, on le pense bien, en pareil cas chaque parti dissimule ses pertes — vingt morts et quatre-vingts blessés. A une question du député Kenworthy, M. Denis Henry, attorney général pour l'Irlande et député unioniste de l'Ulster, répondit qu'on avisait au désarmement de la partie infidèle (*the disloyal portion*) de la population. Désarmer les Irlandais, armer les Orangistes, ramener somme toute la minorité immigrée tout entière, la *garnison*, à son antique rôle, tel était le plan. C'est bien ainsi que l'entendait Sir Edward Carson ; et le ton, à la fois impérieux et méprisant pour le Cabinet, du discours qu'il prononça le 12 juillet à la commémoration de la bataille de la Boyne, montre à quel point, appuyé des influences conservatrices et du sentiment jingo en Angleterre, il se sentait le maître des gens de Londres.

Aussi, après le lever de rideau à Londonderry, donna-t-on bientôt, à Belfast, la pièce à grand spectacle. Les catholiques, trois fois moins nombreux, furent jetés par les autres ouvriers à la porte des chantiers navals, leurs maisons brûlées : du fond des ruines, parfois, partaient des coups de feu : quelque désespéré qui tentait un geste impuissant de vengeance; toutes les nuits, la fusillade crépitait dans le quartier irlandais. La dernière semaine d'août fut la plus tragique : les

gens de Carson, bien armés et organisés, donnaient la chasse à leurs ennemis mal pourvus, en brandissant d'immenses *Union Jack* sur qui la troupe amenée pour rétablir l'ordre n'allait évidemment pas tirer. Au début de septembre, il y avait 58 tués, plus de 600 blessés, 1 500 000 livres ou 75 millions de dégâts. De temps en temps, la chasse à l'homme reprend, comme un feu mal éteint. 7 000 ouvriers, dont 1 000 ont fait la guerre, sont sur le pavé. Sir James Craig, député ulstérien et secrétaire parlementaire pour l'Amirauté, vient d'apporter dans un discours public ses compliments aux gens qui ont si bien besogné ; et la ville bien-aimée a vu presque immédiatement lever pour elle le couvre-feu, qui reste strictement imposé aux autres. C'est qu'elle a rendu le service qu'on attendait d'elle, affirmé sa fonction d'avant-poste anglais, donné aux Irlandais une leçon, surtout mis à l'exercice de la force pure un masque de guerre religieuse et civile. Bientôt Sir Ernest Clarke était nommé sous-secrétaire d'État, chargé des affaires d'Ulster, avec résidence à Belfast : c'était pour le moment tout ce qui, du Home Rule Bill, passait réellement dans les faits, avant même qu'il ne fût voté. En outre, le projet se faisait jour d'enrôler en Irlande, « sans distinction de croyance ou d'idées politiques » (*sic*), les citoyens disposés à maintenir l'ordre, et à servir sous le commandement des officiers de police. La solde sera de 10 shillings, ou 25 francs, par jour. Déjà, à en croire les *Irish News*, 37 000 se sont inscrits, 10 000 vont suivre [1]. En fait c'est là constituer la « Carsonie » en un État distinct, avec administration et armée, geôlier de l'Irlande.

Restait le second point du programme : les sanctions d'ensemble, puisque les particulières n'avaient que piètre effet, contre la population irlandaise. A vrai dire, et d'instinct, policiers et soldats y avaient déjà recouru il y avait beau temps. Dans la nuit du 20 janvier, à deux reprises différentes, ils saccagent Thurles, pour venger la mort du constable Finegan. Le 4 février, à Limerick, la troupe, sifflée, disent les uns,

1. A Lisburn, apprenant que cinq Orangistes venaient d'être condamnés à trois mois de prison pour pillage de maisons catholiques pendant les émeutes d'août, 300 de ces volontaires de la police ont démissionné en manière de protestation.

attaquée, dit-elle, ouvre le feu sans avertissement : deux tués. Le 22 mars, à Dublin, des soldats revenant du théâtre sont hués par la foule ; quelques horions s'échangent ; quand les hommes arrivent à la caserne de Portobello, un piquet sort brusquement avec une mitrailleuse et tire dans le tas : deux tués, nombre inconnu de blessés.

Mais ces actes, encore à demi réflexes, n'ont décidément tourné au système qu'assez récemment, et s'associent, à tort ou à droit, au nom de Sir Nevil Mac Ready. D'abord ils deviennent par trop fréquents : à Miltown-Malbay le 17 avril, à Limerick le 21 mai ; à Fermoy (deuxième fois) et à Lismore le 29 juin, pour venger l'enlèvement du général Lucas ; à Limerick de nouveau le 1er juillet ; à Tipperary le 2 ; à Cork le 3 ; à Tuam le 21. Comme le docteur Gilmartin, archevêque de l'endroit, demande enquête et protection au Château, Sir Nevil lui fait répondre que le sac de Tuam ayant été fait par la police, ça ne le regarde pas (*sic*).

Cette police, d'ailleurs, avait beaucoup changé, dans sa composition et son esprit, tant par travail interne que par l'action extérieure de l'autorité. Des anciens R. I. C., près de 300 avaient été tués ou blessés depuis le 1er janvier ; bon nombre d'autres, par crainte ou honte, démissionnaient tous les mois ; les demeurants étaient les moins bons, je veux dire les moins irlandais au fond du cœur. Le corps, moins efficient, devenait plus dur. D'autre part le dépôt de Londres comblait les vides avec les Anglais, notamment des soldats démobilisés sans travail : ainsi composée, la force changeait de caractère, dépouillait toute sympathie irlandaise. La paye était énorme : 7 livres par semaine et par homme, 50 francs par jour. De tels hommes, pour qui la « campagne d'Irlande » est un *job* (truc) qui les tire de misère, sont prêts à tout ; le danger, qui leur fait craindre pour leur place, les enrage. Des renforts, prévus jusqu'à concurrence de 9 000 hommes, arrivaient encore : la « Force auxiliaire de Police », tous ex-officiers, et les *Black and Tan's*, les « Noir et Tan », ainsi nommés familièrement parce que, faute d'uniformes, ils gardaient souvent, à côté de la casquette ou tunique noire des R. I. C., quelque effet d'équipement kaki. Qu'ils aient été, comme la rumeur en court, recrutés dans un milieu spécial

pour une besogne spéciale, je ne sais ; mais, en quelques semaines, ils se sont fait une solide réputation de terreur; et, comme il arrive, on leur prête désormais toutes les cruautés qui s'exercent dans un pays où la violence est déchaînée, sans contrôle, et accrue par la peur. Ce sont des hommes arrachés de leur lit, traînés dans la campagne, fouettés, roués de coups de crosse, parfois blessés de coups de feu, en certains cas (ceux notamment de Tom Hales et de Patrick Harte) proprement mis à la torture ; ce sont ces quatre républicains que, le 28 septembre, à Belfast, après le meurtre de deux R. I. C., on fait lever et, coupables ou non, au petit bonheur, on fusille à la porte de chez eux ; ou bien ce constable de Tuam, Hugh Roddy, qui, de dégoût, avait démissionné après le sac de la ville par ses collègues le 21 juillet, et qui, une première fois, est tiré de son lit en pleine nuit, fouetté, puis renvoyé chez lui ; une seconde fois, traité de même et menacé de mort s'il ne quitte Tuam sous quatre jours, « car il est, lui disent ses bourreaux, la honte de la R. I. C. ».

Surtout ce sont, étendues et devenues systématiques, les « représailles » d'ensemble. En fait, où qu'on frappe, on est sûr de frapper juste : la campagne est toute sinn féiner. Et villes et bourgs continuent d'être incendiés. Fermoy, quatre fois dévastée, Lismore, Bantry, Cobh, Ballylanders, Limerick, Tuam, Ballaghaderreen, Balbriggan, Tullow, Galway, Trim, combien d'autres ! Soit le sac de Balbriggan comme type du genre. Un après-midi l'inspecteur de district Burke est tué, son frère, sergent dans la R. I. C., grièvement blessé. Dans la nuit surgissent des camions chargés de *Black and Tan's*. La mousqueterie balaye au hasard les rues, les grenades crèvent portes et fenêtres, éclatent dans les appartements. Trente maisons, dûment arrosées d'essence, flambent en un instant ; impossible de faire la part du feu : à tout habitant qui apparaît, les balles sifflent. Aux prières d'une femme, gardienne d'un immeuble qu'on va incendier, on répond — notez le trait — : « Nous ne sommes pas des barbares. Nous n'en voulons pas aux femmes. Mais c'est là une usine : elle doit brûler. » Et elle brûle. Des prisonniers ont été emmenés au casernement de la police : certains sont bien traités, on leur offre des cigarettes, on les relâche, pourquoi?

eux-mêmes n'en savent rien. Deux d'entre eux ont été gardés : on trouve le lendemain matin, sur le trottoir, leurs cadavres criblés de balles et de coups de baïonnette. L'un d'eux porte encore à la tête un pansement bien fait : preuve qu'il a été une première fois blessé, soigné par un homme de l'art, et plus tard, qui sait? au matin peut-être, repris et achevé.

Après Balbriggan, les journaux anglais, et non pas seulement le bolchevik *Daily Herald*, ou le libéral extrême *Manchester Guardian*, ou les *Daily News* ou la *Westminster Gazette*, mais le *Times*, l'*Evening Standard*, l'*Observer* jettent feu et flammes : « Affreuse histoire de bachibouzouks... Terreur à la turque... Elle jette la honte sur le nom anglais dans le monde entier ! Qu'avons-nous à envier aujourd'hui aux Huns en Belgique? » Le général Sir F. Maurice renchérit, et plaint les troupes à qui on impose un tel métier. Quant à Mac Ready, dans une interwiew qu'il donne à un reporter américain — décidément ce brave militaire a l'interview malheureuse — il lui déclare avec candeur : « Actuellement il n'y a aucun autre moyen de punir ou de réprimer les crimes, et il est bien humain que la police agisse de sa propre initiative. » Cet *il est bien humain*, si indulgent et qui presque encourage, soulève de nouvelles tempêtes ; Mac Ready et Greenwood sont mandés à Londres. Cependant Miltown-Malbay, Ennistymon, Lahynch, deux jours après Balbriggan, brûlent ; trois civils dont un de passage, en vacances, sont tués net ; l'enfant de l'un d'eux a disparu. Puis Trim, Ardrahan, Ballinagare, Mallow, Tubbercurry brûlent à leur tour ; on lance des bombes dans les maisons, à Galway, et dans l'hôtel de ville, à Cork...

Comme un organisme euphorique et sain élimine d'instinct, par le jeu normal de sa nature, les toxines qui menacent sa santé ou les voisins qui gênent son bien-être, ainsi l'Angleterre est peu à peu entrée, sans même s'en rendre exactement compte, en réaction de plus en plus violente contre la sujette inflexiblement rebelle. Je me souviens avoir vu, à Roscoff, dans un bassin du laboratoire Delage, des poulpes dévorer vivants des crabes qu'on leur jetait : les crabes ne semblaient pas goûter beaucoup l'aventure ; mais on eût fort étonné les poulpes, j'imagine, en soulevant la question de décence.

De même ici ne cherchons pas de valeurs morales : le phénomène est d'ordre biologique.

La grosse bête a senti avec stupeur, avec indignation, sa proie qui bouge encore et voudrait échapper : elle remet la patte dessus, et voilà tout. La guérilla s'évanouit, insaisissable, une fois son coup fait ; soixante mille hommes et quinze mille policiers n'en peuvent venir à bout : on s'en prendra à toute la nation, on pèsera sur elle jusqu'à ce qu'elle étouffe et crie grâce. Les Boers ont tenu trois ans contre l'armée anglaise, mais non pas six mois contre les camps de concentration. Qui craindrait-on? L'Europe dévastée, impuissante, divisée, occupée, avec l'égoïsme de la misère, à relever ses ruines? L'Amérique, où le président de demain, Harding, compare Erin à une colonie jaune et s'écrie : « Je ne me permettrais pas plus de donner à l'Angleterre un conseil touchant l'Irlande que je ne lui permettrais de nous en donner un touchant les Philippines »? Non, décidément, rien à craindre. Allons-y ! Et l'on y va.

Voici le moment venu. La machine est montée, elle est en route et d'heure en heure sa pression s'accroît jusqu'à l'écrasement. Les forces qui l'agissent, poussées à fond, multiplient leur puissance par leur simultanéité même et leur convergence. A la concentration de l'effort, on sent partout la décision d'en finir.

L'Ulster en armes veille.

L'ordre social est intentionnellement détruit. La justice britannique n'existe plus, de par l'abstention des justiciables. Les tribunaux républicains, depuis quelques semaines, sont régulièrement envahis et dispersés, comme à Navan, à Wexford, à Claremorris, les juges arrêtés, les gens de loi envoyés en prison. La police des Volontaires, voici quelques mois, avait souvent remplacé l'autre, défaillante, sans être inquiétée : aujourd'hui on la pourchasse, on condamne ses membres pour usurpation de fonctions. Ayant à choisir entre l'ordre, sans eux, et le désordre (puisque l'Irlande ne veut pas de *leur* ordre), les Anglais choisissent le désordre et, dans l'esprit de leur système, ils ont raison. L'insécurité influe sur le crédit, sur le volume des affaires, et c'est encore un moyen puissant, quoique indirect, d'entamer la force écono-

mique du pays. Ils le savent si bien que, cette insécurité, ils l'exagèrent et, par exemple en Grande-Bretagne ou en Amérique, lui font toute la publicité qu'ils peuvent. En même temps, et comme par hasard, la querelle des chemins de fer, que Londres laissait dormir, entre tout à coup dans une phase aiguë. Sir Eric Geddes, ministre des transports, arrive à Dublin avec un ultimatum : ou bien les cheminots accepteront dans les trains les troupes et les munitions qu'il plaira au gouvernement d'y mettre, ou bien les compagnies seront privées des subsides impériaux, et c'est pour elles la mort sans phrases. Aussitôt les scènes de cet été recommencent, policiers dans les wagons, trains en panne, personnel révoqué. Dans quelques jours ce sera la paralysie.

Et c'est dans la même vue, pour obtenir l'extinction progressive de la vie tout entière, que les destructions se poursuivent. Ce nom même de représailles, que pare encore une idée de sommaire justice, est une malice cousue de fil blanc : il ne s'agit pas de talion, il s'agit d'un plan médité et mûri pour étouffer enfin ce vaincu qui ne veut pas plier. La réplique a pris je ne sais quoi d'automatique : constable attaqué, village à sac. On joue sur le velours. *The King can do no wrong*, le roi ne saurait avoir tort ; par voie de conséquence la Couronne ne paie jamais (que par grâce), et, ici, quelques indemnités que la justice accorde aux sinistrés, elles retomberont toujours, en dernière analyse, sur le dos de l'Irlande. D'ailleurs on ne brûle pas au hasard, on choisit : vous l'avez vu plus haut, on n'épargne pas une usine, parce qu'une usine détruite signifie une foule de gens sans travail et de ménages sans pain. La police s'acharne sur les laiteries — plus de 30 détruites — parce qu'une laiterie en cendres, c'est des dizaines, parfois des centaines de fermes alentour, frappées au cœur. Ainsi, se couvrant du prétexte de représailles, la force armée, avec un esprit de suite méticuleux, avec une justesse exquise, ne cesse de frapper le point sensible, douloureux, vital.

Aujourd'hui, d'ailleurs, elle n'use même plus de prétextes : sans vengeance à tirer, simplement à titre de peine afflictive, elle punit l'opposition politique par la ruine. Au député Moloney on a brûlé sa pharmacie ; aux sœurs de Tom Clarke, fusillé

en 1916, leur magasin ; pour tel garçon échappé à la police, on brûle la maison du père. Il arrive que le châtiment s'étende à une région : en Roscommon, les incendiaires, charriant leurs bidons d'essence dans des camionnettes rapides, flambent, çà et là, à leur caprice, les habitations, notamment à usage de ferme ; quant aux meules de foin, paillers, gerbiers non encore battus, un tas noirci marque leur place au long de la route. De deux choses l'une : ou bien, à bout de patience, désespérés, les gens répondront par un soulèvement, et l'armée le balaiera en trois jours [1] ; ou bien ils pencheront chaque jour vers la misère, et ils finiront par plier. Sur les deux tableaux la partie est gagnée d'avance.

Ces résistances nationales, surtout paysannes, il n'y a pas d'autre moyen de les vaincre : détruire le pays lui-même, empêcher les gens de manger. L'Irlande est traitée comme les douars marocains dont on razzie les troupeaux, comme la Vendée piétinée par les colonnes infernales, surtout comme l'Irlande de 1798 par ces régiments dont leur propre chef, Cornwallis, avait honte. Et il y a, au fond, ou bien sottise ou bien quelque déloyauté à éprouver là devant étonnement ou scandale. La conquête est la conquête ; la force est la force ; et supposer que, tout en en usant, on leur assignera une limite, n'a pas l'ombre de sens commun. Contre des cœurs révoltés, la moindre mesure de coercition porte en germe, s'ils persistent, la pire atrocité. A Amritsar le général Dwyer a fait tirer ses mitrailleuses : 400 Hindous tués, 1 000 ou 1 200 blessés, mais tout mouvement étouffé dans l'œuf ; là-dessus, tout en profitant de son acte, le gouvernement l'a rayé des cadres, les Communes l'ont flétri : voilà qui est ou bête ou pharisaïque ; mais les Lords l'ont glorifié : voilà qui est lucide et honnête. De même, quand le *Spectator* s'écrie, à propos de l'Irlande : « *Shoot, but don't argue !* Plus de raisons, des balles ! » quand le *Morning Post* réclame la reconquête, quelque « désagréables » que soient les voies à envisager, on sent comme une sorte de soulagement mêlé d'une joie austère : au moins, avec la netteté carrée de ces propos, sort-on du pathos et des contradictions où s'embourbe

1. Le *Times* a bien des fois dénoncé ce calcul

la presse anglaise moyenne, et l'intelligence savoure-t-elle enfin le plaisir de comprendre.

L'Irlande a le garrot au cou, le bâton tord la corde avec cette puissance inexorable des choses sans âme. Et voici pourquoi le moment est unique, et si passionnant : si Londres à l'estomac — je ne peux pas trouver d'autre mot — de poursuivre pendant quelques mois les dragonnades actuelles, il semble impossible que, d'ici très peu de temps, l'Irlande étouffée, assommée, affamée, ne soit pas réduite ; et alors ce sera, pour une génération ou deux, de nouveau le grand silence du désespoir, l'émigration vidant le pays encore, et peut-être le commencement de la fin. Si Londres ne peut, ou n'ose, poursuivre les dragonnades, il lui faut céder : elles étaient le seul mode réellement efficace que la force eût de courber le pays ; et les Irlandais, eux, ne lâcheront plus le morceau. Dans le cadre de l'Empire, ou non, — la question *vraie* n'est pas là — il faudrait rendre l'Irlande aux Irlandais ; et l'Indomptable, sur qui Elisabeth, et Cromwell, et Pitt, ont jeté chacun leur pelletée de terre, sortirait encore de sa fosse, une lueur aux yeux.

Que sera demain? Les dieux le savent. Mais les auspices sont noirs. Sir West Ridgeway, ancien sous-secrétaire d'État pour l'Irlande, prend la peine d'écrire au *Times* pour recommander les représailles — *There must be reprisals* —, mais à condition qu'elles soient réglées par le gouvernement, et non par les hommes. Lloyd George, le 10 octobre à Carnarvon, excuse ou justifie les excès commis, fait prévoir pis encore. D'Asquith insistant pour la conciliation, Carson parle comme d'un traître. Et, si le passé nous éclaire, je songe au mot que, voici quinze ans, P.-L. Dubois citait d'un Libéral anglais : « Les Irlandais ne cherchent qu'à nous embêter, comme les Polonais à embêter les Allemands. » Et c'était un Libéral...

HERCÉ

15 octobre 1920.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre suivante au sujet de l'article de M. Pierre Mille intitulé Papier blanc contre Papier noirci, *paru dans la* Revue *du* 15 *mai dernier.*

Hanoï, le 21 juillet 1920.

Monsieur le Directeur,

Le début de l'article de M. Pierre Mille dans la *Revue de Paris* du 15 mai a causé ici la plus grande surprise. Voulez-vous permettre à un de vos lecteurs habitant Hanoï et le Tonkin depuis plus de dix-neuf ans de rétablir les faits? Aucune usine à papier, dont « les capitaux, le Directeur, la plupart des ingénieurs, les contremaîtres sont annamites », ne s'est élevée sur les bords du fleuve Rouge ni ailleurs au Tonkin. Il y existe deux usines, l'une à pâte, l'autre à papier, mais leur personnel est français, sauf les ouvriers, bien entendu, et appartiennent à une société qui a son siège à Paris, 3, rue des Italiens ; l'autre est au bord de la rivière Claire à Vietri, l'autre au bord du Song Cau à Dap-Cau.

La bonne foi de l'éminent écrivain a certainement été surprise, mais les exagérations sur les ressources des colonies leur étant aussi nuisibles que le mépris dont la métropole les accablait avant la guerre, cette rectification m'a semblé nécessaire. Il y a au Tonkin de la matière à papier en abondance, mais d'ici qu'elle soit transformée en papier par des sociétés d'Annamites, beaucoup de temps se passera ; cela tient à beaucoup de causes qu'il serait trop long d'énumérer ici et qui ne disparaîtront qu'avec un changement radical dans les coutumes commerciales et industrielles des indigènes.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

UN ABONNÉ

Nous avons, suivant l'usage, communiqué cette lettre à M. Pierre Mille, qui nous répond ainsi :

Ma réponse, messieurs les juges, sera brève !...

Extrait du *Bulletin officiel du ministère des Colonies*, n° 133, de janvier 1919, à la rubrique « Informations économiques », titre : *Une fabrique de papier en Indo-Chine.*

La Cochinchine va posséder une manufacture de papier. L'initiative en est due à des Annamites, MM. Le Van Trung, conseiller titulaire du Gouvernement, et Nguyer-Ming-Guaong, ex-inspecteur de l'Enseignement indigène. Un conseiller, M. François Canavaggio, a mis à la

disposition du fondateur un ruisseau abondant, provenant d'une source d'eau vive qui se trouve sur sa propriété.

L'usine comprend deux parties distinctes. Tout d'abord une installation pour la fabrication de la pâte à papier ; puis une autre installation pour la fabrication proprement dite du papier.

La production journalière de l'établissement pourra être de 3 000 *kilos de carton, ou de* 2 500 *kilos de papier d'emballage, ou encore de* 1 500 *kilos de papier fin.*

Voilà. Cela pourrait suffire ! Toutefois, comme l'honorable correspondant de la *Revue de Paris* pourrait arguer que, dans cette citation du *Bulletin officiel du ministère des Colonies*, il s'agit de la *Cochinchine*, alors que, dans mon article *Papier blanc contre Papier noirci*, j'avais parlé d'une usine à papier indigène au *Tonkin*, j'ajouterai ceci :

Ayant raison sur le fond — que des Annamites ont créé une usine à papier —, je pourrais avoir commis une erreur de forme, un *lapsus* géographique, confondu Cochinchine et Tonkin. Ces pauvres métropolitains, n'est-ce pas, sont assez portés à mettre Tombouctou en Asie ! Et bien non ! même pas ! Un autre numéro du même bulletin annonce la création d'une autre usine à papier, avec capitaux indigènes et une partie de personnel dirigeant également indigène, *au Tonkin*. J'ai signalé l'existence de cette usine, alors en plein fonctionnement, dans un article d'*Excelsior*, au mois de mars de cette année, en citant une source, qui est la même, et à laquelle le Français habitant Hanoï qui a écrit à la *Revue* pourra se référer : car je suppose que le *Bulletin Officiel du ministère des Colonies* est conservé à la Bibliothèque du gouvernement général. Si j'ai choisi, pour le publier ici, le premier texte, c'est qu'il est plus court, et suffit à prouver *qu'il y a des usines à papier en Indo-Chine montées par des indigènes.*

Du reste, les Annamites, depuis, se sont intéressés encore à autre chose. Outre que certains sont actionnaires, et même assez importants actionnaires, d'affaires européennes, ils envisagent la constitution d'autres sociétés, purement annamites — entre autres celle, à Saïgon, d'une maison de santé et d'opérations chirurgicales, dirigée par un médecin annamite, docteur de la Faculté de Paris, fonctionnant avec un personnel d'infirmiers annamites, destinée aux seuls malades annamites. Et cette maison de santé existerait déjà, si certains intérêts, qui ne sont pas annamites, ne faisaient obstruction au ministère des Colonies, qui doit homologuer les statuts de la société.

... Mais ça, c'est une autre histoire, sur laquelle je reviendrai peut-être un jour. Pour l'instant il me suffira de faire remarquer, comme à propos de la fabrication du papier, que c'est vers les industries ayant une distinction *intellectuelle* que l'activité économique de nos sujets indo-chinois commence par se manifester : ce qui tient à leur tradition. Et encore une fois, c'est ce que j'avais souhaité faire observer au début de l'article *Papier blanc contre Papier noirci.*

PIERRE MILLE

Le gérant : ED. PAUPHILET.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1920

		Pages
RENÉ BOYLESVE. . . .	Les trois Personnes.	5
UN OFFICIER FRANÇAIS	La Bataille de la Vistule.	35
HENRI DE RÉGNIER . .	Paul Drouot.	53
PAUL DROUOT.	Eurydice deux fois perdue.	56
AMIRAL DEGOUY. . . .	La Marine et l'Invention.	67
ARNOLD BENNETT. . .	Le Ménage Clayhanger (3e partie).	96
FRANCK L. SCHŒLL. . .	La Convention républicaine de Chicago.	134
ALBERT THIBAUDET. .	Le Centenaire de Fromentin. — II.	149
ROBERT MEYNADIER. .	Un Plan de l'Empereur Paul Ier de Russie.	185
L. HOULLEVIGUE. . . .	Le Mystère des Rayons X.	198

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1920

ALEXANDRE ARNOUX. .	La Nuit de Saint-Barnabé (1re partie).	225
HERCÉ.	La Réalisation de la République irlandaise.	247
MARCEL PROUST. . . .	Pour un Ami.	270
GABRIELLE M. VASSAL.	Au Yunnam.	281
BARONNE DE BRIMONT.	Poèmes.	298
HENRI BOUCHÉ.	L'Avion sûr.	309
FR. LEFEBVRE DE BEHAINE.	Le Comte d'Artois à Nancy (1814).	318
ARNOLD BENNETT. . .	Le Ménage Clayhanger (4e partie).	349
MARCEL BARRIÈRE. . .	La « Kaisercrisis » (Novembre 1908).	403
HENRY BIDOU	Parmi les Livres.	421
X...	Le Gouvernement Koltchak en Sibérie.	433

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1920

		Pages
JEAN GIRAUDOUX. . . .	Suzanne et le Pacifique (1re partie).	449
ALBERT VEYMON. . . .	La Méthode de Commandement de Foch.	478
PROSPER MÉRIMÉE . .	Lettres à Monsieur Thiers.	512
ANDRÉ OBEY.	Camarades Rouski.	527
ALEXANDRE ARNOUX. .	La Nuit de Saint-Barnabé (fin).	555
MAURICE MURET. . . .	Les Commentaires d'Erzberger.	582
CLAUDE ANET.	Omar Khayyam.	595
ARNOLD BENNETT. . .	Le Ménage Clayhanger (fin).	605
LOUIS LALOY.	Le Ballet moderne.	639
FERNAND MAURETTE. .	La France en Afrique Équatoriale.	648

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1920

GÉRARD D'HOUVILLE. .	Tant pis pour toi (1re partie)	673
LARROUY-MILAN	Histoire d'un Livre (L'Odyssée d'un Transport torpillé).	715
MARCEL BOULENGER. .	L'Ame à la Mode.	725
M. MONOD DE ROUGEN-GROSOF. .	Les Débuts de la Révolution russe.	738
JEAN GIRAUDOUX. . . .	Suzanne et le Pacifique (2e partie).	779
D. PASQUET.	La Découverte de l'Angleterre au XVIIIe siècle. — I.	831
JEAN-LOUIS VAUDOYER.	Parfums du Lis rouge.	852
HENRY BIDOU.	Parmi les Livres.	862
HERCÉ.	Réaction anglaise contre le Mouvement irlandais.	872

L'ARGUS de la PRESSE

"VOIT TOUT"

Fondé en 1879

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS (IXe)

Lit et dépouille par jour
20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*

Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : **L'Argus de l'Officiel**
contenant tous les votes des Hommes politiques

L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

L'Argus se charge de toutes **Publicités** dans tous les journaux et revues

Publicité financière — Publicité économique
Publicité commerciale
Publicité littéraire et mondaine

Tél. : 102-62 - Adr. Tél. : Achambure-Paris

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à Lyon — Siège central à Paris

CAPITAL : 250 MILLIONS

ENTIÈREMENT VERSÉS

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOT DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

POUR VOS CHEVEUX
Pétrole HAHN

EN VENTE

PARTOUT

PATE EXTRA
pour
CHAUSSURES

CABRI

Noir - Rouge - Jaune - Blanc - Havane

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX et BURIN, *14, rue Cadet, PARIS*

Téléphone Central : 72-71

Immeuble à Paris, **Bd de la Villette, 58.** Rev. 42.000 fr. M. à p 400 000 f. A adj. le 21 décembre 1920. Ch. not. Paris. S'ad. à Me **DELARUE**, not, boulevard St-Denis, 9, Paris.

Immeuble commercial, Rue de **PARADIS**, 56 R. b 74 551 f. 20 aug. baux 5 000 f. C. 1 211m43. M. à p. 1.000.000 fr Adj. s 1 ench Ch. not, 4 janvier 1921. S'ad Me **GUERIN**, not., 182, rue Rivoli.

Maison, rue **VERNEUIL**. C. 49m. R. b. 30 610 f. M. à p. 370.000 f. Cr. Fonc. Adj Ch. n, 21 déc. **BREUILLAUD**, not., 323, rue St-Martin.

Vente Palais de Justice, 29 décembre 1920 à 2 heures Maison à Paris, **R. BASFROI, 23.** Conten. env. 900 m. Rev brut 15.400 fr. M. à pr. 200 000 fr **Autre maison R. Basfroi, 52** Rev. brut 12 500 fr. Mise à prix 100.000 fr. S'adresser Me **BURKHARDT**, Mouillefarine, av., Ploix notaire, Valentin, administrateur judiciaire.

PROP. rue de **CONSTANCE, 15** C 271m. R. b. 12 140 fr. M. à pr. 120 000 fr Ad C n. 21 déc. S'ad. Me **FAROUX**. not., 5, r. du Louvre.

Maison de rapp. à Paris, **RUE DU TEMPLE,** 176 A adj. à Melun, étude Me Charrier, n., 18 déc., 2 h R. b 65.000 fr. M. a pr. 750.000 fr. S'ad. aud. Me **CHARRIER**, n., Melun.

Vente au Palais de Justice, mercredi 22 décembre, **MAISON DE RAPPORT** avec 2 **PAVILLONS,** sise à Paris (18e arrond), rue Lepic, 48. Contenance 593m. Revenu br. 12 540 fr. Mise à prix : 140 000 fr. S'ad. Mes **BURKHARDT, Mouillefarine,** avoués, **Baudrier,** notaire à Paris, **Ertaud,** avoué, et **Meignan,** notaire à Rennes.

Maison **B. MALESHERBES,** 25. C. 637m. Baux susc. à Paris, aug. 3 appartements vacants. M. à p. 1.900.000 fr. Adj. Ch. n. Paris 11 janv. S'ad. aux notaires Mes **FLAMAND-DUVAL** et **Durant des Aulnois,** 15, r. Tronchet, dép. ench.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Sports d'hiver à Chamonix

Pour favoriser les sports d'hiver à Chamonix, la Compagnie P.-L.-M. établira du 20 *décembre* 1920 au 28 *février* 1921 inclus, entre Paris et Saint-Gervais-les-Bains-Le Fayet, une relation directe par voiture comportant des places de lits-salon, 1re et 2e classes. Cette voiture sera en correspondance immédiate à Saint-Gervais avec les trains de la ligne électrique de et pour Chamonix.

Départ de Paris	21 h. 05	Arrivée à Chamonix	12 h. 44
Départ de Chamonix	17 h. 15	Arrivée à Paris	9 h. 41

BERGER-LEVRAULT, Éditeurs, Paris 5, rue des Beaux-Arts (6e) - Nancy, Strasbourg (Tél. Cob. 16-79)

COLBERT ET SON ŒUVRE

Par **GEORGES LEYGUES**

Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères

Une brochure in-12, avec 5 planches hors texte. . . . . *Net.* **2** fr. »

FOCH

Une lignée, une tradition, un caractère

par le Baron **ANDRÉ DE MARICOURT**

Un volume in-12 de 237 pages. . . . . *Net.* **7** fr. **50**

USKUB

Ou du rôle de la Cavalerie d'Afrique dans la Victoire

par le Général **JOUINOT-GAMBETTA** (Préface de M. Aristide Briand)

Un volume in-16 de 383 pages, avec 3 dessins de Bernard Naudin, 7 photographies et 11 croquis hors texte . . . . . *Net.* **15** fr. »

LUDENDORFF CHEF D'ARMÉE

Réunion des forces - Evolutions - Conduite de la bataille

par le Colonel **G. BECKER**, breveté d'État-Major

Un volume in-8° carré avec 16 cartes hors texte. . . . . *Net.* **15** fr. »

LES CONDITIONS de TRAVAIL dans la RUSSIE des SOVIETS

Publié par le **BUREAU INTERNATIONAL DU TRAVAIL** (Préface d'Albert Thomas)

Un volume in-8° raisin rogné, de 420 pages . . . . . *Net.* **18** fr. »

LA DOTATION SYNDICALE

Solution de la Question Sociale

par **RENÉ FAVAREILLE**

Un volume in-12. . . . . *Net.* **3** fr. »

LEÇONS de PRATIQUE COMMERCIALE et INDUSTRIELLE

par **G. CERFBERR DE MEDELSHEIM**

Un volume in-8° carré de 410 pages. . . . . *Net.* **24** fr. »

MATHIAS GRÜNEWALD

et le Rétable de Colmar

par **LOUIS RÉAU**

La vie et les origines de Grünewald - Son œuvre - L'art et l'influence de Grünewald

Un volume de 380 pages in-4° carré, avec 13 planches hors texte et 58 photographies, tiré à 1.000 exemplaires numérotés à la presse. . . . . *Net.* **75** fr. »

CHANSONS POPULAIRES D'ALSACE

Recueillies et traduites par **ANDRE ALEXANDRE.** Texte et musique d'André Messager

Avec 28 illustrations en couleurs, de Georges Delaw

Un élégant album in-4° oblong, couverture en couleurs, cartonné. . . . . *Net.* **20** fr. »

LA REVUE MILITAIRE GÉNÉRALE

Publiée sous le Patronage des Chefs les plus éminents de l'Armée

Livraison mensuelle . . . . . *Net.* **3** fr. »
Abonnements franco. — Colonies françaises et pays de protectorat. . . . . — **30** fr. »
Union postale. . . . . — **33** fr. »

HENRI DIDIER, Éditeur, 4 et 6, rue de la Sorbonne, Paris (Ve)

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
ILLUSTRÉE

En cours de publication :

COLLECTION " LES NÔTRES "

« Ce que nous POUVONS et DEVONS lire de chaque Écrivain »

Notre Corneille,
par Mme et MM. P. CROUZET, P. ANDRAUD et F. MINOUFLET. . 18 »

Notre Premier Molière,
par Ch. GEORGIN. . . . . 14 »

Notre La Bruyère,
par M. J. CAYROU. . . . . 15 »

Notre Montesquieu,
par M. ROUSTAN. . . . . 14 »

Notre Rousseau,
par D. MORNET. . . . . 14 »

Notre Chateaubriand,
par R. CANAT . . . . . 15 »

Notre Balzac,
par J. MERLANT. . . . . 14 »

Notre Vigny,
par R. CANAT . . . . . 15 »

Notre Musset, par J. MERLANT . . . . . 16 »

Chaque volume en reliure de luxe, genre mouton souple, tête dorée.

Histoire illustrée
de la
LITTÉRATURE FRANÇAISE
PRÉCIS MÉTHODIQUE

PAR

E. ABRY
Agrégé des Lettres
Proviseur du Lycée de Colmar

P. CROUZET
Agrégé des Lettres
Inspecteur de l'Académie de Paris

C. AUDIC
Agrégé des Lettres
Professeur de première au Lycée Janson

6e édition revue et corrigée (120e mille)

Un magnifique volume in-8 carré, orné de 324 illustrations documentaires (Miniatures, Manuscrits, Estampes, Portraits, Frontispices Fac-Similés, Autographes, etc.).

Broché 16 80
Relié demi-luxe genre maroquin, tranche dorée . . . . . 22 »

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

Compte de chèques postaux, 3.155. — 3, Place du Pantheon. — PARIS (Ve). Tél. : Gobelins 36-26

VIENT DE PARAITRE :

GEORGES VALOIS

LA MONNAIE SAINE TUERA LA VIE CHÈRE

CE QU'EST LA VIE CHÈRE — LA DÉPRÉCIATION DE LA MONNAIE — INFLATION ET DÉFLATION
L'ASSAINISSEMENT DE LA MONNAIE — COMMENT ORGANISER LE RETOUR AUX PRIX VRAIS

Un volume in-16. — Prix. . . . . 4 fr.

MISE EN VENTE DU 8e MILLE DE

JACQUES BAINVILLE

LES CONSÉQUENCES POLITIQUES DE LA PAIX

LA FAUTE DES CHOSES ET LA FAUTE DES HOMMES — CARACTÈRES DE LA PAIX
CE QUI A SAUVÉ L'UNITÉ ALLEMANDE — L'ALERTE DE 1920 ET L'AVENIR DES SLAVES
L'IMBROGLIO ADRIATIQUE — HYPOTHÈSES ET PROBABILITÉS — POSITION DE LA FRANCE

M Jacques Bainville, parce que sa pensée, autant que son style, est imprégnée de l'histoire européenne des siècles classiques, a pu tenter de prévoir les *conséquences politiques de la paix dernière*. Pages d'une intelligence bien française par la clarté de la vision et l'équilibre du jugement.

Jacques BARDOUX (*l'Opinion*).

Un volume in-16. — Prix. . . . . 7 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage une PREMIÈRE ÉDITION à 300 exemplaires, sur vergé pur fil Lafuma, numérotés, imposés sur format in-16 soleil (14 × 20). L'exemplaire : **30** *fr.*

VIENT DE PARAITRE :

HENRI LAGRANGE

VINGT ANS EN 1914

ÉTUDES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES — PORTRAITS ET POLÉMIQUES — LETTRES DE GUERRE

Préface de Charles MAURRAS

Un volume in-8°. — Prix. . . . . 10 fr.

EN VENTE LE 7e MILLE DE

GEORGES VALOIS et GEORGES COQUELLE

INTELLIGENCE ET PRODUCTION

LA NOUVELLE ORGANISATION ÉCONOMIQUE DE LA FRANCE

Un volume in-16. — Prix. . . . . 7 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma. L'exemplaire 26 fr. (franco)

Superbe Album de luxe

CONTENANT :

33 poèmes inédits

DE

Jean RICHEPIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

33 grandes compositions en couleurs et 50 dessins

de JOB

Cet album fait défiler devant nos yeux charmés les défenseurs de la France de 421 à 1919, de sainte Geneviève au Poilu.

Il ne constitue pas seulement un

MAGNIFIQUE LIVRE D'ÉTRENNES

Il séduira tous ceux qui aiment le beau, la légende, l'héroïsme, la France immortelle.

Dans un élégant portefeuille, couverture en couleurs. 60 ». Franco. 63 »
Relié en demi-maroquin avec coins, tête dorée. . . . 100 ». Franco. 103 »

SPÉCIMEN GRATIS SUR DEMANDE

ÉDITIONS MAME TOURS (I.-&-.L). Agence à PARIS, 6, rue Madame.

LIBRAIRIE PLON

VIENNENT DE PARAITRE :

M. BARRÈS
de l'Académie française

CHRONIQUE DE LA GRANDE GUERRE (I et II)

Il a été tiré de chaque tome :

20 exemplaires sur Chine (1 à 20) . . . . . 55 »
30 exemplaires sur Hollande (21 à 50) 38.50
1.100 exemplaires sur pur fil (51 à 1.150 . . . . . 22 »

J. DE LA BRETE

LES DEUX SOMMETS

Roman in-16 . . . . . 7 fr. »

LICHTENBERGER

BICHE

Roman in-16 . . . . . 7 fr. »

THELEN (M) et Dr M. BERTHEAUME

L'INTERNE

Roman in-16 . . . . . 7 fr. »

NOUVEAUX ALBUMS D'ÉTRENNES

M. BOUTET DE MONVEL

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

ALBUM cartonné orné de nombreux hors-texte en noir . . . . . 25 »
Exemplaires sur beau papier d'alfa . . . . . 35 »
Exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 75 . . . . . 66 »

FRANCIS JAMMES

LE BON DIEU CHEZ LES ENFANTS

Album cartonné illustré en couleurs par Mme FRANC-NOHAIN . . . . . 12 »

PLON-NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 8, rue Garancière

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

VIENNENT DE PARAITRE :

MARQUIS DE SÉGUR
de l'Académie française

MARIE-ANTOINETTE

Un volume in-octavo. — Prix. . . . . 12 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage 30 ex. numérotés sur vélin Blanchet-Kléber. Prix 40 fr.

COLETTE YVER

DANS LE JARDIN
DU
FÉMINISME

Un volume in-18. — Prix. . . . . 6 fr.

SERGE VEBER

MON ENNEMI INTIME

Un volume in-18. — Prix. . . . . 6 fr.

Imp. L. POCHY, 52, rue du Chateau, Paris. — 884-90

LIVRES NOUVEAUX

MON ENNEMI INTIME

par **Serge Veber.**

Il faut admirer l'indépendance d'esprit de ce jeune auteur. Il s'est permis d'être gai... La mode semblait pourtant à la dignité triste et l'on pouvait craindre qu'il ne devînt défendu de sourire. Sous les auspices de Tristan Bernard, qui a écrit pour lui une spirituelle préface, Serge Veber nous conte avec verve les divers chapitres de sa vie, ceux qu'il vécut... et peut-être aussi ceux qu'il aurait pu vivre. Son ironique philosophie, la vivacité de son style donnent au récit de ses aventures de potache, de conscrit ou de jeune premier un charme incontestable, dont les lecteurs le récompenseront par toute la reconnaissance qu'ils vouent à ceux qui savent les amuser.

VOYAGES ET GLORIEUSES DÉCOUVERTES DES GRANDS EXPLORATEURS ET NAVIGATEURS FRANÇAIS

Un album merveilleux pour les enfants qui est en même temps un livre pour les bibliophiles, tel est le but qu'ont atteint les éditeurs des *Voyages et glorieuses découvertes des grands explorateurs et navigateurs français*. Parmi ceux-ci, trois grands noms : *Jacques Cartier*, *Cavelier de la Salle*, *La Pérouse*, tous trois, à des siècles de distance, également représentatifs de l'énergie française. Reconstitué à l'aide de documents, le texte du livre est net et précis : les hauts faits de ces hommes sont assez merveilleux pour que la fantaisie ne doive rien y ajouter. L'illustration d'Edy Legrand comprend soixante dessins, pleins de couleur et d'imagination, puissamment documentés, conçus et composés avec un art très moderne et cependant classique. Ces illustrations forment une suite de dessins d'une valeur artistique incontestable ; car chaque planche, coloriée et reprise au pinceau, reproduit, avec une fidélité absolue, l'original de l'artiste. Ainsi réalisé, ce grand album intéressera non seulement la jeunesse de France à laquelle il est dédié, mais, comme nous le disions, les artistes, les bibliophiles et les vrais amateurs.

SOUVENIRS SUR L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

par **Augustin Filon**

Préface de M. Ernest Lavisse.

Les articles parus récemment dans la *Revue de Paris* forment la matière de ce livre, précieux à l'historien qui, lors même qu'il ne souscrirait pas à tous les jugements d'A. Filon, ne peut récuser le témoignage de cet honnête homme et de ce fin observateur; intéressant pour tous, par la vie dont l'auteur a su animer ses portraits, par l'accent ému dont il décrit certaines scènes. C'est le jugement de M. E. Lavisse, ce sera celui des lecteurs. Notre XXe siècle n'avait pas eu jusqu'à présent de ces « portraits de femmes », comme Sainte-Beuve et Cousin en exposaient à leurs lecteurs du second Empire. Le portrait de l'Impératrice est plus riche que tous ceux-là, de relief et de nuances. Et quel arrière-plan !

CLASSIFICATION DES SC ENCES

par **Adrien Naville.**

Cette troisième édition est presque un ouvrage nouveau : l'ordonnance des matières a été modifiée, le cadre élargi. Pourtant la division fondamentale reste la même. Aux classifications de Comte, dont il reconnaît procéder, et de Spencer, M. Naville substitue celle-ci : il y a trois groupes de sciences : des lois, des faits, des règles. La clef du système est la distinction des idées de *loi* et de *fait général*. Elle est bonne à méditer, et on reconnaîtrait aisément que plus d'un philosophe du XIXe siècle, par exemple Taine, n'a pas évité la confusion signalée. — Mentionnons, parmi les additions à l'ouvrage primitif, un chapitre intéressant sur la sociologie.

QU'EST-CE QUE L'ESPRIT FRANÇAIS?

Vingt définitions choisies et annotées

par **C. Bouglé** et **P. Gastinel.**

Qu'est-ce que l'esprit français? MM. Bouglé et P. Gastinel l'ont demandé à des penseurs français, depuis Montesquieu jusqu'à Bergson. Grâce à ce recueil de textes judicieusement choisis et commentés, ceux à qui la déesse n'a pas conféré l'initiation de son sourire, pourront se faire une idée, dans sa complexité et en même temps dans ses traits dominants et constants, du génie de notre race. Il reste à souhaiter que le Français lui-même en épure toujours mieux l'essence.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.